

Bye bye l'espion

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

44

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Bye bye l'espion

Richard Sapir
et Warren Murphy



PLON

PLON

L'IMPLACABLE

Bye bye l'espion

BYE BYE L'ESPION

L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

BYE BYE L'ESPION

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
BALANCE OF POWER

Illustration de la couverture : Loris

© 1981 by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie PLON/GECEP 1985
pour la traduction française

ISBN 2.259.01266.3

Édition originale :
ISBN : 0-523-40718-1
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

PUERTA DEL REY, HISPANIA

(Associated Press International)

Un homme se prétendant agent de la CIA américaine a donné hier une conférence de presse farfelue, et déclaré que la CIA travaillait à un renversement du régime hispanien.

L'homme, arrêté quelques minutes plus tard, a été identifié par le général Robar Estomago, chef du Conseil national de sécurité d'Hispania, comme un certain Bernard C. Daniels, malade mental évadé. Il n'a aucun lien avec la CIA, a déclaré Estomago. Cela a été confirmé par le Département d'État US.

Au cours de sa conférence de presse incohérente et confuse, l'homme identifié comme Daniels, qui était manifestement en état d'ébriété, a prétendu qu'il était un agent de la CIA depuis quinze ans, les trois derniers en Hispania.

Auparavant, il aurait travaillé en Chine, au Japon et derrière le Rideau de Fer et, au cours de ses voyages, aurait participé à l'assassinat de soixante-quatorze hommes, à ce qu'il raconte.

Daniels accusait la CIA de l'avoir torturé et battu à plusieurs reprises au cours d'une récente incarcération dans cette dictature insulaire, et il a montré aux journalistes une cicatrice sur son abdomen formant les lettres CIA.

D'après Estomago, les blessures de Daniels ont été auto-infligées et ont eu pour résultat son internement dans un hôpital psychiatrique.

Selon une source bien informée de l'ambassade des États-Unis, Daniels sera prochainement rapatrié aux États-Unis pour suivre un traitement médical.

CHAPITRE PREMIER

C'était un quartier blanc, avec des rues propres, bordées d'arbres et de pelouses tondues, sans ordures, ni bruits, ni bagarres. À mi-chemin d'Ophelia Street, une maison en bois de deux étages envoyait des clins d'œil à travers ses stores baissés au-delà de l'Hudson jusqu'à New York, tapie de l'autre côté comme un gigantesque animal gris.

C'était une jolie maison dans un bon endroit, une maison où chacun aimerait vivre. À condition bien sûr, qu'il y ait de quoi vivre dans cette maison, par exemple une goutte de tequila. Ou même de bourbon. De gin, à la rigueur. N'importe quoi.

Mais pour 75 000 dollars, un homme avait le droit de dormir paisiblement toute la nuit, dans sa propre maison, sans être réveillé en sursaut par une sonnette si diaboliquement conçue qu'on croyait entendre cacarder mille oies sauvages en pleine migration.

Il refusa d'ouvrir les yeux. Si jamais il surprenait un rai de clarté, ça détruirait son sommeil et alors le cacardage ne s'en irait jamais et il serait réveillé.

Un homme avait le droit de dormir quand il avait payé sa maison. Il se plaqua une main sur une oreille et remonta ses genoux jusqu'à son menton, dans l'espoir qu'en prenant la position du fœtus il serait renvoyé dans le ventre de sa mère où il n'y avait pas d'oies sauvages.

Le coup rata. La sonnette continua de retentir.

Bernard C. Daniels ouvrit les yeux, épousseta vaguement son smoking blanc et envisagea de déglutir. Le goût dans sa bouche lui dit que ce ne serait pas une bonne idée.

Il se releva du plancher qui avait vu bien des couches de cire mais qui était maintenant tapissé d'une épaisse moquette de poussière. Seul son lieu de repos et l'empreinte de ses pas de la veille au soir rompaient la monotonie grise. C'était une pièce vide, avec un haut plafond blanc et de vieux becs de gaz rouillés, pour éclairer la maison dans une ère lointaine. C'était sa chambre, aux États-Unis d'Amérique où il y avait des lois, dans la ville de Weehawken, New Jersey, où il était né et où personne ne venait vous surprendre en pleine nuit avec un coupe-coupe. C'était un endroit où on pouvait fermer les yeux.

Il avait cinquante ans et fermer les yeux était un luxe pour lui.

Sa première nuit de luxe depuis des années, détruite par une sonnette. Il se promit de la débrancher.

En chancelant, Daniels alla à la fenêtre et tenta de l'ouvrir. Le temps l'avait verrouillée plus sûrement que n'importe quel système.

Il avait besoin d'un verre. Où était la bouteille ?

Il retraça ses pas de la veille, de la porte à son lieu de repos et à la fenêtre. Pas de bouteille.

Où était-elle ? Il ne pouvait pas l'avoir mise dans le grand placard à l'autre bout de la pièce, il n'y avait pas de traces de pas par là. Où diable était-elle ?

Coin. Coin. Coin. La sonnette. Daniels marmonna un juron et cassa un carreau avec la bouteille vide qu'il avait dans la poche.

Ainsi, c'est donc là qu'elle était. Il sourit. Une fraîche brise d'avril venant de l'Hudson pénétra par la fenêtre brisée. Daniels emplit ses poumons d'air pur, eut un haut-le-cœur et crachota. Il se dit qu'il lui faudrait mettre quelque chose sur ce carreau cassé. Trop d'air, un type risquait de se tuer en respirant. Il avait été bien plus heureux quand il respirait la bonne poussière du plancher.

Une voix aigre monta par la fenêtre :

— Daniels ! Daniels, c'est vous ?

— *No*, chevrota Daniels d'une voix passant à travers des mollards rances.

Au début, il n'avait pas su s'il devait répondre en anglais ou en espagnol. Heureusement, « non » se disait de la même façon dans les deux langues.

La bouteille était moite dans sa main en sueur. Il regarda l'étiquette. José Macho's Four Stars Tequila. Il pouvait s'en payer une bonbonne pour un dollar à Mexico. Celle-là lui en avait coûté neuf dans un bar de Weehawken.

Coin. Coin. Coin.

— Merde ! hurla Daniels par le carreau cassé. Vous avez pas un peu fini de sonner ?

— J'ai fini, répondit la voix.

Elle était familière. Froidement, efficacement, horriblement familière.

— *No estoy aqui*, répondit Daniels.

— Comme ça, vous n'êtes pas là ? Quel autre imbécile briserait sa fenêtre au lieu de répondre à un coup de sonnette ?

Succombant à la logique, Daniels laissa tomber la bouteille par terre et sortit de la pièce, en entendant toujours les cris des oies à ses oreilles. Il descendit par l'escalier de bois, lentement, en s'arrêtant pour examiner chaque palier poussiéreux.

Il marchait avec grâce, chaque pas étant le produit d'années de gymnastique, et il avait un corps solide, musclé, que trente-cinq ans d'abus de toutes sortes n'avaient pas réussi à détériorer. Daniels était bel homme. Il le savait parce que beaucoup de femmes le lui avaient dit. Sa figure burinée était couronnée de cheveux courts, gris acier. Son nez avait été cassé six fois, et la dernière fracture restaurait la

dignité supprimée par les cinq premières.

Un visage cruel, disaient les femmes qui l'appelaient Barney. Et parfois, les plus perspicaces ajoutaient : « Mais elle te va, salaud. »

Barney aurait souri en se rappelant ça, s'il n'avait pas désespérément cherché à décaper de sa langue, avec une bonne giclée d'alcool, cette couche à goût de poulailler. N'importe quel honnête tord-boyaux ferait l'affaire. Mais il n'y avait rien.

Coin. Coin.

Il agita les bras dans le vestibule aux boiseries de chêne, comme si l'homme derrière le vitrail de la porte d'entrée pouvait voir ses mouvements et arrêter de sonner. Rien à faire. Il tâtonna sur les trois verrous de cuivre et finit par tourner le troisième.

Cela fait, saisissant fermement le bouton de porte oxydé, comme s'il allait tomber par terre s'il le lâchait, il ouvrit violemment et une rafale d'avril le gifla.

— Aaaaah ! s'étrangla Barney.

Un homme en élégant costume de ville bleu marine se tenait sur le seuil. Il avait une chemise blanche immaculée et une cravate rayée, au nœud bien serré, et un attaché-case noir à la main. Il avait ce genre de figure bon-genre vieille-fortune qui était acceptée partout et immédiatement oubliée. Barney l'aurait oublié aussi, s'il n'avait pas vu bien trop souvent son expression satisfaite, vaniteuse, snobinarde et ennuyeuse.

— Arrêtez de sonner, nom de Dieu, exigea Daniels en refusant de laisser le vent le jeter par terre, tout en s'étonnant que sa violence ne puisse déranger l'admirable coiffure du type.

— Mes mains sont à mes côtés, dit le visiteur sans aucun humour.

Daniels cligna des yeux dans le vent. C'était vrai.

Coin. Coin. Coin.

Il avait besoin d'un verre.

— Vous n'auriez pas un verre sur vous, Max ?

— Non, répondit avec force Max Snodgrass. Puis-je entrer ?

— Non, répliqua Barney Daniels avec tout autant de force et il claqua la porte au nez de Max Snodgrass.

Puis, observant l'ombre de l'autre côté du vitrail, il attendit les protestations outragées.

— Ouvrez cette porte, Daniels. J'ai votre premier chèque de la retraite. Si vous n'ouvrez pas, vous ne l'aurez pas.

Barney haussa les épaules et renversa la tête en arrière pour examiner les poutres massives au plafond haut de cinq mètres. On ne bâtissait plus comme ça. Ça avait été un bon achat.

— Ouvrez tout de suite ou je m'en vais.

Et les boiseries, du chêne massif. Qui faisait des boiseries de chêne, à présent ?

— Je parle sérieusement. Je m'en vais.

Barney fit au revoir avec la main. Il était vraiment bien ce plafond.

— C'est bon, cette fois, je m'en vais.

Daniels rouvrit la porte.

— Ne partez pas, chuchota-t-il, j'ai besoin de votre aide.

Max Snodgrass recula légèrement, méfiant.

— Oui ?

— Une vieille femme est en train de mourir en haut.

— Je vais appeler un médecin.

— Non, non. Il est trop tard.

— Comment le savez-vous ? Vous n'êtes pas médecin.

— J'ai vu assez de morts, vous savez, Max. Je sens la mort.

Daniels voyait le cou rose qui s'étirait, les yeux gris ternes qui essayaient de regarder à l'intérieur.

— Et vous voulez que je fasse quelque chose pour elle, c'est ça ?

Daniels hocha la tête.

— Et je suis le seul homme au monde qui puisse l'aider, c'est ça ? Et il ne s'agit pas du prêt de quelques dollars parce que j'ai le chèque là avec moi, c'est ça ? Alors ce doit être autre chose. Se pourrait-il qu'elle veuille un dernier verre de tequila pour sa vieille gorge sèche avant de partir pour le grand désert de l'au-delà ?

Snodgrass souriait, un méchant sourire méfiant, mauvais. Le sourire d'un homme qui refuserait un petit verre à sa grand-mère agonisante.

— Vous n'avez pas de cœur, dit Daniels. De la part d'un homme qui n'a pas de cœur, je n'accepte pas de chèque.

— Vous ne me rendez pas de services.

— Pour sûr ! Si je ne prends pas le chèque, votre comptabilité sera toute foutue en l'air, dit Barney en souriant méchamment à son tour. Et nous savons tous les deux ce que votre patron en pensera.

Votre patron. Il n'avait plus besoin de dire *notre*. Dieu soit loué.

— Ridicule, dit Snodgrass d'une voix désinvolte qui se brisa brusquement. Il suffira d'ajouter une autre note dans le dossier.

— Mais la CIA n'aime pas trop les notes, nargua Daniels.

Le cou rose devint rouge et les yeux gris fulgurèrent.

— Chut, fit Snodgrass. Voulez-vous vous taire !

— Je le dirai plus fort. De plus en plus fort. CIA ! CIA ! CIA !

Snodgrass jeta un coup d'œil rapide autant que désespéré à droite et à gauche et frappa le panneau de chêne de la porte du plat de la main.

— Ça va, ça va. Taisez-vous, quoi ! Chut.

— *Mickey's Pub* vous la vendra, c'est qu'à trois cents mètres. Le liquoriste est trois fois plus loin, dit secourablement Daniels.

— Je suis sûr que vous avez compté les pas, ricana Snodgrass en

faisant demi-tour.

— N'oubliez pas deux verres et un citron.

— Prenez d'abord le chèque.

— Non.

— C'est bon, je reviens. Et taisez-vous.

Snodgrass descendit élégamment du perron sur l'allée de ciment craquelé, vers sa Ford bien lustrée.

Coin. Coin. Coin.

Les oies reprenaient leur vol dans la tête de Daniels. Merde, quand est-ce que ce con reviendrait ?

Snodgrass ne sonna pas. Il entra par la porte ouverte, jusque dans la cuisine où Daniels était assis sur l'évier en rêvant désespérément d'une cigarette.

— Vous avez une cigarette ?

— Une chose à la fois, répliqua Snodgrass en ouvrant son attaché-case d'où il tira une bouteille de tequila.

Il l'offrit comme s'il lançait un défi. Daniels l'accepta comme un don des dieux.

— Pas de verres ? demanda-t-il.

— Non.

— Comment voulez-vous qu'un homme boive au goulot, dans sa propre maison ? demanda Daniels tout en dévissant le bouchon pour le jeter dans l'évier. Qu'est-ce que vous êtes, Snodgrass ? Un animal qui n'a jamais vécu dans une maison ? Où avez-vous été élevé, dans une jungle d'Amérique du Sud ou quoi ?

Avec indignation, Barney Daniels porta la bouteille à ses lèvres et laissa le liquide incolore brûlant couler dans son gosier et le décaper. Il se gargarisa de tequila, en nettoyant soigneusement ses dents et ses gencives. Puis il cracha par-dessus son épaule dans l'évier. Cela fait, il poussa un soupir. C'était de la bonne tequila. Magnifique.

Finalement, il prit une grande lampée et les oies sauvages disparurent.

— Cigarette, dit-il faiblement avant de boire encore un grand coup au goulot.

Snodgrass fit scintiller un étui d'or plein de cigarettes à bout doré. D'une main habile, Daniels rafla toutes les cigarettes, laissant l'étui brillant et vide, avant que Snodgrass ait le temps de le refermer. Il en fourra une dans sa bouche et le reste dans sa poche.

— Elles sont importées de Turquie, ma marque préférée, gémit Snodgrass.

— Bof. Vous avez du feu ?

— J'aimerais en récupérer quelques-unes.

— Je vous en donnerai deux. Vous avez du feu ?

— Vous rendrez tout le reste.

— D'accord. Quatre.

— Toutes.

— Elles sont écrasées. Vous ne voudriez pas de cigarettes écrasées, pas vrai ?

Snodgrass referma l'étui et le remit dans sa poche.

— Vous êtes une honte. Pas étonnant qu'en-haut soit si heureux de se débarrasser de vous.

Sans regarder Daniels, il fouilla dans son attaché-case et en retira trois formulaires ainsi qu'un petit chèque vert.

— Signez ça et voici votre chèque.

— J'ai pas de stylo.

— Rendez-moi celui-là, dit Snodgrass en présentant un stylo d'or.

Daniels le prit entre le pouce et l'index et l'examina avec intérêt.

— C'est pas un de vos pistolets à gaz à la con, au moins ?

— Non, pas du tout. C'est ça qui a toujours été l'ennui avec vous, Daniels. Vous n'avez jamais fait équipe. Vous n'avez jamais su vous adapter aux méthodes modernes.

Daniels cala la bouteille entre ses genoux et signa les papiers d'une belle écriture appliquée d'écolier, avec des pleins et des déliés, et termina par un paraphe.

— Qu'est-ce que j'ai signé ?

— Votre démission officielle des Industries Calchex, pour lesquelles vous avez travaillé pendant vingt ans, la *seule* société pour laquelle vous avez travaillé.

— Tous les trois disent ça ?

— Non. Les deux autres disent que vous démissionnez parce que vous avez détourné des fonds de la société.

— Pas mal. Si jamais j'ouvre la bouche, vous obtenez un mandat et vous m'arrêtez, tout ça bien propre et bien légal, et plus personne ne me revoit jamais.

— Ma foi, si vous tenez à parler crûment, oui, reconnut Snodgrass d'un air dédaigneux. Normalement, bien sûr, cela n'arriverait jamais. Mais vous n'êtes pas un cas ordinaire.

Il fourra les papiers dans son attaché-case puis, en souriant comme si on lui avait rempli la bouche de gravier, il remit le chèque.

— Ça devrait vous mettre à jour, dit-il. Votre prochain chèque arrivera vers le premier mai. Ce n'est que mon opinion personnelle, ajouta-t-il avec un dégoût évident, mais franchement ça me rend malade de vous voir toucher une retraite après tout ce que vous avez fait à la Company à Hispania.

— Je vous comprends, Max, allez, répliqua Barney plein de compassion. La Company m'a donné l'occasion fantastique d'être torturé pendant trois mois, d'avoir les doigts brisés par vos gros bras locaux, d'être abreuvé de drogues, sans parler du plaisir exquis de

sentir votre sigle brûlé au fer rouge sur mon ventre, et voilà que j'ai le culot d'accepter de vous un chèque de quatre cents dollars. Y a des gens qui n'ont pas de reconnaissance.

Sur ce, il but longuement au goulot.

— Vous savez bien que nous n'avons pas fait ça, grogna Snodgrass.

— Ça va, Max. Je m'en fous. Vous pouvez faire ce que vous voulez, vous et tous vos autres clowns. Je ne joue plus.

Et il but encore. L'alcool était un ami.

— La Company n'a pas fait ça, insista Max mais Barney le congédia d'un geste.

— Ah, dites-moi quelque chose, Snodgrass. Je me suis toujours demandé. Est-ce que ça existe vraiment, Calchex Industries ?

— Certainement, répondit Snodgrass, ravi du changement de conversation.

— Qu'est-ce qu'ils font, à part payer des retraites aux agents de la CIA virés ?

— Oh, nous avons une affaire très prospère. Dans notre usine principale de Des Moines, nous fabriquons de petites automobiles, des jouets destinés à l'exportation. Nous les vendons à une importante société de Düsseldorf. Là, ils sont tous fondus et l'acier nous est revenu pour fabriquer de nouveaux jouets. Et tout cela parfaitement légal. Nous possédons à la fois Calchex et la société allemande. Calchex n'a jamais manqué de payer un seul dividende depuis quinze ans.

— La bonne vieille libre entreprise américaine.

— Vous avez l'intention de travailler, Daniels ?

— Oui, oui. Cessez de faire dans votre froc en vous demandant ce que je vais faire de ma vie. J'ai l'intention d'en consacrer la plus grande partie à des recherches sur les propriétés curatives de la tequila.

— Je parlais d'un emploi. Nous ne pouvons vous permettre de courir partout en vous lançant dans des entreprises cinglées.

— J'ai un emploi, mentit Daniels.

— Rien en Amérique du Sud, naturellement.

Daniels but encore un peu de tequila et hocha lentement la tête.

— Je sais ce qu'on me permet de faire.

— Je tenais à m'en assurer. Rien qui prête à controverse et rien en dehors des frontières des États-Unis.

— Vous en faites pas. Je vais être bibliothécaire.

— Vous espérez que je vais croire ça ?

— Certainement.

Snodgrass tourna les talons. Avant d'arriver à la porte de la cuisine, il fit demi-tour et regarda Daniels.

— Je regrette que les choses n'aient pas marché pour vous, dit-il, soudain contrit d'avoir dit que Barney ne méritait pas sa retraite.

Daniels avait été un des meilleurs agents de la Company. Et elle s'était bien servie de lui, pendant longtemps, pour des missions où les coûteux gadgets de la CIA ne valaient pas un pet de lapin, à côté du courage et de la ruse de Barney.

Il n'y avait eu personne d'aussi bon. Et maintenant, il n'y avait pas pire. Snodgrass considéra Daniels, qui suçait sa bouteille de tequila comme un clochard ivrogne, en se rappelant le dernier épisode de la vie professionnelle de Bernard C. Daniels. Quand il était revenu en se traînant plus mort que vif à Puerta del Rey, après Dieu savait quels événements innommables dans la jungle hispanienne, quand il s'était guéri à l'alcool et avait ensuite donné une conférence de presse pour annoncer, en crachant du sang et en pouffant : « Vous en faites pas, la CIA est là. »

En cinq minutes, il avait plus révélé sur les opérations de la CIA que Castro n'en avait appris en cinq ans.

Snodgrass regarda la bouteille, puis il leva les yeux vers Barney.

— N'y pensez plus, dit Daniels, répondant à la question dans les yeux de Snodgrass. Ça s'est passé et il n'y a pas d'explication. Et n'accusez pas la tequila. Le plus grand don de Dieu à l'homme torturé. Maintenant rentrez chez vous. J'ai à boire sérieusement.

Il glissa de l'évier et Max Snodgrass, vice-président de Calchex Industries – d'après sa feuille d'impôts – sortit de la maison et reprit sa voiture.

Barney se demanda, en remontant d'un pas mal assuré après avoir vidé sa bouteille, combien de temps allait attendre le vice-président de Calchex Industries avant de le faire tuer.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il achetait de la terre.

Il achetait de la terre parce qu'on était à Manhattan où on n'en trouvait pas dans la nature, à moins de se rabattre sur la saleté de New York, sur celle que crachent les pots d'échappement, sur celle qui pleut sur les têtes ou tombe du corps de ses habitants qui élisent domicile sur les trottoirs. La saleté de New York est de la terre trop sale.

Remo avait besoin de la terre propre dans laquelle poussent les fleurs, même si ces fleurs allaient pousser à la fenêtre d'une chambre de motel de la Dixième Avenue, où elles seraient abandonnées peu de temps après avoir été plantées et remplacées par des papiers gras, des mégots et des préservatifs usagés... la saleté de New York.

Il n'était pas jardinier. Il était un assassin, le deuxième meilleur assassin du monde.

Le premier avait cinquante ans de plus que Remo, pesait cinquante livres de moins et avait derrière lui cinquante siècles, d'une redoutable tradition. C'était lui le jardinier.

Remo hissa sur son épaule un sac en plastique de cinquante kilos marqué Magi-Pousse. À en juger par la pression sur ses deltoïdes, il pesait exactement quarante-neuf kilos. Et puis après ? pensa Remo. Quarante-neuf kilos de terreau devraient suffire à deux géraniums. Quarante-huit kilos trois cent vingt grammes. Remo baissa les yeux sur la pyramide de sacs, dans le fond du magasin à prix unique. Dans un soleil doré au flanc de chaque sac, une inscription proclamait fièrement que la terre était enrichie de pur fumier déshydraté de chevaux du Kentucky.

Remo fut impressionné. Quelle aubaine ! New York ne cessait de s'améliorer. De la terre plus du crottin déshydraté du Kentucky, dans un sac de quarante-neuf kilos moins cent quatre-vingts grammes, pour trente-neuf dollars quatre-vingt-quinze cents seulement. Quelle affaire. Dans le centre de Manhattan, c'était tout juste si on pouvait avoir un sandwich-rosbif pour ce prix-là. Il remarqua alors le tas de terre à ses pieds, où s'était trouvé son sac Magi-Pousse. Il n'avait pas besoin de ses yeux pour se rendre compte que le même mélange de terre, de sulfate de potassium, de phosphore, de composés d'azote et d'une forte dose de pur crottin déshydraté du Kentucky coulait sur le côté droit de son teeshirt noir.

— Berk ! dit-il tout haut en rejetant le sac par terre.

Un jeune homme en costume marron bon marché et verres teintés sur un nez bourgeonnant d'acné passait par là.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Monsieur ? demanda-t-il en soupirant.

— Ce qui ne va pas, répliqua rageusement Remo bien qu'il n'ait pas été en colère avant que le boutonneux ouvre la bouche, c'est que ce sac vient de me couvrir de crottin.

— Et alors ?

Avec un effort de volonté, Remo ne répondit pas. Son patron, le Dr Harold W. Smith, un homme qui en savait plus long sur les problèmes de l'Amérique que le président des États-Unis, ne cessait d'être sur le dos de Remo pour qu'il ne cause pas plus d'ennuis qu'il n'était absolument nécessaire. À moins, naturellement que ce soit dans l'accomplissement du devoir.

Le « devoir », c'était le sale boulot de CURE, une organisation créée par un jeune président, il y avait des années, pour contrôler le crime en Amérique, en agissant en dehors des limites de la constitution. Il pensait que c'était l'unique moyen laissé à une nation devenue tellement civilisée, tellement éprise de justice, indulgente et tributaire de l'humeur des lobbies, des contestataires et des politiciens timorés, qu'elle ne pouvait plus fonctionner efficacement en appliquant la constitution. CURE était dangereuse. Mais les ennemis de l'Amérique aussi. Et il y avait beaucoup, beaucoup d'ennemis de par le monde, des peuples, des organisations et des nations qui méprisaient l'Amérique, pour sa richesse et sa puissance et profitaient de son système de justice pour la démolir.

CURE avait donc été créée. Officiellement, ça n'existait pas. Trois personnes au monde seulement étaient au courant : le président des États-Unis, qui repassait ce qu'il en savait à son successeur. Le jeune président qui l'avait fondée n'avait pas attendu une élection pour déterminer qui allait être son successeur et il en parla à son vice-président, parce qu'il savait qu'il ne vivrait pas jusqu'à cette élection dans la mesure où le crime échappait à tout contrôle. Le jeune président fut assassiné. Mais CURE allait continuer, pour que les autres présidents et l'Amérique vivent en sécurité.

Le Dr Harold W. Smith était le second homme à connaître CURE. Smith travaillait seul dans une aile fermée du sanatorium de Folcroft, dans l'État de New York, à Rye, en compagnie du système d'ordinateurs le plus sophistiqué du monde, pour tenter de guérir certaines des plaies de l'Amérique. Quand des entrepreneurs cupides, bien à l'abri de toute sanction constitutionnelle, menaçaient de déséquilibrer l'économie précaire américaine en accaparant le marché des denrées à la Bourse, ces mêmes denrées étaient soudain spectaculairement dévaluées grâce aux efforts d'un millier de gens occupant des emplois normaux sans se douter que Smith et CURE

avaient provoqué l'avalanche qui faisait s'écrouler le château de cartes.

Quand la mort rôdait dans les rues, dans des émeutes, des attentats, des complots politiques ou un déferlement de crime organisé, CURE y mettait fin.

Quand des gens tentaient de casser les reins à l'Amérique, ces gens étaient éliminés. C'était la mission principale de CURE : détruire le mal.

Et il y avait un troisième homme, qui connaissait CURE, un ancien flic officiellement exécuté sur la chaise électrique pour un crime qu'il n'avait pas commis, afin de recommencer sa vie comme bras vengeur de l'organisation secrète, une vie consacrée à l'entraînement le plus ardu de tous les siècles, pour faire de lui une arme humaine plus redoutable que la bombe nucléaire.

Il s'appelait Remo.

Remo Williams.

L'Implacable.

Remo contrôla une envie incoercible de débarrasser le jeune homme boutonneux du fardeau de l'existence et jugea que Harold W. Smith lui faisait mal aux seins.

Tuer quarante-trois hommes en plein jour à un rallye syndical, d'accord. Régler son compte à une armée bidon, avec les bras et les jambes d'un bataillon complet de malfrats volant au vent comme des chapelets de saucisses, c'était chouette. Mais si jamais Remo Williams descendait un insolent de vendeur de grande surface au nez bourgeonnant, Smitty serait sur son dos avec des mots en lames de rasoir.

Remo souleva un autre sac, pesant quarante-sept kilos. Il en prit un troisième. Qui fuyait aussi. Tandis qu'il passait d'un sac à l'autre, le sol sous ses mocassins prit l'allure d'un champ de l'Iowa. Le dix-septième vida son contenu à ses pieds avant d'être à cinq centimètres du sol.

— C'est ridicule, dit Remo. Tous ces sacs sont déchirés.

— Vous n'êtes pas censé les tripatouiller comme ça, Duflanc, ricana le jeune homme alors que Remo s'amusait à compter les pieds des mille-pattes courant sur ses mains dont les doigts étaient entraînés à attraper des papillons sans faire tomber le pollen de leurs ailes. Vous êtes trop maladroit. Maintenant, regardez la saleté que vous avez faite. Vous avez démoli mon étalage. Il m'a fallu trois heures pour arranger ça.

— Pour m'arranger, vous voulez dire. Vous saviez que ces sacs étaient troués.

— Écoutez, ce n'est pas mon boulot de m'assurer que vous ne vous salissez pas les mains.

— Ah non ? Qu'est-ce que c'est, votre boulot ?

L'homme sourit et repoussa une mèche grasse sur son front, soulevant ainsi le rideau sur une nouvelle culture d'acné.

— Je suis le gérant adjoint, gros malin. Directeur, vous entendez ? Mon boulot, c'est de veiller à ce que les clients achètent ce que nous avons ou foutent le camp. Si vous voulez quelque chose, vous l'achetez. Si vous n'aimez pas ce que nous vendons, de l'air. C'est New York, Ducon. On n'a pas besoin de votre clientèle.

— Oh pardon, dit poliment Remo et au diable Smith. Je me suis égaré. Je devais me croire dans un magasin, où le personnel doit être aimable et rendre service.

Le gérant adjoint ricana en reniflant, toisa le mince client aux poignets anormalement épais, en se disant qu'il allait l'intimider pour lui faire acheter un sac de terre à moitié vide pour quarante dollars, tout comme il avait contraint ses autres clients à acheter des fers à repasser défectueux, des vêtements d'enfants tachés, des livres déchirés, des perroquets mourants, des pots fêlés et autres articles que les gens achetaient parce qu'ils savaient qu'ils seraient à peu près dans le même état dans d'autres magasins où le personnel serait tout aussi grossier.

C'était simplement la bonne vieille grossièreté banale de New York, cette grossièreté particulière qui séparait le commerçant du reste de la population. Et le gérant adjoint savait fort bien que cette grossièreté-là ne s'apprenait pas. C'était un don.

Et il avait ce don. Il était né avec ce talent et il était un as dans son domaine. Il savait comment rendre ses clients si misérables, si battus, si impuissants qu'ils n'oseraient jamais dépenser leur argent ailleurs. Depuis qu'il avait débuté là, il y avait six mois, les ventes avaient augmenté de près de cinquante pour cent. Encore un mois, et il serait directeur. Dans un an, il pourrait être à la tête de toute la chaîne de trente-cinq magasins de New York.

Il était perdu dans sa rêverie quand il remarqua que le mince client en tee-shirt noir terreux faisait une chose ahurissante. Il soulevait d'une main un des sacs de Magi-Pousse. Avec l'autre main, il enroulait un tuyau d'arrosage vert tout autour du gérant adjoint, du cou jusqu'aux chevilles. Le tout se fit en moins de trois secondes.

— Je mets simplement un peu d'ordre, dit Remo. Je ne veux pas que vous soyez fâché à cause de clients maladroits qui osent critiquer votre marchandise.

Sur ce, il tira les cheveux de l'adjoint gérant si fort que ses yeux s'exorbitèrent, que sa bouche s'ouvrit et que tout son cuir chevelu protesta de douleur.

L'homme hurla aussi mais personne ne l'entendit parce que Remo lui avait rempli la bouche de pur crottin déshydraté du Kentucky.

— Miam, miam, c'est bon, ça, dit Remo.

D'un croc-en-jambe, il fit tomber le gérant adjoint qui rebondit dans son enveloppe de tuyau comme un jouet de plage.

— Mfff ! Pfff ! dit le jeune homme.

— Pardon ? Articulez !

— Uhnnnk ! Mmmmb !

— Du rab, vous dites ?

Remo versa le reste du sac dans la bouche ouverte. Comme ça débordait, il aida le Magi-Pousse à passer par le gosier tremblant en s'aidant d'une truelle. Le métal se cassa, alors il se servit du manche pour bien tasser la terre.

Quand le gérant adjoint cessa de réclamer du rab et ne fit qu'ouvrir et fermer des yeux terrifiés, Remo fit une nouvelle chose stupéfiante. Sans prendre aucun élan, il bondit d'une allée dans l'autre, faisant valser, au fur et à mesure, les marchandises méticuleusement empilées, en mettant entièrement le chaos dans le magasin. Des poupées cassées volaient au plafond à la vitesse d'avions supersoniques. Des cartes de vœux écornées pleuvaient en averse de confetti. Une caissière hurla. Les autres, voyant leur gérant immobilisé, étaient bien trop occupées, à vider leur caisse.

Une très vieille dame toute en noir, s'appuyant sur une canne, leva les yeux vers Remo, comme si elle s'excusait, alors qu'il voltigeait au-dessus d'un tas de souliers en vrac. La dame en avait un dans la main, dont la mince semelle se détachait du reste.

— Je ne l'ai pas cassé, Monsieur. Il s'est simplement déchiré quand je l'ai pris, dit-elle, les larmes aux yeux, en offrant la chaussure à Remo. Je vous en prie, ne me faites pas payer pour celles-là aussi.

Remo vit qu'elle avait une paire semblable aux pieds, la semelle retenue par des dizaines d'élastiques.

— Je voulais simplement voir s'ils étaient tous... tous...

Les vieilles paupières ridées avaient du mal à retenir les larmes. Remo lui arracha le soulier, qui crissa et se désintégra entre ses doigts.

— Pourquoi ne portez-vous pas des tennis, Madame ? Ces souliers-là ne valent rien.

— Je n'ai pas les moyens d'acheter des tennis, dit la dame. Est-ce que je dois payer aussi celui que vous avez cassé, monsieur ?

Remo fouilla dans sa poche.

— Je vais vous laisser partir à deux conditions, dit-il en lui tendant une liasse qu'elle regarda bouche bée. Premièrement, que vous vous achetiez une bonne paire de chaussures. Deuxièmement, que vous ne remettiez jamais les pieds dans ce magasin. Compris ?

La vieille dame, muette, hocha la tête. Elle commençait à s'éloigner en chancelant quand Remo l'écarta doucement ; il venait d'entendre la respiration forte d'un homme accablé d'un problème de poids, qui s'avancait à trois travées de là. Remo sentit, à son pas

inégal, que l'homme était armé. Il attendit.

Lorsque le directeur apparut, tenant un 38 comme un amateur, Remo feuilletait un livre de poche, au rayon de la librairie, avec une pile de pages à ses pieds, tombées de chaque livre qu'il avait ouvert. Un panneau au-dessus du comptoir avertissait : « Défense de feuilleter ».

L'homme leva son pistolet et tira. Remo bâilla.

— Raté, dit-il.

Le directeur regarda son arme, avec stupeur. Il avait tiré sur la poitrine de Remo, à bout portant, et l'avait manqué. Juste derrière lui, la balle avait traversé une pile de cahiers d'écolier aux lignes en diagonale.

— Comment avez-vous fait ? demanda le directeur.

Remo n'éprouva pas le besoin de révéler l'évidence : il s'était déplacé plus vite que la balle. L'homme tira encore. De nouveau, Remo déplaça son poids sur ses pieds et retomba sur ses talons. Un nouveau trou fumait dans les cahiers.

— Ça devient ennuyeux, dit Remo.

Et juste au moment où le gros directeur appuyait pour la troisième fois son gros doigt sur la détente, il vit Remo se déplacer et décida de ne pas tirer. Directeur d'un magasin à bas prix et à succursales multiples, qui marchait admirablement, il avait conscience de ses responsabilités envers la population. Il comprenait que des innocents risquaient d'être tués s'il continuait de poursuivre ce fou. Il hésitait également à abattre à bout portant un homme désarmé. Il remarquait aussi que Remo avait tordu le canon du 38 en un U parfait, qui était maintenant braqué sur sa propre figure bouffie.

Il ouvrit la main pour lâcher l'arme mais elle ne tomba pas et la main ne s'ouvrit pas parce que la crosse était coincée dans le métacarpe. À ce moment vint la douleur.

— *Miiiiiii* ! glapit le directeur.

Remo lui tira l'oreille et secoua la tête.

— Ce n'est pas un mi, ça. C'est un la bémol. Vous n'avez pas d'oreille ?

— *Mmmmmiiiiiii* ! insista l'homme.

— Non, non, voilà un mi, dit Remo et il tordit l'oreille.

La douleur monta de huit notes et Remo approuva de la tête.

— Maintenant, je vais chasser la douleur, si vous faites quelque chose en échange, proposa-t-il.

— N'importe quoi. Un, trente-cinq, vingt-quatre, seize, huit.

— Quoi ?

— C'est la combinaison du coffre. *Mmmmmiiiiiii* !

— Alléluia ! s'écria une des caissières, venue assister au numéro, et elle courut vers le coffre dans le fond du magasin, suivie par le reste

du personnel.

— Voilà pour votre argent, dit Remo. Maintenant je veux que vous fassiez un peu de publicité, pour que vos clients sachent quel type honnête vous êtes.

— D'accord, d'accord, gémit le directeur. Arrêtez ça... je vous en supplie !

— Dans une seconde. Tout de suite après vous avoir donné nos instructions. Vous écoutez bien ?

— Oui ! Oui !

— Je veux que vous sortiez devant votre magasin et que vous disiez à tout le monde quel genre d'affaire vous dirigez. Les prix gonflés, la marchandise défectueuse, le personnel. Tout. Et toute la vérité, hein ?

— Oui, oui.

L'homme retenait sa respiration dans l'espoir de calmer la douleur de son oreille, mais rien n'y faisait. Remo l'accompagna sans le lâcher jusqu'à la porte.

— Allez-y. Parlez, dit-il.

— Mal..., geignit l'homme.

— Ah pardon, j'oubliais.

Remo lâcha l'oreille et appuya sur un minuscule réseau de nerfs, au poignet de l'homme, et tout le bras s'engourdit. Le pistolet tomba sur le trottoir. Le directeur poussa un grand soupir de soulagement.

— Vous pouvez bouger le bras ? demanda Remo.

— Non.

— Bien. Alors ça ne fait pas mal. Mais si je n'aime pas ce que vous dites, je ferai partir l'engourdissement et la douleur reviendra, compris ?

— Oui.

— Bien. J'ai confiance en vous. Parlez.

— Au secours ! cria l'homme. *Mmmiiiiiiii !*

— Qu'est-ce que je vous disais ? morigéna Remo et il toucha le poignet.

— Mau-mauvaise marchandise, bafouilla le directeur.

— Plus fort.

— Peux pas, sanglota le type.

Remo lui ré-engourdit le bras.

— Essayez, maintenant.

— Ce magasin vous vole la laine sur le dos depuis son ouverture ! hurla l'homme avec tout le zèle d'un évangéliste. Je suis placé pour le savoir, je suis le patron ! J'achète de la marchandise au rebut dans les usines et je ne vous le dis pas quand je vous la vends ! Tous mes magasins sont achalandés de cette façon !

— Le personnel, lui souffla Remo, tout en souriant aux passants

ahuris.

— Les vendeurs sont odieux ! Vous seriez fous de faire des achats ici !

— Très bien, dit Remo en lui donnant une tape dans le dos. Continuez comme ça.

Il retourna dans le magasin. Au passage, il ramassa un bouquet de fleurs en plastique et s'approcha du gérant adjoint, toujours saucissonné dans son tuyau d'arrosage vert bien serré.

— Regardez ce que je vous apporte pour vous remonter le moral, dit-il et il planta les fleurs dans le pot de terre qu'était devenu la bouche du jeune boutonneux.

Les pétales tombèrent. On ne faisait plus de plastique comme dans le temps. Du bout du pied, Remo envoya la boule de tuyau de caoutchouc contenant l'adjoint rebondir au plafond, d'où elle ricocha spectaculairement vers la porte. Elle fila par l'ouverture et termina sa gracieuse trajectoire à l'endroit même prévu par Remo, dans le ruisseau aux pieds du directeur.

— C'est le pire magasin de New York ! clamait ce dernier à s'en casser la voix. Peut-être du monde !

Remo leva le pouce en passant devant lui au petit trot.

— C'est de la merde ! glapit le directeur. Ne gaspillez pas votre argent ! Allez ailleurs !

Mais déjà une petite foule se précipitait à l'intérieur, pressée d'acheter. Après tout, on était à New York et une affaire était une affaire.

*

* *

Remo grogna en tirant sur les avirons.

— N'allez pas si vite, dit Smith, sa figure de citron pressé crispée dans le vent alors que Remo fendait les eaux du lac à quarante nœuds. Vous allez attirer l'attention.

Effectivement, quelques canotiers du lac de Central Park se retournaient sur la petite barque filant à la vitesse d'une Harley-Davidson sur un circuit de course.

— Attirer l'attention ?

Remo regarda ses deux passagers. Smith portait comme d'habitude son costume trois pièces gris, qu'il aurait mis même si la réunion avait eu lieu sous l'eau. À côté de lui était assis un vieil Oriental à la peau fine et parcheminée, couronné d'un petit nuage de légers cheveux blancs, avec une barbiche assortie. Il avait un long kimono de brocart rouge.

— C'est ça l'idée que vous vous faites d'un rendez-vous discret ? Vous êtes encore plus cinglé que je croyais, maugréa Remo.

— Pardonnez-lui, ô Empereur, murmura l'Oriental en sortant une main frêle de sa manche, aux ongles longs comme des canifs. C'est un enfant ingrat qui ne comprend pas que c'est un honneur de piloter cet esquif pour l'empereur américain et le Maître de Sinanju. De plus, il cherche à dissimuler par cette manifestation d'agacement une respiration défectueuse.

— Ma respiration est parfaite ! protesta Remo.

— Comme vous le voyez, Empereur, il est arrogant aussi. Si on avait donné au Maître de Sinanju un spécimen correct à entraîner, au lieu d'un gros mangeur de viande à la peau de la couleur d'un ventre de poisson...

— Attention, Chiun, avertit Remo. Smitty est le diable blanc aussi. D'ailleurs, vous êtes simplement fâché parce que je n'ai pas rapporté la terre.

— Vous voyez ? Il l'avoue. Ce lamentable individu qui n'a pas été capable d'apporter à son vieux maître la seule chose qui aurait rempli de joie ses dernières années, se vante même de son incompetence. Et quelle était cette petite chose, me direz-vous ? Non pas un de vos avions qui servent une nourriture immangeable et exigent que l'on fasse éternellement la queue pour aller aux toilettes. Ce n'était pas un poste de télévision montrant de la violence et de la pornographie à la place des anciens drames sereins de la journée. Non. Ce que le Maître de Sinanju demandait, comme dernière lueur au crépuscule de sa vie, ce n'était qu'un peu de terre. De la simple terre du sol, Empereur, pour que j'aie le plaisir de faire pousser de belles fleurs qui allégeraient le fardeau de ma vie.

— Je vous ai dit ce qui s'est passé, grogna Remo.

— Il était trop occupé à provoquer une altercation futile, au cours de laquelle pas même un seul individu n'a été convenablement assassiné, trop occupé pour se rappeler son vieux maître.

— Je suis au courant, dit sèchement Smith.

— Tu vois, Remo. Tout le monde est au courant de ta sottise. Un assassin qui n'assassine pas est un assassin inutile. Tu n'es qu'un misérable ingrat, paresseux et sans mémoire, qui ne peut même pas apporter un petit pot de bonne terre à un malheureux vieillard.

— C'était une honte, dit Smith.

— Tu vois ? Tu vois ? cria Chiun en sautant de joie dans la barque. Je serais extrêmement reconnaissant, ô Empereur, d'accepter un nouvel élève selon votre bon plaisir. Quelqu'un de jeune, peut-être. Et de la bonne couleur.

— Vous auriez pu être arrêté, Remo. Vous savez ce que cela signifierait. La fin de CURE.

Remo ne dit rien. Il savait que Smith ne l'avait pas fait venir au milieu du lac pour lui taper sur les doigts.

Et Smith avait raison. Remo n'était peut-être pas lié à CURE par la loyauté, comme Smith, mais c'était CURE qui l'envoyait tuer des gens qu'il ne connaissait même pas, contre qui il n'avait rien. CURE était responsable des milliers de chambres d'hôtel remplaçant un foyer, de la quasi-certitude qu'il n'aurait jamais une femme à lui à aimer, ni d'enfants pour porter son nom, de la chirurgie plastique qui avait modifié sa figure et de l'interminable paperasserie pour changer son identité.

Qui était Remo Williams ? Personne. Un flic mort avec une tombe vide quelque part dans l'Est des États-Unis. Seul restait l'implacable. Et CURE.

Mais la fin de CURE serait la fin de Smith. C'était arrangé comme ça. Pour Smitty, la perspective de sa propre mort n'était qu'une information de plus dans son esprit de bon employé au classement. Si le président ordonnait la dissolution de CURE, Smith appuierait sur un bouton de son ordinateur pour détruire toutes les mémoires de CURE en soixante secondes. Puis il descendrait sans hésiter dans le sous-sol du sanatorium de Folcroft, où l'attendaient son cercueil et une petite fiole de poison.

Le suicide n'était pour lui qu'une mission de routine qu'il accomplirait quand il en recevrait l'ordre. Mais, et Remo n'aurait su dire pourquoi, la figure amère et les manières acides de Smitty lui manqueraient.

— Quelle est la mission ? demanda-t-il à voix basse.

— Un ancien agent de la CIA nommé Bernard C. Daniels. Il a dénoncé les activités de la CIA à Hispania, il y a environ un an.

— Un double ?

— Non. Un excellent agent, vraiment, à en juger par son passé. Mais alcoolique, maintenant. Il perd la mémoire. Même sous hypnose, Daniels ne sait rien sur l'affaire d'Hispania. Il paraît qu'il était envoyé là-bas pour une mission de routine, qu'il a demandé un prolongement, qu'il a disparu pendant trois mois et puis qu'il s'est traîné un matin à Puerta del Rey en annonçant la présence de la CIA là-bas. Un grand cafouillis international et personne ne sait comment ça s'est passé ni pourquoi. Daniels prétend que la CIA l'a torturé. La CIA nie. Et maintenant que la presse l'a oublié, il est temps de l'éliminer avant qu'il devienne un nouveau sujet d'embarras pour la CIA.

— Pardonnez-moi de dénigrer votre bonne vieille école, Smitty, mais la CIA est un sujet d'embarras pour la CIA.

— Personne ne le sait mieux que moi.

— Et depuis quand devons-nous faire la lessive de la CIA ? demanda Remo.

— Laver du linge sale est une tâche appropriée pour un assassin aussi incompétent et un élève aussi ingrat, intervint Chiun en

s'inclinant respectueusement vers Smith.

— Le directeur des opérations de l'agence, Max Snodgrass, a des liens de famille avec le président. Normalement, je n'aurais pas accepté ce... ce projet, mais j'ai servi avec Snodgrass durant la Seconde Guerre mondiale et, s'il est toujours ce qu'il était, Daniels pourrait passer une annonce d'une page entière dans le *New York Times* avant que Snodgrass réussisse à se débarrasser de lui. Naturellement, Snodgrass n'est pas au courant de CURE et ne sait rien de moi ni de vous. Pour lui, il va désigner Daniels pour un privé qui s'occupera de tout.

— Le désigner ? Pourquoi ne pas nous donner simplement l'adresse de Daniels ?

— Snodgrass tient à agir selon le manuel et à mettre lui-même le doigt sur cet homme, expliqua Smith et il se tourna vers l'eau bleue. Et le président aussi.

— Je croyais que CURE ne devait pas être politique.

Smith s'accorda un bref instant pour penser à une chose qui n'était pas à l'ordre du jour. C'était une vision du sous-sol de Folcroft.

— Vous pouvez retourner à l'appuntamento, maintenant, dit-il sèchement. Cette mission devrait être facile.

— Pourquoi ?

— Barney Daniels est un dinosaure de la CIA, un agent d'autrefois. Il ne se servait jamais d'arme, même au sommet de sa carrière. Vous n'aurez pas la moindre interposition. Et il est alcoolique. Il sera sans défense.

— C'est un aiguillon formidable, Smitty. Vous savez vraiment rendre enthousiastes vos subordonnés.

Smith haussa les épaules.

— Il faut bien que quelqu'un s'en charge.

C'était généralement ce que Remo entendait, quand on l'envoyait tuer. Fallait que quelqu'un s'en charge. Quelqu'un devait regarder dans les yeux d'un agonisant et penser : « C'est ça le show-biz, trésor. »

Et Smith se trompait rarement, en choisissant les objectifs de Remo. Le plus souvent, c'était de la vermine et Remo était heureux d'en débarrasser le monde. À plusieurs reprises, ces vermines-là avaient été assez redoutables pour anéantir le pays, si on les avait laissé vivre. En ces occasions, Remo avait l'impression d'être quelqu'un, d'avoir un autre but dans la vie que d'éliminer des inconnus qui étaient les ennemis de quelqu'un d'autre.

Mais, parfois, ça faisait mal de tuer. C'était pourquoi Remo n'était pas encore un parfait assassin, bien qu'il soit le meilleur homme *blanc*, et c'était pourquoi il avait comme maître le vieux Chiun âgé de plus de quatre-vingts ans, et c'était pourquoi il tuerait Bernard C. Daniels très rapidement et sans douleur, et y penserait plus tard.

— Qu'est-ce qui se passera quand je serai trop vieux pour travailler pour CURE ? demanda Remo en amenant la petite barque le long de l'appontement.

— Je ne sais pas, répondit franchement Smith.

— Ne rêve pas de devenir jardinier, puisque tu n'es même pas capable de rapporter un peu de terre à la maison, lui déclara Chiun.

CHAPITRE III

Le téléphone sonna vingt fois. Vingt et une. Vingt-deux. Vingt-trois.

Quand il fut certain que la sonnerie continuerait jusqu'à ce qu'il réponde ou succombe à une congestion cérébrale, Barney Daniels exécuta une course d'obstacles parmi des bouteilles de tequila vides pour aller décrocher.

— Qu'est-ce que vous voulez ? gronda-t-il.

Une voix de femme, ruisselante de miel sudiste, répondit :

— Vous n'avez pas rappelé.

— Je ne t'aime plus, déclara machinalement Daniels, parce que ce truc-là marchait avec les femmes qui ne se présentaient pas.

— Vous ne me connaissez même pas.

— C'est peut-être pour ça que je ne vous aime pas.

Il raccrocha, satisfait d'un amour bien terminé. Il se promit de porter un toast à cette aventure, quelle qu'ait pu être la partenaire. Cela avait sans doute été une nuit glorieuse. Elle valait peut-être même qu'on s'en souvienne, mais de ça il n'y avait plus la moindre chance. Il consacrerait donc à ce roman d'amour le tribut posthume d'un verre de tequila.

Barney fouilla parmi la montagne de bouteilles vides. Pas une goutte. Enfin son œil d'aigle en aperçut une, debout dans un coin, où il restait un doigt. Il s'y précipita en lui tendant les bras. Portant la bouteille à ses lèvres il avala le contenu reconstituant.

Le téléphone sonna.

— Oui ? répondit-il gaiement.

— La CIA va vous tuer, dit la femme.

— Est-ce que c'était merveilleux pour vous aussi ? roucoula Barney.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Hier soir.

— Je ne vous ai jamais vu, Mr Daniels, dit-elle sèchement. Je vous ai téléphoné la semaine dernière mais vous avez dit que vous étiez trop occupé à boire pour parler. Vous avez dit que vous me rappelleriez.

— Disons... que je suis... oublieux, chantonna-t-il d'une voix de baryton chevrotante, en claquant des doigts.

— Je m'efforce de vous expliquer, glapit la bonne femme, que vous avez été marqué pour la mort par la Central Intelligence Agency, votre

ancien patron !

Barney frotta ses yeux chassieux.

— C'est pour me dire ça que vous me réveillez ?

— Je vous appelle pour vous offrir un asile.

— Vous avez un bar ?

— Oui.

— J'arrive.

— En échange de cet asile, j'aimerais que vous fassiez une petite chose pour moi.

— Merde, dit Barney.

Le monde avait raison. Le déjeuner gratuit, ça n'existait pas. Il allait raccrocher quand elle ajouta :

— Je vous paierai mille dollars.

— Ah bon ? fit-il, soudain intéressé.

Il y avait encore près d'un mois à tirer avant le prochain chèque de retraite Calchex. Il ne restait du précédent que les bouteilles vides sur le plancher.

— Pour une seule journée de travail, précisa-t-elle d'une voix enjôleuse.

— À la condition que tout soit absolument légal et ne concerne pas des affaires de police ou d'espionnage.

Qui disait que cette bonne femme n'était pas une secrétaire du bureau de Snodgrass ? Ce sale soursnois de Snodgrass serait bien capable de lui faire ce coup-là !

— Je vous expliquerai le travail quand vous serez ici, dit-elle.

Elle lui donna des instructions détaillées pour trouver le grand hôtel particulier à l'extrémité nord de Park Avenue, un bâtiment situé sur la frontière acceptable séparant à Fun City les très pauvres des très riches.

— Vous arriverez entre minuit et une heure du matin, en taxi. En descendant de voiture vous mettrez un mouchoir blanc devant votre bouche, trois fois. Faites semblant de tousser. Puis abaissez le mouchoir, montez sur le perron et attendez à la porte. Je vous avertis. Ne cherchez pas à vous approcher de la maison d'une autre façon.

— Eh bien, je suis content que nous ne soyons pas mêlés à quelque chose d'illégal, dit Daniels.

— Est-ce que vous avez compris tout ce que j'ai dit ? demanda la femme.

— Certainement. Il n'y a qu'un problème.

— Vos problèmes vous seront très bien payés.

— Le problème exige de l'argent. J'ai lourdement investi, voyez-vous, dans des bons américains pour la paix, et je me trouve en ce moment sans liquidités.

— Ce sera arrangé quand vous serez ici.

— C'est ça, le problème. Si ce n'est pas arrangé d'abord, je n'y arriverai pas.

— Vous êtes fauché ?

— C'est admirablement formulé.

— Je vous enverrai un garçon dans deux heures.

C'était bien le plus grand garçon que Barney avait jamais vu, à peu près un mètre quatre-vingt-quinze et un crâne noir rasé en forme de balle dum-dum sans encoche. Il était musclé, jusqu'au bout des doigts de pied chaussés de mules dorées dont l'extrémité se retroussait, terminée par une pointe métallique.

À la boutonnière de son costume noir, il portait un croissant d'or avec le titre *Grand Vizir* gravé en caractères similiarabes.

— Je dois vous escorter, dit le géant.

— Qui vous envoie ?

— La femme.

— J'étais censé recevoir de l'argent, pas une escorte, protesta Barney.

— J'ai des ordres.

— Ouais, eh bien moi, je ne bouge pas sans fric, Ali Baba, alors remontez sur votre tapis volant et allez lui dire ça.

— Accepteriez-vous de venir avec moi si je vous donnais de l'argent.

Les yeux du géant débordaient de haine, à la pensée de devoir négocier avec le diable blanc.

— Naturellement. Ce serait une preuve de votre bonne foi. C'est tout ce qui m'intéresse. Pas l'argent, naturellement.

Le Grand Vizir de la Confrérie afromusulmane tira de la poche de sa veste un billet de cent dollars qu'il tendit froidement à Daniels.

— Cent dollars ? glapit Barney en reculant dans son vestibule. Cent dollars pour aller de Weehawken au fin fond de New York ? Vous êtes complètement fou. Et si je dois passer manger un morceau ?

Les yeux du Grand Vizir haïssaient de plus en plus.

— Cent dollars, c'est trop pour une petite traversée de l'Hudson. Ça ne vous coûtera que trente cents de car et soixante de plus pour le métro. Peut-être six dollars en taxi.

— C'est bon pour les paysans, répliqua dignement Daniels et il claqua la porte.

Le coup discret faillit secouer toutes les poutres de la grande maison. Daniels rouvrit.

— Je vous donnerai deux cents dollars.

Daniels fit un geste résigné. Fallait bien qu'un homme gagne sa croûte et d'ailleurs, tout le monde râlait contre les dépenses.

Le Grand Vizir lui remit un autre billet.

— Tenez, dit-il et le ton de sa voix indiqua clairement que Barney

ne valait pas cher, qu'il n'était qu'une vague marchandise dont le prix ne représentait pas l'argent de poche du Grand Vizir.

Comprenant fort bien les insinuations du ton, Barney regarda au fond des yeux féroces et déchira par le milieu le second billet, avec l'élégance d'un courtisan.

— Voilà ce que je pense de votre argent !

À part lui, il avait la ferme intention d'acheter de l'adhésif au retour. Deux petites bandes collées et le billet serait comme neuf.

— Je voulais simplement savoir à quel point vous aviez besoin de moi, dit-il et, profitant de ce que le Grand Vizir ne l'observait pas, il fourra les deux moitiés de billet dans sa poche ; on ne savait jamais.

Leurs rapports d'égalité mutuelle ayant été établis, Barney ouvrit la porte pour partir avec le Grand Vizir. Du coin de l'œil, il aperçut un objet brillant mal dissimulé dans un buisson. Le soleil se reflétait sur l'objet dans lequel Barney reconnaissait un micro. Un seul homme, il le savait, serait assez stupide pour placer du matériel en métal dans le seul massif accessible au soleil matinal. Max Snodgrass avait sans aucun doute trouvé là la meilleure réception sonore et le manuel de surveillance de la CIA, que Snodgrass avait rédigé, exigeait que le matériel soit placé dans un secteur de réception optimum.

— Retrouvez-moi au *Pub*, dit tout bas Barney en reculant. Deux cents mètres à gauche, tournez à gauche, trottoir de droite.

— Je ne permets à aucun alcool de souiller mon corps, répliqua dédaigneusement le Grand Vizir.

— *Mickey's Pub* ou je garde les deux billets et je ne viens pas, chuchota Barney. Et vous pourrez dire à la compagnie Avon que les cosmétiques pour hommes, c'est pour les pédales ! cria-t-il au bénéfice de Max Snodgrass, puis claqua la porte.

« Amérique, ton nom est perfidie, se lamenta Barney en hissant sa carcasse massive par la fenêtre de la chambre de derrière pour sauter de cinq mètres dans le carré de tomates à l'abandon. Il atterrit sur ses pieds, ramassé sur lui-même, et fit un roulé-boulé souple pour absorber le choc. Ah, tu te débarrasses de tes anciens combattants importuns, pensa-t-il amèrement, tu les forces à exercer leur coupable industrie pour des haricots en se vendant au plus offrant. »

Seule la vision du bar bien fourni de l'inconnue l'aiguillonnait alors qu'il rampait dans la jungle de son jardin vers les bois, au-delà.

En se soulageant derrière un arbre, il remarqua une voiture avec deux hommes dedans, garée près de chez lui. L'un d'eux était mince et assez jeune. L'autre était un minuscule vieillard oriental. Les hommes de main de Max, se dit-il sans émotion particulière. Il était sûr de les revoir.

Il partit à travers bois, tranquillement, pour emprunter la route panoramique vers *Mickey's Pub*.

— Cette chose doit être l'informateur de l'empereur Smith, dit Chiun alors que Max Snodgrass, les cheveux soigneusement plaqués sur le crâne, apparaissait furtivement au coin d'un buisson.

Snodgrass se tourna vers la voiture et hocha rapidement la tête. Remo répondit de même en grommelant :

— Merde, ça devrait être lui l'objectif, au lieu de ce pauvre poivrot épuisé, à l'intérieur. Un mec qui se coiffe comme ça mérite de travailler pour la CIA.

— Ce n'est pas de ton devoir de critiquer les ordres de notre empereur, incompetent galopin, dit calmement Chiun.

— Ça va, petit père, bougonna Remo et ils regardèrent Snodgrass monter sur le perron et sonner avec autorité à la porte de Daniels. J'espère que Daniels va abattre ce pète-sec.

Chiun pivota sur son siège pour le dévisager.

— Remo, tu te permits un jeu dangereux. Il n'y a rien de plus mortel pour un assassin que ses propres émotions.

— Bon, d'accord. Alors dites-moi. Pourquoi est-ce que je dois tuer ce type ? demanda Remo en élevant la voix. Tout ce qu'il a fait de mal, c'est dénoncer la CIA comme la bande de clowns qu'elle est. Regardez-moi ce crétin !

Max tapait impatiemment du pied sur le paillason, les mains sur les hanches.

— Oui, je l'entends respirer d'ici, reconnut Chiun d'un air déçu. Néanmoins, ce n'est pas à nous de demander pourquoi. Tu dois accomplir la mission pour laquelle tu as été entraîné, afin que l'empereur Smith continue d'envoyer son tribut d'or annuel à Sinanju. Autrement, les pauvres gens de mon village mourront de faim et seront forcés de renvoyer leurs bébés dans la mer.

— Sinanju est certainement le village le plus riche de Corée, depuis le temps, répliqua Remo. Combien de sous-marins pleins d'or faut-il pour empêcher les ploucs de votre trou perdu de balancer leurs mômes à la mer, d'abord ? Et pourquoi est-ce que vos bonnes femmes ne prennent pas simplement la pilule ?

— Ne parle pas à la légère des malheurs de mon village. Sans le Maître de Sinanju, le peuple serait dans la misère. Nous ferons notre travail sans nous plaindre, aussi difficile que ce soit pour quelqu'un de gros et de blanc, plein d'obstination et de mécontentement.

Et Chiun referma résolument la bouche et se tut.

Max Snodgrass haussa les épaules, après être resté dix minutes à la porte, et revint vers la voiture. Remo emballa le moteur.

— Je crois que James Bond va venir maintenant pour une petite

causette, dit-il. Il veut probablement nous confier le grand secret en nous informant que Daniels n'est pas chez lui.

Remo attendit. Il voulait démarrer en trombe juste au moment où Snodgrass s'approcherait de la voiture, afin que le gravier et la poussière maculent tout l'élégant costume.

Mais Snodgrass s'arrêta à mi-chemin pour regarder fixement la boîte aux lettres de Daniels. Il l'ouvrit. Il y avait une lettre dedans, un courrier épais dans une enveloppe vert chartreuse. Avec précaution, il la prit. De la voiture, Remo vit un nom dans le coin supérieur gauche.

Une expression de choc apparut sur la figure de Snodgrass alors qu'il regardait ce nom. Il semblait ne pas en croire ses yeux. Ce n'était pas possible.

Le nom sur l'enveloppe fut important pour Max Snodgrass, parce qu'il devait être sa toute dernière pensée. Alors même que les synapses dans le cerveau de Max vibraient le code de ce nom, l'enveloppe verte explosa avec toute la puissance de deux cartouches de dynamite et projeta les chairs de Max Snodgrass sur la pelouse comme un tas de morceaux de chiche-kebab.

— Daniels, mon vieux pochard, tu as réussi, dit Remo.

Il fit marcher ses essuie-glaces pour dégager son pare-brise des débris rougeâtres.

— Dégoûtant, marmonna Chiun en fronçant le nez. Un boum détruit la pureté de l'art de l'assassin. Ce Daniels, à ce que je vois, est aussi un crétin blanc sauvage.

— Vous voulez dire une bombe, pas un boum, rectifia Remo. Et j'entends la police.

Il passa sa vitesse, mais Chiun ouvrit la portière et se leva lentement.

— Un instant. Rester assis dans une automobile est très mauvais pour les articulations.

— Ce n'est pas le moment de vous dégourdir les jambes, petit père. Nous ne voulons pas avoir à assassiner toute la police de Weehawken.

— La police est encore à quatre cents mètres, assura Chiun et il alla tourbillonner dans le gâchis des restes de Snodgrass, si vite que Remo lui-même ne put suivre tous ses mouvements. La police est encore à deux cents mètres, dit-il en remontant en voiture. Partons, Remo.

Remo fonça dans la rue et sur la route. Le bruit des sirènes s'étouffa derrière lui.

— Qu'est-ce que vous avez fait là-bas, Chiun ? demanda-t-il en tournant dans un chemin de terre où il ralentit à un peu moins de cent vingt.

Le vieil Oriental ouvrit sa main délicate et montra de petits bouts de papier aux bords calcinés.

— Ça vient de l'enveloppe qui contenait le boum, répondit-il en retournant les morceaux un à un. Il y a de l'écriture dessus. Celui-ci porte un nom. Denise Daniels. Qui est-ce ?

— Je ne sais pas, mais ça devait être important pour Snotmuche ou je ne sais quoi. Nous allons envoyer ça à Smith. Et on dit « bombe ».

Chiun rangea les bouts de papier dans un repli de son kimono.

*

* *

— On dirait que c'est là, dit Remo quand Chiun et lui entrèrent dans le *Mickey's Pub* aux vitres décorées de poussière et de trèfles de néon.

— Son odeur assaille mes narines, se plaignit Chiun. Je vais ralentir ma respiration pour emplir le moins possible mes poumons de ce relent malsain.

À l'intérieur, une dizaine de gros hommes rubiconds se distrayaient au comptoir en se moquant des chaussures bizarres d'un grand Noir debout à l'autre bout du bar, qui buvait du ginger ale.

Remo et Chiun s'avancèrent sur le plancher jonché de débris de cacahuètes et de miettes de bretzels, jusqu'à une table poisseuse dans le fond.

— C'est vraiment le restaurant où cet Américain, Daniels, prend ses repas ? demanda Chiun, très sceptique.

— C'est ce que dit Smitty. Mais il ne mange pas. Il ne fait que boire.

— Et combien de temps devons-nous attendre dans cet égout d'iniquité ?

— Jusqu'à ce qu'il se pointe, probable.

— Je vais peut-être retourner à la voiture.

— Attendez, Chiun, le voilà. Le type en costume blanc.

Remo indiqua Daniels, dont l'aspect n'était guère plus présentable que celui qu'il avait sur la photo de presse prise lorsqu'il avait émergé de la jungle d'Hispania où il avait passé trois mois.

Daniels s'assit à côté du Grand Vizir. Les hommes du bar les dévisagèrent. Ils étaient vêtus de chemises à carreaux, avec une veste courte et un chapeau de feutre sale, que des années de sueur avaient noircis. Ils buvaient tous de la bière, si lentement que la mousse formait des anneaux sur les bords, jusqu'au fond du verre où la bière était jaune et plate.

Alors que le Grand Vizir contemplait son ginger ale en silence, les hommes blancs parlaient de ces individus méprisables qui n'aimaient que boire, forniquer et se bagarrer. Certaines personnes n'étaient bonnes qu'à ça.

Ce concept intéressa Barney et il demanda avec curiosité si ces

messieurs au bout du bar avaient mis au point un vaccin contre la polio, inventé la radio, découvert la pénicilline, inventé l'écriture, découvert l'énergie atomique ou le feu ou, dans l'ensemble, apporté une grande contribution à la pensée humaine.

Les hommes à l'extrémité du bar révélèrent que feu le président John F. Kennedy n'avait pas été noir.

Barney leur apprit que non seulement le président Kennedy n'était pas noir mais qu'il n'était pas plus apparenté aux hommes du bout du bar qu'il ne l'était à son ami noir personnel.

Ils répliquèrent que le Président n'était peut-être pas un de leurs parents mais que visiblement Barney était celui de son ami noir. Ils trouvèrent cela très drôle. Barney aussi, qui dit que pendant une minute il avait eu peur d'être leur parent au lieu de celui du Grand Vizir qui savait s'habiller comme un être humain, ce qui n'était pas leur cas. Puis il lui demanda quelles fosses ils avaient creusées et si l'un d'eux avait vu sa femme à jeun depuis dix ans.

Pour une raison inexplicable, la discussion parut s'arrêter là, avec quelqu'un qui balança le poing pour défendre la cause de la femme irlandaise, du labeur honnête et de la mort méritée du sale amateur de nègres. Ce fut une magnifique bagarre. Bouteilles, chaises, poings volèrent de tous côtés. Ce fut rapide, furieux, destructif. Courageux.

Barney observa tout avec un grand intérêt et le Vizir se couvrit de gloire. À lui seul, il tenait tête à toute la population de l'établissement. Des chaises se cassaient sur sa tête, des poings s'écrasaient sur son nez, des bouteilles brisées faisaient couler le sang. Mais le Vizir restait debout, en héros qu'il était, et continuait d'abattre des adversaires avec entrain.

Barney aurait aimé assister à la fin de la bagarre pour dire au Vizir qu'il était admirable, mais c'était impossible puisqu'il était déjà sur le seuil du saloon et savait que ce n'était plus qu'une question de secondes avant que le mince jeune homme et le vieil Oriental assis dans le fond parviennent à se frayer un passage dans la mêlée pour l'atteindre.

CHAPITRE IV

Remo para le corps qui volait vers lui.

— Excusez-moi, dit-il à deux hommes qui se mettaient mutuellement à mal, mais ils ne s'écartèrent pas. Excusez-moi, répétait-il.

— Voilà qui va t'excuser, dit un des hommes en dirigeant vers Remo un crochet du gauche.

Remo attrapa le poignet au vol et le cassa en deux.

— Aaaaarrgh ! hurla l'homme.

— Hé ! cria l'autre en empoignant le dos du tee-shirt de Remo. Qu'est-ce que t'as fait à mon pote ?

— Ça, répondit Remo et il lui cassa le poignet en deux, entre le pouce et l'index.

— J'ai vu ça ! glapit un troisième en fonçant sur Remo avec une queue de billard.

Il la leva par-dessus sa tête et l'abattit de toutes ses forces sur Remo, mais il manqua son coup et, avant de savoir ce qui lui arrivait, il fut soulevé jusqu'au plafond et alla s'écraser contre les rangées de bouteilles derrière le comptoir.

Bernard C. Daniels, sur le seuil, sourit benoîtement et haussa un sourcil en direction de Remo pour lui montrer combien il appréciait son talent de bagarreur de bar.

Remo ne répondit pas mais il éprouva un peu de fierté de cette subtile manifestation admirative. Presque tous les gens qui voyaient Remo en pleine action étaient figés de stupeur ou terrifiés, à part Chiun qui trouvait toujours des défauts dans la manœuvre la mieux conçue. C'était bien rare que Remo obtienne de qui que ce soit un sincère « bravo », et même si celui-là venait d'un homme qu'il allait éliminer dans moins de trente secondes, ça faisait quand même du bien.

Un boulot ingrat, pensa Remo en repoussant un bridge dans la gorge d'un homme brandissant un grand bocal d'œufs au vinaigre. En hurlant, l'homme laissa tomber le bocal sur une table où il se brisa en mille morceaux. Les œufs mauves roulèrent par terre, provoquant la glissade et la chute d'une demi-douzaine d'hommes qui continuèrent de se battre couchés sur le plancher.

Puis on entendit un long cri aigu, si perçant, si pitoyable, que Remo dut détacher ses yeux de Barney Daniels, qui s'attardait toujours sur le seuil.

C'était Chiun, appuyé contre le bar près de l'endroit où le Grand Vizir livrait bataille, un tas d'hommes sans connaissance à ses pieds.

— Remo ! cria Chiun dont tout le devant du kimono rouge se couvrait d'une tache foncée. Remo...

Remo fractura les jambes d'un homme qui lui barrait le passage. Il envoya des corps valser à travers la salle, avec ses pieds. Il se tailla un chemin dans la cohue, en faisant tomber les combattants comme des quilles, tout à sa panique.

— Je suis là, petit père, murmura-t-il en soulevant le vieil homme dans ses bras comme un petit enfant.

Comme il est léger, pensa Remo en se précipitant dehors avec son précieux fardeau, léger comme les plumes d'un oiseau.

Dans la rue, il allongea Chiun sur le trottoir. Les paupières du vieux Coréen battirent.

— C'est ce qui est arrivé de pire dans ma vie, gémit-il en tremblant.

— Je jure de les tuer tous jusqu'au dernier. Est-ce que c'est grave ?

— Qu'est-ce qui est grave ? demanda Chiun.

— La blessure.

— Blessure ? La blessure ?

Lentement, Remo ouvrit le kimono, à l'endroit de la tache foncée.

— Mais... Remo ! Arrête, espèce d'animal ! glapit Chiun en lui tapant sur les mains.

— Il faut que je regarde, petit père.

Remo ouvrit le kimono sur de la peau jaune intacte. Chiun bondit, les yeux exorbités.

— Tu es devenu fou ! cria-t-il d'une voix aiguë en sautant sur place, ses légères mèches blanches volant en tous sens. La puanteur de cet endroit répugnant a fait de toi un pervers ! Et tu juges bon d'accomplir tes actes odieux contre moi, contre le Maître de Sinanju ! Ah, fou, dément, c'est la fin. Cette fois, tu es allé trop loin !

Il s'éloigna, furieux, en crachant par terre et en maudissant le sort qui lui avait fait gaspiller tant d'années sur un élève qui osait tenter l'innommable avec son propre maître.

— Chiun ! Chiun ! appela Remo en lui courant après. Je voulais simplement voir où vous aviez été blessé.

— Blessé ! Mon cœur est brisé. Mon âme a été profanée. Tu as tenté de dévêtir le Maître de Sinanju sur un trottoir, en public. Ah, cette journée est maudite entre toutes les journées ! Jamais je n'aurais dû me lever ce matin. D'abord, un mangeur de viande nauséabond jette du jus d'œuf violet sur mon kimono tissé à la main. Et puis mon propre fils... Non, pas mon fils. Un homme blanc perversi que je prenais à tort pour ma création, pour ma bonne œuvre, à qui j'ai enseigné les secrets des âges ! Avec ses propres mains, cet animal

blanc ose exposer ma chair dans la rue. Dans les débris d'un saloon. Oh, honte. Oh, désespoir. La Maison de Sinanju ne se remettra jamais de cette honte.

— Du jus d'œuf ?

— Comme je me défendais de l'assaut dément d'une personne ivre armée d'une bouteille, une mer de jus d'œuf putride et violet a frappé mon vêtement. C'est un jour immonde, un jour que je n'oublierai jamais !

Chiun secoua tristement la tête.

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas blessé ?

— Je suis profondément blessé. Irréparablement, grièvement blessé. Je dois aller maintenant brûler de l'encens et chercher la mortification.

— Attendez là.

Remo retourna en courant dans le bar, où une multitude de policiers en uniforme s'étaient rassemblés pour escorter les consommateurs dans un panier à salade. Il regarda dans le véhicule, regarda dans la salle mais Daniels avait disparu.

— Je l'ai perdu, dit-il. J'ai perdu mon objectif à cause de votre jus d'œufs. Je viens de rater ma mission.

— Ne m'adresse pas la parole, individu pervers, dit Chiun en se dirigeant rapidement vers leur voiture. Je vais retourner à mon domicile sans fleurs, où je préparerai mon retour dans mon village en acceptant le déshonneur accablant la Maison de Sinanju.

— Chiun, s'il vous plaît, calmez-vous ! Je ne cherchais pas à vous exposer. Je croyais que vous perdiez votre sang, c'est tout. Je ne savais pas que vous feriez tant d'histoires pour des œufs au vinaigre.

— Berk. La simple pensée d'un œuf au vinaigre est révoltante. Et mon kimono est gâché. Il doit être brûlé.

— Vous en avez au moins une centaine d'autres.

— Et si une mère de cinq enfants en voit un noyé dans du jus d'œuf, est-ce qu'elle va simplement dire qu'elle en a quatre autres et effacer le cinquième de son souvenir ? C'était mon kimono favori. Il est irremplaçable. Et tout ça pour ta stupide mission, que tu n'as même pas su mener à bien. Il n'aurait pas dû être difficile d'assassiner un homme dont le ventre a été récemment bourré de bœuf saignant, de pain blanc et de fontaines d'alcool.

— Comment savez-vous ce qu'il mange ?

— Je le sens.

— Dans le bar ?

— Non, non, idiot. On ne pouvait rien sentir dans cet endroit, qui se compare avec ces odeurs répugnantes d'estomac. Je l'ai senti dehors, juste avant que tu cherches à dénuder mon ventre aux yeux du monde entier.

— Dehors, où ça ?

— Imbécile. Sur l'escalier d'incendie. De grandes vagues de bœuf saignant et d'une boisson alcoolique à base de mesquite émanant de sa bouche. Si ta respiration avait été adéquate, tu aurais pu les percevoir aussi.

Remo leva les yeux vers le premier palier de l'escalier d'incendie, juste au-dessus de la porte du bar.

— L'escalier de secours ? Vous l'avez vu là-haut ?

— Pourquoi es-tu constamment étonné de ce que je dis ? glapit Chiun. Je te répète qu'il était sur l'escalier d'incendie. Par conséquent, je l'ai vu. Tu devrais peut-être rejoindre les rangs de la CIA. Une personne de ton intelligence y serait sûrement bien accueillie.

Remo poussa un profond soupir.

— Je ne peux pas le croire, dit-il. Je ne peux pas le croire. Vous saviez que je devais avoir Daniels. Vous avez vu Daniels. Et vous ne m'avez rien dit.

— Ce n'est pas à moi de renifler pour toi, déclara Chiun en reniflant. Manifestement, tu es devenu si obtus et perversi que tu ne peux même pas demander à ton sens olfactif de te seconder. Ah, un bel assassin, oui ! Un vulgaire tueur. Pourquoi userais-je mon talent à aider un tueur à éliminer un aussi magnifique spécimen d'homme ?

— Un instant, un instant. Il y a deux heures, vous me disiez que Daniels n'était qu'un simple objectif, une mission comme une autre pour le bien de Sinanju.

— Je n'ai jamais rien dit de pareil.

— Si, vous l'avez dit, Chiun.

— Eh bien, j'ai changé d'avis. Ton M^r Daniels est un grand homme. Le bond qu'il a fait sur l'escalier d'incendie était ahurissant, pour quelqu'un qui torture son corps depuis si longtemps.

— Je ne comprends pas. Il vous a vu ?

— Naturellement. On ne voit pas la gloire de Sinanju sans la remarquer.

— Qu'est-ce qu'il a fait, en vous voyant ?

— Fait ? Eh bien, il a simplement fait ce qui était correct et convenable. Il m'a salué.

— Je vois. Merci. Merci mille fois, Chiun. Il pourrait être dangereux, vous savez.

— Toi aussi, ancien fils, si tu n'étais pas devenu gras et paresseux et si tu savais encore traiter le Maître de Sinanju avec le respect dû à sa personne.

— Un salut. Vous l'avez laissé filer pour un malheureux salut de rien du tout.

— C'était une marque de respect, insista Chiun. Et une œuvre d'art.

— Allons donc ! Vraiment, vous exagérez ! Une œuvre d'art ! Une œuvre...

— Le salut était exécuté alors que M^r Daniels était merveilleusement en équilibre sur la pointe des pieds, sur la rampe de l'escalier d'incendie, hors de vue de la fenêtre là-haut.

— La belle affaire, grogna Remo en ouvrant la portière pour Chiun qui descendit de la voiture et poursuivit doctement :

— Et il dansait. La danse du vent.

Chiun fit une démonstration, en agitant les bras, en tournant lentement la tête de tous côtés.

— Il ne dansait pas, il titubait. Daniels était soûl comme un cochon.

Remo claqua la portière.

— Ah, le bonheur d'avoir un tel spécimen dans sa jeunesse ! De pouvoir transmettre la sagesse de Sinanju à quelqu'un qui danse alors qu'il est empoisonné, au lieu d'un fou pervers qui désire déshabiller son maître dans la rue.

Ils rentrèrent à leur motel en silence.

— Vous allez préparer le dîner ? demanda Remo.

— Pourquoi mangerais-je ? Mon corps a déjà été profané.

— D'accord. Je vais le préparer.

— Quel spécimen ! murmura Chiun avec un sourire rêveur et il salua le mur.

— Vous n'avez pas un peu fini, avec ça ?

Chiun soupira.

— Ce n'est que le souvenir d'un vieil homme, de son bref instant de reconnaissance dans ce monde irrespectueux, dit-il et il salua encore.

Le téléphone sonna.

— Réponds au téléphone, Remo. Je suis trop fatigué et brisé pour faire un effort.

— Vous savez que c'est toujours moi qui réponds au téléphone, grommela Remo.

C'était Smith.

— Avez-vous accompli votre mission ? demanda-t-il d'une voix tendue.

— Non. Par la faute du Maître de Sinanju et de son appréciation du ballet alcoolique, je n'ai pas pu.

— Parfait.

— Parfait ?

— Tu vois, intervint Chiun. Il n'y a pas que moi qui sais apprécier ce bel être humain. L'empereur aussi voit sa grâce et cherche à le récompenser.

— Vous devez le garder en vie, dit Smith.

— Pourquoi ?

— Parce que quelqu'un essaie de le tuer.

— Oui, moi.

— Plus maintenant. Cette enveloppe que vous m'avez fait parvenir était en papier fabriqué à Hispania. Il y a un rapport quelconque. Je n'ai pas encore pu avoir de renseignements sur Denise Daniels, et ça risque de prendre un moment. Enfin bref, quelqu'un cherche à tuer Daniels, ce qui voudrait dire qu'il sait peut-être quelque chose. Quelque chose d'important pour les États-Unis. Alors il doit être gardé en vie jusqu'à ce que nous sachions ce qu'il sait.

— C'est complètement dingue. J'étais censé tuer Daniels, mais maintenant que d'autres veulent le tuer, faut que je le sauve. C'est peut-être logique pour vous, Smitty, mais pour moi ça n'a pas de sens.

— Laissez-le simplement faire ce qu'il veut. Ça activera peut-être les choses. Mais gardez-le en vie. Eh, Remo...

— Quoi encore ?

— C'était du bon travail, de penser à ramasser les morceaux de l'enveloppe.

Remo jeta un coup d'œil à Chiun, qui saluait les passants d'un geste désinvolte de la main.

— Merci, dit Remo et il raccrocha.

Chiun était radieux.

— Je suis ravi de voir que vous vous amusez bien, dit Remo. Quant à moi, rien de tout ça ne tient debout.

— C'est parfaitement logique, tête sans cervelle, répliqua Chiun en se relevant, plus léger qu'un nuage. Tous les empereurs sont fous et Smith est le plus fou de tous. Je ferai le dîner.

Il s'en alla à la cuisine en fredonnant une chanson coréenne sans mélodie.

CHAPITRE V

Bernard C. Daniels se réveilla dans un hôtel borgne, à deux numéros de *Mickey's*, sa maison étant à trois cents mètres et par conséquent trop loin pour y aller à pied après plusieurs jours de beuverie bruyante dans toute la ville de Weehawken.

Il fouilla dans ses poches. Les deux cents dollars avaient disparu. Enfin, j'espère que j'en ai un peu profité, pensa-t-il en grattant les traces d'une puce qui avait élu domicile dans ses cheveux.

Puis il découvrit quelque chose qui l'attrista beaucoup. Son crédit au *Mickey's Pub* ne valait plus rien.

Il se dit qu'il aurait dû demander davantage au Grand Vizir. Mais ce serait envolé aussi, dans le fond.

— Quel jour sommes-nous ? demanda-t-il au barman.

— C'est vendredi, Barney.

Il regarda la pendule lumineuse, au-dessus des bourbons, des scotches et des irlandais alignés sur des planches devant l'emplacement de l'ancien miroir. Il était huit heures et demie. Dehors, il faisait déjà nuit.

— Je ferais mieux d'y aller, marmonna-t-il.

S'il ne se dépêchait pas, il serait en retard pour son rendez-vous avec la bonne femme. Il aurait quatre jours de retard au lieu de trois.

*

* *

Le compteur du taxi marquait 4 dollars 95.

Barney remit au chauffeur le billet de cinq dollars que le barman lui avait prêté. Le chauffeur fit pivoter son gros cou, plein de bourrelets qui le faisaient ressembler à Bibendum, et lui cria :

— Vous aviez promis un gros pourboire ! Jamais je ne serais venu dans ce foutu quartier pour vingt-cinq cents !

Bernard C. Daniels n'avait que faire des chauffeurs de taxi hargneux, ni de la saleté sordide qui l'entourait.

Il vérifia le numéro de la maison. C'était bien ça. Elle était coincée entre des rangées d'autres anciens hôtels particuliers noirâtres et crasseux. Toutes les fenêtres de la rue étaient obscures, cachant des stores et des rideaux fanés, quand il y avait des rideaux.

Un faible lampadaire brillait comme une torche solitaire, très haut au-dessus des poubelles et des grilles des caves. Un chien fourrageait

avec bruit dans le ruisseau plein d'ordures. Les feux tricolores clignotaient leurs signaux inutiles.

Barney entendit le taxi s'en aller, quand il monta sur le perron. La voiture partait en grommelant.

La maison parut identique à toutes les autres, jusqu'à ce que Barney remarque la porte et s'aperçoive qu'elle n'était qu'une parente éloignée de ses voisines délabrées.

Il n'y avait pas de sonnette, alors il frappa. La porte était faite d'une mince couche de bois et le reste faisait un bruit d'acier, d'acier extrêmement massif. Puis Barney s'aperçut que les fenêtres n'étaient pas vraiment des ouvertures sur la rue ; du moins au rez-de-chaussée. Il y avait bien des stores vénitiens, mais montés en permanence sur des plaques d'acier bouchant les fenêtres.

Il frappa encore.

Son instinct l'avertit, mais uniquement une fraction de seconde avant qu'il sente une pointe légère dans le dos. Combien de fois avait-il senti ce tendre prélude à la douleur, cette première recherche d'un homme peu sûr de sa lame ? S'il avait réfléchi, il n'aurait probablement pas fait ce qu'il fit. Mais des années de survie ne donnaient pas au cerveau le temps de réfléchir. Il y avait un moment où le corps prenait la relève et dictait sa loi.

Sans que la volonté y soit pour quelque chose, sa main droite jaillit, son corps se tordit et se baissa en s'écartant de la lame, et libéra le champ pour la trajectoire du tranchant d'os, du petit doigt au poignet. La tempe était noire. Elle se fracassa avec un petit craquement.

La tête de l'homme décolla, suivie par son petit corps revêtu d'un costume noir bien soigné.

Le spectre vacilla un instant avant de tomber à la renverse, et il aurait dévalé les marches sans la quinzaine d'hommes identiquement vêtus de noir.

Ils étaient massés sur le perron derrière leur camarade et purent ainsi le recevoir.

Une petite lame brillante aux bords bleuâtres tinta sous leurs pieds, sur les marches de pierre. Ils avaient tous des couteaux semblables. Et ils avancèrent sur Barney, presque sans bruit, une mer de crânes rasés formant des vagues sous la lumière jaune du lampadaire.

Barney colla son dos contre la porte de métal et se prépara à mourir.

À ce moment, deux hommes, se déplaçant si vite qu'ils n'étaient que des taches floues, surgirent de l'obscurité et plongèrent dans la mer ondulante de têtes noires brillantes.

En un instant, la rue paisible retentit de cris, de gémissements et des plaintes des mourants tandis que les unes après les autres les

lames étincelantes tombaient par terre et des corps tordus par-dessus.

Pour Barney, c'était une vision d'enfer, les tourments d'hommes convulsés de douleur et heureux de mourir pour ne plus avoir mal.

Il pensa à cette douleur en allumant une cigarette et cligna de l'œil aux deux hommes blancs qui la causaient. Mieux vaut que ce soit eux que moi, pensa-t-il philosophiquement.

Mais un d'eux n'était pas blanc. C'était un vieil Oriental en kimono turquoise.

— Dieu de Dieu, marmonna Barney.

Tout cela était très déroutant. Voilà deux types, les mêmes types qui devaient le tuer, il en était sûr, qui lui sauvaient la vie. Et qui, par-dessus le marché, se battaient comme des salauds. Jamais il n'avait vu des gens se battre comme ça. Sans effort, avec art, avec une totale économie de mouvement, absolument efficaces. Sans le carnage qui les entourait, le jeune homme blanc et le vieil Oriental auraient eu l'air de danser un ballet.

Extrêmement déroutant. Barney se dit qu'il aurait à y réfléchir. Il allait y réfléchir immédiatement, d'ailleurs, dès qu'il aurait bu un coup de tequila pour l'aider à mieux réfléchir.

Quand les deux hommes réduisirent au silence le reste de la bande, Barney se releva pour s'épousseter. Il suivit des yeux les assaillants qui s'enfuyaient en courant. Le mince jeune homme disparut comme une balle de revolver. Le vieil Oriental le suivit, son kimono voletant autour de lui.

Mais comme Barney allait frapper encore une fois, l'Oriental revint. Sous le lampadaire, souriant largement, le vieillard se mit au garde-à-vous comme un soldat de plomb samouraï et salua élégamment Barney.

— Merci, monsieur, dit Barney et il rendit le salut.

Le vieux disparut. Barney frappa encore deux fois. Après un long silence, la porte capitula et s'ouvrit sur un champ d'épaisse moquette blanche. Le Grand Vizir de la Confrérie afro-musulmane se dressait sur le seuil, deux sparadraps couleur chair décorant son front. Couleur chair, ça voulait dire marron mais sur la peau d'aubergine du Vizir, les deux pansements ressortaient comme une accusation.

— Je suis en retard ? demanda Barney.

— Qu'est-ce que vous avez foutu ? hurla le Grand Vizir en regardant le tas de corps disloqués dans la rue.

Une de ses grandes mains noires s'abattit sur l'épaule droite de Barney et le souleva comme un jouet.

— Laisse-le tranquille, tu entends ? ordonna une femme. Je m'occuperai de lui, Malcolm.

— Oui, Madame, murmura le Grand Vizir et il permit à Barney de remettre les pieds sur terre.

Elle avait une blouse et un pantalon blancs et Barney pouvait à peine la distinguer à cause du camouflage. Tout l'intérieur, la cheminée, le sofa, les lampes, les murs, le plafond, l'escalier, tout était d'un blanc éblouissant. Le marbre, le bois, le tissu, tout aussi blanc que l'intérieur d'une fabrique de baignoires en folie débordée par des commandes d'hôpitaux.

Ses cheveux platine étaient parfaitement assortis au décor. Barney secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Elle avait quelque chose. Quelque chose. Il essaya de réfléchir mais en fut incapable.

Malcolm, le Grand Vizir, s'en alla ; il ressortait dans tout ça comme une tache d'encre sur une serviette d'un blanc de neige. Un vague parfum de lilas remplaçait la puanteur des ordures de la rue. Barney renifla. Il préférait les ordures.

— Magnifique, dit la femme en allant jeter un coup d'œil dehors.

Elle revint vers un téléphone, caché par son absence de couleur sur une table blanche que Barney avait du mal à voir contre le mur blanc.

— Oui, dit-elle. Oui. Dis-leur, Malcolm, que leurs amis sont tous allés rejoindre Allah et seront récompensés là-bas. N'oublie pas de dire que c'est un diable blanc qui les a tués... Très bien. C'était propre ? La mort immédiate ? Bien. Bon travail, Malcolm.

Barney l'entendit raccrocher, plus qu'il ne la vit. Elle sourit, d'un mince sourire pâle.

— Vous avez tué tous ces hommes-là dehors.

— J'ai eu de l'aide, avoua Barney. C'est un Chinois centenaire qui a presque tout fait.

Elle éclata de rire.

— Vous êtes charmant ! Et les autres Pêches de la Mecque seront impressionnées.

— Les quoi ?

— Les Pêches de la Mecque. Le fer de lance d'une nouvelle révolution, un mouvement de la liberté si impétueux qu'il stupéfie l'imagination et exalte l'âme. Naturellement, vous venez d'éliminer la plupart des Pêches. Nous allons devoir encore recruter.

— Vous avez à boire ?

— Vous êtes un professionnel pur et dur, n'est-ce pas ? L'argent est la base de votre loyauté, n'est-ce pas ? Vous êtes froid, précis, expert en espionnage, en destruction et en mort. Vous ne pensez qu'au dollar et au pouvoir qu'il vous confère, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Vous avez à boire ? répéta-t-il.

Elle s'approcha d'un bar blanc bien camouflé.

— Que prendrez-vous ?

— Tequila, dit-il et le seul mot lui réjouit le cœur.

Elle lui versa un plein gobelet d'eau-de-vie bolivienne et le lui apporta.

— Vous avez la réputation d'être un agent très compétent, Mr Daniels, dit-elle.

Barney versa le contenu du verre dans son gosier reconnaissant.

— Les agents avec une réputation ne sont pas compétents, Madame. Ils sont morts. Je peux en avoir un autre ? demanda-t-il en tendant le verre.

— Naturellement. Je voudrais que vous sachiez, avant que nous commencions, Mr Daniels, que vous aurez toujours un verre plein qui vous attendra, dans ma maison.

— Ça, c'est ce que j'appelle de l'authentique bonne vieille hospitalité du Sud, madame, dit galamment Barney en acceptant le deuxième verre.

— Chaque fois que vous aurez soif, vous n'aurez qu'à venir vous servir à mon bar, vous entendez ?

— Oui, Madame.

— Même si je ne suis pas chez moi, je laisserai des instructions pour qu'on vous ouvre chaque fois que vous aurez besoin d'un petit remontant.

— Je ne l'oublierai pas, Madame.

Elle lui sourit comme une chatte blanche lustrée.

— Je n'en doute pas, Mr Daniels, dit-elle en venant s'asseoir à côté de lui sur le canapé blanc. C'est très intelligent, ce que vous avez dit sur les agents qui ont une réputation et qui sont morts.

— Vous m'en voyez ravi, Madame.

— Parce que vous allez être mort bientôt.

— C'est ce que vous me dites.

— À moins que je vous aide. Et j'ai l'intention de vous aider.

— C'est bien aimable. Encore un petit coup ? demanda-t-il, en précisant : tequila.

— Dans une minute. Nous voulons parler d'abord.

— Ah oui, nous voulons ?

— Que croyez-vous que souhaite l'homme noir, Mr Daniels ?

Barney plissa le front pour concentrer sa pensée.

— Je ne vois pas de quel homme noir vous voulez parler, Madame.

— Vous êtes un raciste, Mr Daniels, s'écria-t-elle, le regard étincelant. Vous ne savez rien du mouvement de libération et vous vous en moquez.

— Vous m'insultez, Madame, protesta Barney en se levant pour aller au bar. Je m'intéresse autant que n'importe qui à la liberté. Rien n'est plus important pour moi que la liberté. En ce moment même, en fait, la perspective d'aller me servir librement à votre bar est prépondérante dans mes pensées.

— Revenez ici. Revenez immédiatement à ce canapé ou j'ordonne à Malcolm de casser toutes les bouteilles de la maison.

— Je viens, je viens.

Il retourna s'asseoir, avec son verre vide.

— Vous êtes un raciste blanc libéral et arriéré qui ne comprend pas le mouvement de libération. Alors je vais vous l'expliquer.

— J'en avais peur, marmonna Barney.

— C'est le grand esprit s'élevant des nouvelles nations d'Afrique. C'est écrit sur le vent. L'homme noir est pur. Pas entravé par la corruption blanche, pas contaminé par le communisme ou le capitalisme. Il est l'avenir.

— Qu'est-ce qu'il a de si pur ? demanda Barney en arrachant son regard des seins tressautant librement sous la blouse légère.

— Il n'a pas de passé. L'homme blanc lui a volé son passé.

— Certainement, dit Barney comme s'il voyait ça pour la première fois à la lumière projetée par cette cinglée.

Néanmoins, autour de cette plante albinos pulpeuse, il y avait du vert, beaucoup de dollars verts, le tout arrosé à l'alcool. L'homme noir était pur, mais comment donc ! Barney ne pouvait le nier.

— C'est comme si on écrivait sur un tableau neuf, proposa-t-il.

— Exactement ! s'exclama-t-elle épanouie d'une joie subite. Il a été volé, fouetté, violé, castré et réduit en esclavage.

Barney hocha la tête avec componction.

— Ça purifierait n'importe qui.

— C'est ça. Je me suis peut-être trompée à votre sujet, Mr Daniels. Peut-être vous intéressez-vous à autre chose qu'à l'argent.

— Mais naturellement, répliqua-t-il vaillamment. Je ne serais jamais venu ici, si je n'avais pensé que je travaillerais pour une bonne cause.

— Ah, merveilleux ! Un homme qui veut plus que de l'argent. Parfait. D'ailleurs, nos fonds s'épuisent.

Barney se dirigea vers la porte.

— Arrêtez ! cria-t-elle en se précipitant pour se placer entre Barney et la porte avant qu'il découvre la poignée blanche. Nous avons bien assez d'argent. Des millions de dollars ! lui cria-t-elle au nez.

— Des millions ?

— Des millions !

Elle le tira vers elle. Il tenta de se débattre, de se dégager, mais sa main gauche qu'il avançait vers la porte se retrouva inexplicablement autour de la taille de cette femme. Et sa main droite, sans trop qu'il sache comment, caressait audacieusement un sein tandis que ses lèvres se mettaient au travail sur la bouche, tout autour, et descendaient le long du cou vers les mamelons roses dressés et ah, mon Dieu, mon Dieu, voilà que son pantalon blanc se faisait la paire.

— Porte-moi en haut et fais-moi l'amour, chuchota-t-elle d'une voix langoureuse.

— Oui, oui.

Barney obéit, la souleva et la porta vers l'escalier, avec juste un petit détour pour passer prendre une bouteille.

Dans le lit rond et blanc, Barney caressa tout le corps satiné. Elle lui taquina l'oreille du bout des dents.

— Tu vas tuer pour moi, souffla-t-elle, enfiévrée de passion.

— Ouais, fit Barney.

Elle le tira sur elle.

— Tu espionneras pour moi.

— Ouais.

— Tu feras tout ce que je te dirai.

Avec une lenteur désespérante, elle lui ouvrit ses cuisses.

— Ouais.

— N'importe quoi.

— Tout ce que tu voudras, dit Barney en la poussant au grand galop.

— N'importe quoi, gémit-elle.

Avec un soulagement enivrant, Barney se vida.

— Oui, enfin, presque n'importe quoi, mon chou, haleta-t-il. Faut rien précipiter, quoi.

Elle se mit en colère mais pas trop. À peu près autant que peut le devenir une femme satisfaite.

— Pousse-toi un peu, murmura-t-elle en lui pinçant la joue.

Barney se poussa et ses yeux se posèrent sur la bouteille qu'il avait apportée. C'était du bourbon. Et puis après tout, se dit-il, il s'y ferait. C'était plus facile que de descendre à poil et de passer devant Malcolm pour ramener la tequila.

— J'ai oublié les verres.

— Bois au goulot. Donne-moi une cigarette.

Elle s'assit dans le lit, ses seins pointus bien fermes au-dessus du drap. Barney lui offrit son paquet.

Il but une gorgée. Le bourbon descendit, brûlant et délicieux. C'était du bourbon de qualité. Ça, on pouvait le dire.

— Et moi ? demanda-t-elle en tendant la main.

Barney examina la main. Elle était fine, élégante. Il se dit que s'il avait une autre bouteille de bourbon, il n'aurait pas hésité à la mettre dans cette main-là.

— Eh bien, et moi ?

C'était une bonne question. Barney but encore un coup, un grand coup. Elle avait le droit, en qualité de partenaire de lit, de partager le bourbon. Un droit inaliénable. Oui, certainement. Et puis c'était son bourbon. Barney prit encore une gorgée et repoussa la main fine.

Elle se contenta de la cigarette. Ils se rallongèrent, repus, elle avec sa cigarette, lui avec sa bouteille, et elle lui parla de la Confrérie

afromusulmane.

Elle s'appelait Gloria X et elle était le chef du mouvement mais peu de gens le savaient. C'était une société secrète dont le but était d'attiser le ressentiment des Noirs, de les rendre assez furieux pour qu'ils se révoltent contre leurs oppresseurs blancs.

— Assez, assez, dit Barney, écartant d'un geste le discours appris par cœur. Qu'est-ce que je dois faire ? Me passer la figure au Kiwi et m'engager dans les Pêches de la Mecque ?

— Je veux que tu assassines quelqu'un.

— Quelqu'un de spécial ?

— Un important meneur des droits civiques dont la politique du juste milieu retarde la cause du nationalisme noir et le mouvement de libération.

— Qu'est-ce qui te dit que je ne vais pas courir à la police avec ce renseignement ?

— Je le sais, Mr Daniels, dit-elle avec un mauvais sourire.

— Comment ?

Elle le regarda au fond des yeux et sa froideur atteignit le creux de l'estomac de Barney.

— Parce que je sais ce qui s'est passé à Puerta del Rey. C'est une cicatrice intéressante, ça, dit-elle en touchant sur son ventre la marque CIA.

Barney se tourna vers elle. Il allait parler. Il allait lui dire qu'il ne se rappelait pas ce qui s'était passé à Hispania qui l'avait conduit dans la jungle et dans cette case où il avait été ligoté et fouetté et brûlé avec un tisonnier rougi, qu'il ne se rappelait pas la chose profondément enfouie dans son cerveau, l'événement qui faisait qu'il s'en foutait d'être torturé et marqué au fer rouge et qui le gardait quand même en vie en dépit de tout ça. Il allait le lui dire mais elle parla la première.

— Alors je sais, Mr Daniels, que vous n'avez aucun amour pour ce gouvernement ou ses agences ni, d'ailleurs, pour l'homme blanc.

Donc, elle ne savait pas. Elle n'en savait pas plus que lui.

— Et d'ailleurs, Mr Daniels, si vous refusez, je vous ferai tuer. Maintenant taisez-vous, c'est le journal.

Gloria X appuya sur un bouton de la table de chevet et la télévision, contre le mur d'en face, s'alluma aussitôt.

Barney sirota son bourbon, en essayant encore de se rappeler Hispania mais en vain, comme toujours. Il s'était passé quelque chose, là-bas. Quelque chose.

Le journal télévisé rapportait les petites convulsions habituelles de la planète. Une révolution au Chili. Une inondation dans le Missouri. Une menace de sécheresse dans le New Jersey et une menace de manifestation pour les droits civiques à New York.

Gloria X commença à émettre de petits cris ravis quand apparut sur le petit écran un gros homme noir. Daniels l'avait vu plusieurs fois à la télé, en Amérique du Sud. On disait que c'était un chef national pour les droits civiques. Il parlait beaucoup mais on ne voyait jamais autour de lui plus d'une quarantaine de partisans, en majorité des pasteurs épiscopaliens blancs.

Il s'appelait Calder Raisin, directeur national du Syndicat Unifié pour l'Égalité Raciale, couramment appelé SUPER, gras, pompeux, faisant invariablement de grandes déclarations mensongères destinées à offenser les Blancs et, au mieux, à amuser les Noirs qui ne faisaient absolument pas attention à lui.

La voix affectée tonna à la télévision :

— L'Homme Noir ne tolérera pas du personnel d'hôpital blanc comme le lis. Au moins un docteur sur cinq doit être noir, dans les hôpitaux comme dans les cliniques.

— M^r Raisin, demanda le reporter de la chaîne, où est-ce que la nation trouvera tous ces médecins noirs ?

— Après des siècles de privation éducative, l'Homme Noir doit recevoir des diplômes de docteur. J'exige un programme d'instruction médicale accéléré pour les Noirs et, si besoin est, un assouplissement des normes discriminatoires des conseils de l'ordre des médecins.

— Voudriez-vous me citer ces normes discriminatoires ?

— Avec plaisir. À cause de la ségrégation et d'une éducation inférieure, l'Homme Noir a plus de difficulté pour entrer à la faculté et encore plus pour passer les examens imaginés par des professeurs blancs. J'exige l'abolition immédiate des examens d'entrée dans les écoles médicales. J'exige la suppression des examens de fin d'études. J'exige qu'on mette fin aux normes strictes de la profession médicale qui ne sont que des méthodes de ségrégation à la mode du Nord.

— Et si vos exigences restent sans effet ?

— Nous ferons la grève sur le lit, nous occuperons tous les lits dont on a grandement besoin dans les hôpitaux. J'en appelle à tout le monde, aux Blancs et aux Noirs, à tous ceux qui ont la passion de l'égalité raciale, de se faire admettre dans un hôpital. J'ai ici la liste des symptômes bidon garantis pour vous faire admettre. Quand les vrais malades mourront dans les rues parce qu'il n'y aura pas de lits pour eux, alors les facultés comprendront peut-être la nécessité de créer davantage de docteurs noirs.

La caméra recula, révélant le bedonnant M^r Calder Raisin en chemise blanche d'hôpital, debout à côté d'un lit vide. Sa voix fut remplacée par une publicité de pastilles pour la gorge.

— Ah ! Ah ! s'écria Gloria X. Il est merveilleux ! Merveilleux. Absolument merveilleux !

À chaque « merveilleux », elle serrait dans sa main une partie sensible de l'anatomie de Barney.

— Merveilleux, répéta Gloria X.

Barney lui pinça la main. Elle n'y fit pas attention.

— Merveilleux, il était merveilleux, chéri. N'est-ce pas qu'il était merveilleux ?

— Ma foi, c'est pas mon type, grogna Barney après une gorgée de bourbon.

— Eh bien, c'est le mien. Il est mon mari, déclara Gloria X.

Barney la dévisagea. Elle se pencha, écarta la bouteille de sa bouche, la lui fit poser par terre et lui passa le bout de la langue sur les lèvres.

— Il est vraiment merveilleux, souffla-t-elle. Dommage que tu doives le tuer.

Barney la repoussa.

— Minute, minute ! D'abord vous me dites que vous êtes mariée avec cet éclair au chocolat...

— Oui. Il est merveilleux.

— Et puis vous me dites d'aller le tuer.

Gloria sourit.

— Je peux demander pourquoi ?

— Pour servir la cause de la liberté noire. Pour éliminer de la conscience noire en plein éveil la politique du juste milieu de Raisin. Pour démontrer à mes partisans que le sacrifice personnel, pour la cause de la liberté, est glorieux...

— Et pour toucher l'assurance ?

— Un sacré paquet, mon garçon, dit-elle en clignant de l'œil.

— C'est bien ce que je pensais, murmura Barney.

Il reprit la bouteille, but un grand coup et s'écarta de Gloria X.

CHAPITRE VI

Le Grand Vizir de la Confrérie afromusulmane ouvrit la porte quand Barney sortit sur la pointe des pieds de la maison de Gloria X, à cinq heures du matin.

— Merci, Malcolm, dit-il en essayant de ne pas parler d'une voix trop pâteuse.

— Une fois que vous serez dans la rue, vous n'êtes plus mon problème. Les frangins ne manquent pas qui seront heureux de voir votre gueule blanche à cette heure-ci. Et pas question qu'Allah vous protège, ordure blanche.

— Hare Krishna, dit Barney en s'inclinant. Barney n'avait pas peur d'être attaqué. Il savait encore se battre quand il le fallait. Il n'avait pas peur des tueurs. Il avait bien trop souvent tué pour ne pas savoir qu'en général les tueurs ont plus peur que leurs victimes, à moins qu'ils aient été très bien entraînés ; et si les Pêches de La Mecque étaient les meilleurs combattants du quartier, il ne courait aucun risque. Et comme il n'avait rien dans les poches que le billet de cinq dollars que Gloria X lui avait donné pour assurer son retour, il n'avait pas particulièrement peur d'être volé.

Ce qui effrayait Barney Daniels, c'était ce vieux fou d'Oriental qui semblait se matérialiser par magie au coin de la rue obscure, devant lui. Il allait courir dans la direction opposée mais le petit vieux se trouva à côté de lui avant qu'il ait le temps de faire demi-tour.

— On peut dire que vous êtes un rapide, pépé, dit Barney.

— Merci. Salutations. Je suis Chiun.

— Barney Daniels.

— Oui, je sais.

— Où est votre ami ?

— Pas loin.

Barney regarda de tous côtés mais ne vit personne.

— Je voudrais pas être indiscret, Chiun, mais est-ce que vous avez l'intention de me tuer ?

— Non.

Barney respira plus à l'aise.

— Tant mieux. Vous savez, Chiun, je ne sais pas pourquoi mais vous n'avez pas l'air d'être de ce quartier.

— Je ne le suis pas. Mon foyer est dans le village de Sinanju, en Corée.

— Ah bon, dit Barney comme si ça expliquait tout. Vous allez de

mon côté ?

— Oui.

Ils marchèrent en silence pendant un moment.

Barney fit encore un effort.

— Je sais que ça va paraître bizarre, mais...

— Oui ?

— Non, c'est trop bizarre.

— Est-ce que vous seriez mon parrain-fée ou quelque chose ?

Une voix derrière lui ricana et le fit bondir, le cœur battant.

— Bons réflexes, observa Remo.

— Y a combien de temps que vous êtes là-derrrière ?

— Depuis que vous avez quitté la maison.

Barney secoua la tête.

— Vous êtes vraiment quelqu'un, tous les deux, marmonna-t-il en tendant la main à Remo. Barney Daniels.

— Amin Dada, répliqua Remo sans prendre la main.

— Un de nous est le Maître de Sinanju, précisa Chiun. L'autre est un sadique grossier à peine bon à faire le ménage.

— Et le troisième est un ivrogne qui nous a obligés à rester debout toute la nuit pour le voir tringler jusqu'au septième ciel, grommela Remo.

— Comment avez-vous pu regarder ?

— Parce que nous n'avons pas de scrupules, probable.

— Non, je veux dire, tous les côtés de la maison sont des façades en béton. Vous n'avez pas pu regarder par les fenêtres.

— À votre aise.

— Qu'est-ce que vous avez entendu ? demanda Barney, pour voir.

— Rien de spécial. Des grognements, des cris, deux ou trois petits rires de Blondie, un rot ou deux de vous... la routine.

— Hum.

— Et votre promesse de descendre pour elle Calder Raisin.

Barney grimaça.

— Vous êtes de la CIA ?

— Ça, c'est le comble ! déclara Remo. Il va rentrer sans connaissance, comme j'avais dit.

Il y eut une vive discussion en coréen, entre le vieillard nommé Chiun et ce jeune homme blanc qui faisait le mariolle.

— Non, dit finalement Chiun en anglais. C'est un homme. Il ira à pied.

— À pied où ? demanda Barney sur un ton belliqueux.

— À la Dixième Avenue, dans le centre.

— Pour quoi faire ?

— Nous sommes priés de vous garder en vie.

— Dans la Dixième Avenue ? J'aurais plus de chance de rester en

vie dans le Klondike vêtu d'un suspensoir.

— Vous respirerez dans l'autre direction, conseilla Remo.

— Qui vous a envoyés ?

— Votre parrain-fée. Avancez.

Barney se hérissa.

— Écoutez voir, vous deux, j'apprécie ce que vous avez fait pour moi hier soir, mais je veux savoir où je vais et pourquoi.

Remo soupira.

— Laissez-moi l'endormir, dit-il à Chiun.

— Vous n'êtes pas en danger avec nous, expliqua Chiun. Cependant, notre employeur pense que d'autres vont tenter de vous faire du mal. Nous devons vous protéger.

— Mais pourquoi est-ce que vous devez me protéger dans la Dixième Avenue ? Pourquoi ne pas me suivre jusque chez moi à Weehawken ?

— Parce que vous avez décidé d'assassiner quelqu'un, répondit Remo d'un air écœuré. Et je dois demander En-Haut si vous en avez le droit. Des complications, toujours des complications.

Chiun sourit fièrement.

— Je savais qu'il était un assassin, un vrai.

— Faut bien gagner sa croûte, dit Barney.

Ils tournèrent à gauche dans la 81^e Rue, où de la musique étouffée montait de la porte d'une cave.

— Ah ! s'écria joyeusement Barney. J'avais presque oublié cette boîte ! Un club de nuit terrible. Vous prendrez bien un cocktail avec moi ?

Il bifurqua. Remo le ramena par le col. Barney en fut très dépité. Ils ne savaient donc pas qu'il risquait de ne pas arriver vivant dans la Dixième Avenue sans un petit remontant indispensable pour étancher sa soif ? Est-ce qu'ils se doutaient qu'ils risquaient de livrer un cadavre à leur employeur ? C'est ça qu'ils voulaient ?

— Marchez, ordonna Remo.

— Si je me battais contre vous, vous gagneriez, hein ?

— M'étonnerait pas, avoua Remo.

— Si vous m'assommiez, vous me porteriez ?

— Faudrait bien.

— Jusqu'où allons-nous, dans la Dixième Avenue ?

— À la 44^e Rue.

— C'est trop loin. Un cocktail, ou j'y vais sans connaissance.

Il offrit son cou à Remo. Au même instant, une bande de huit jeunes voyous portoricains s'avança vers eux. Le premier se curait les dents avec un poignard. Ils firent le tour des trois étrangers au quartier.

— Hé, mec, t'as de la monnaie ? demanda le type au poignard à

Chiun, en mettant la lame contre son cou parcheminé.

— Vous m'agacez avec ce jouet, dit Chiun.

Tous les huit s'esclaffèrent.

— Dites-leur d'aller sucer une mangue, suggéra Remo à Chiun.

— Et ce jouet-là ? cria un autre en dégainant brusquement un poignard.

Six autres apparurent dans la nuit. Huit lames étincelèrent. Le cercle se referma.

Barney se mit en position, mais Remo le repoussa.

— Il sait se débrouiller seul, assura-t-il.

— Alors, vieux croûton, qu'est-ce que tu dis ? nargua le chef de bande. T'as un dernier mot à dire ?

— Oui, répondit Chiun. Deux fois, cette nuit, j'ai été dérangé par des groupes de voyous armés de couteaux. Il devient impossible de se promener tranquillement dans ces rues et j'ai l'intention de m'en plaindre. Je vous conseille de cesser d'importuner des piétons innocents et de rentrer chez vous. De plus, ce n'est pas respectueux de me traiter de vieux.

Le chef appuya la lame qu'il maintenait contre la gorge de Chiun. De l'autre côté, un membre de la bande s'approchait derrière Chiun, histoire de le poignarder dans le dos.

— C'est tes derniers mots, mec ?

— Oui, dit Chiun.

Et il rua derrière lui pour reloger dans les reins la virilité de son assaillant tandis que le chef plongeait sa lame dans le vide et effectuait un vol plané au-dessus des têtes de ses collègues avant d'aller s'enrouler avec grâce, comme une couronne, à mi-hauteur d'un poteau téléphonique.

Deux membres de la bande prirent immédiatement leurs jambes à leur cou. Les quatre autres se cognèrent tous mutuellement la tête avec la parfaite synchronisation d'une troupe de girls alors que Chiun voltigeait autour d'eux. Les quatre crânes se fracturèrent et s'aplatirent.

L'homme aux testicules relogés se tordit de douleur, gémit une fois et se tut. Celui qui décorait le poteau glissa lentement et mollement jusqu'au sol.

— Irritant, marmonna Chiun en retournant auprès de Remo et de Daniels. Du jus d'œuf, des couteaux, des insultes. Cela suffit pour donner de l'indigestion. Et vous, déclara-t-il en pointant un index menaçant sur Barney, vous allez marcher.

— Oui, monsieur. Rien ne vaut une bonne marche pour rétablir la bonne vieille circulation. C'est ce que je dis toujours. Une bonne marche calme les nerfs.

— Et taisez-vous.

Barney marcha jusqu'à la Dixième Avenue alors que le jour se levait. Dans le plus grand silence.

*

* *

Barney fourra une cigarette dans sa bouche en entrant dans la chambre d'hôtel. Remo la réduisit en poudre et Barney se retrouva en train d'approcher une allumette d'un bout de filtre. Puis Remo plongeant une main dans la poche de Barney et pulvérisa de même le reste du paquet.

— Vous auriez pu dire simplement que vous préféreriez que je ne fume pas, protesta Barney en examinant la chambre. Vraiment chouette. Où est-ce que je dors ?

Remo montra une porte. Barney alla voir.

— C'est la salle de bains !

— C'est ça. Allez prendre une douche. Vous sentez la brasserie.

— Ça va, ça va, pas la peine d'être grossier !

— Et n'oubliez pas de pousser le verrou, conseilla Chiun. On ne sait jamais ce que pourrait tenter un pervers.

— Vous avez à boire ?

— Non ! gronda Remo.

— Je demandais ça comme ça. Pas de quoi se vexer.

Barney entra dans la salle de bains et tourna le robinet de la douche.

Remo téléphona à Smith.

— Nous avons Daniels ici, annonça-t-il.

— Pourquoi, diable ?

Il expliqua à Smith l'histoire de Gloria X, des Pêches de la Mecque et de la mission de Barney pour tuer Calder Raisin.

— Ça n'a aucun sens, dit Smith.

— Heureux que vous soyez de mon avis.

— Quel rapport tout cela peut-il avoir avec Hispania ? se demanda Smith à haute voix.

— Probablement rien. Il doit simplement essayer de gagner quelques dollars. La question qui se pose, c'est qu'est-ce que nous allons faire de ce poivrot ?

— Gardez-le jusqu'à ce que je puisse programmer tout ça dans l'ordinateur. Ne le laissez pas tuer Raisin. Quelle est l'adresse de Gloria X ?

Remo la donna et Smith tapa l'information sur le clavier de son ordinateur.

— Et son vrai nom ?

— Raisin.

— Quoi ?

— Elle est la femme de Raisin. C'est ce qu'elle a dit.
 Smith garda le silence pendant un bon moment avant de déclarer :
 — Non, elle ne peut pas l'être.
 — Pourquoi ? Les mariages interracialisés et les assassinats de conjoints n'ont jamais rien eu d'extraordinaire.
 — Parce que la femme de Calder Raisin vit à Westchester avec ses deux enfants, sous un autre nom, et ils sont tous aussi noirs que Raisin. Il les cache pour raison de sécurité mais il passe ses week-ends là-bas. Cette information se trouve dans toutes les imprimantes biographiques de tous les ordinateurs du pays.
 — Il a peut-être deux femmes ? hasarda Remo.
 — Je vais vérifier. Quel âge a Gloria ?
 — Dans les vingt-cinq ans. Un accent du Sud. Fanatique de la prochaine révolution noire.
 — Bien, dit Smith en tapant ces renseignements. Je vais parcourir les listes des organisations noires. Rien d'autre ?
 Remo réfléchit.
 — Elle parle beaucoup en baisant.
 Le clavier de Smith garda le silence.
 — Et c'est tout ? demanda Smith d'une voix pincée.
 — Je pense, dit Remo et Smith raccrocha.

*

* *

Ça n'avait pas de sens.

Smith relut les informations sur son écran, pour la troisième fois.

RAISIN, CALDER B.

NE 1925, BIRMINGHAM, ALABAMA.

ETUDES MERRIWETHER COLLEGE, 1 AN.

OCC. ACT. : DIRECTEUR, SYNDICAT UNIFIÉ POUR L'ÉGALITÉ
 RACIALE (S.U.P.E.R.)

PRE. OCC. : DIR. ADJOINT, RAY LE BROCANTEUR, NEW YORK
 CITY.

PREC. OCC. (2) : PERSONNEL VOIRIE, VILLE DE NEW YORK.

MARIE 1968, LORRAINE RAISIN NEE DALWELL.

ENFANTS (2) : LAMONTE B. NE 1969, MARTIN LUTHER NE 1974.

PAS DE PREC. MARIAGE NI ENFANTS.

REVENU : 126000 DOLLARS ANNUELS.

SANTÉ : MAUVAISE CANCER, COLON, INCURABLE

HOSP. :

ROOSEVELT 8/84

ROOSEVELT 5/83

ROOSEVELT 3/83

LENOX HILL 12/82

— Cancer, dit tout haut Smith.

Pour quelle raison voudrait-on assassiner un homme souffrant d'un cancer incurable ?

La réponse évidente, que Gloria X et ses Pêches de la Mecque ignoraient la maladie de Raisin, était trop invraisemblable. N'importe quelle organisation, et surtout une organisation noire prête à embaucher un tueur à gages, connaîtrait assez Raisin pour savoir qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre. Mais, d'un autre côté, la Confrérie afromusulmane n'était pas une organisation officielle. Les premières traces de ce groupe, que l'ordinateur avait pu détecter, remontaient à moins d'un an. Pendant ce même mois où Barney Daniels avait été ramené d'Hispania aux États-Unis.

Mettre sur le dos d'un ancien agent de la CIA l'assassinat d'un leader des droits civiques aurait peut-être un certain sens, dans un ordre de choses plus vaste. Ça rendrait l'agence encore pire, aux yeux du public, qu'elle ne l'était déjà.

Mais en faisant partie de quel genre de complot ? Que pouvait faire Hispania, une république bananière pas plus grande que Rhode Island, avec un produit national brut si minime que la plupart de ses habitants vivaient dans des huttes en pleine jungle, que pouvait faire Hispania à l'Amérique ?

L'Amérique la rayerait de la carte en éternuant.

Et même si Hispania avait un rapport quelconque avec la Confrérie afromusulmane, comment expliquer l'enveloppe piégée, déposée dans la boîte aux lettres de Barney ? Et le nom sur l'enveloppe, Denise Daniels ? Qui était-elle ? Il y avait 122 Denise Daniels dans l'ordinateur de Smith, et aucune n'était apparentée à Bernard C. Daniels à l'exception d'une troisième cousine de son oncle qui vivait à Toronto. Smith se promit de créer un nouveau code pour puiser dans les mémoires biographiques internationales. Il commencerait par Hispania. Mais il faudrait des années pour trier parmi les noms de toutes les personnes, vivantes ou mortes, du monde entier.

Rien n'avait de sens. Mais la pièce la plus inexplicable du puzzle était là, à New York.

Gloria X.

Qui était Gloria X ?

*

* *

— Un génie politique avec un corps de déesse, voilà ce que tu es, dit le général Robar Estomago quand Gloria se releva d'entre ses

genoux. Et tu fais aussi les meilleures pipes de Puerta del Rey, ajouta-t-il avec un rire gras.

— Les meilleures du monde, Robar trésor, rectifia-t-elle. M'arracher à ce bordel et me lâcher dans la nature en Amérique, c'est ce que tu as fait de plus intelligent. Maintenant, je suis toute à toi.

Elle s'allongea sur le canapé, dans le bureau d'Estomago, au fond de l'ambassade hispanienne.

— Non, mon petit chou au caramel, pas toute à moi. Tu appartiens à Hispania. Quand tu auras accompli cette mission, El Présidente de Culo t'érigera une statue.

— J'espère qu'elle se dressera mieux que le président ! pouffa-t-elle.

— Ton plan marche bien, à ce que tu dis ?

— À la perfection. Je t'ai dit que l'enveloppe piégée ne marcherait pas. Daniels est trop malin pour se laisser descendre si facilement. Alors que comme ça, nous nous débarrassons de lui bien proprement et légalement et, pendant que nous y sommes, nous foutons la merde dans ce sacré pays à deux ronds. Il est tellement bouleversé par les émeutes et les manifestations qu'on ne nous verra même pas venir.

— Boum ! s'écria Estomago en gesticulant. El Présidente adorera ça. Tout comme nos commanditaires russes.

— Tu l'as dit, mon joli. Et tu vas adorer ça.

Sur ce, Gloria X nicha sa tête contre le ventre de l'ambassadeur d'Hispania et se remit au travail.

Le général Robar Salvatore Estomago, président emeritus du Conseil national de sécurité de la République d'Hispania, actuel ambassadeur aux États-Unis et bénéficiaire des considérables faveurs personnelles de Gloria X, avait fait bien du chemin depuis qu'il servait des Big Macs au McDonald de Puerta del Rey.

Il avait occupé ce poste de serveur juste avant d'être nommé chef *honcho* de la police secrète d'Hispania, sous la présidence de Cara de Culo.

Il déplaça un peu son bas-ventre pour mieux permettre à Gloria l'accès à son outil légendaire qui, n'était sa taille exceptionnelle, aurait été pratiquement caché par les proportions de son torse adipeux.

Elle hochait la tête avec enthousiasme, ses cheveux blonds cascadant sur la peau basanée comme un nuage d'or. Toute sa vie, il avait eu un faible pour les femmes *gringos*, blanches comme des diamants. Et Gloria était blanche jusqu'à l'os. Elle incarnait tout ce qu'il avait rêvé ou craint des femmes blanches. Gloria était belle, cruelle, menteuse, tortueuse, égoïste, gâtée et allergique à toute forme de travail. Elle professait aussi pour son pays natal le plus profond mépris et cherchait à détruire l'Amérique avec plus de zèle qu'El Présidente et le Premier soviétique réunis.

Estomago savait qu'il avait découvert en Gloria un trésor, depuis l'instant où elle était descendue de la passerelle du paquebot américain sur le port de Puerta del Rey, sifflotant tout en se mettant à poil pour commencer immédiatement à racoler des dockers.

Elle était arrivée avec une cargaison de femmes, de volontaires avides de quitter les prisons américaines, même si cela signifiait un long programme de réhabilitation à Hispania. Mais le travail était top-secret et toutes les travailleuses étaient sacrificables ; et comme Gloria était blonde et qu'elle avait tapé dans l'œil d'Estomago, il l'avait sauvée des corvées habituelles pour lui donner une occupation plus conforme à ses talents. Il l'installa dans le plus grand bordel de la capitale, avec l'ordre de faire un rapport sur tous les Américains importants qui visiteraient l'établissement.

C'était une excellente idée. Grâce à un Américain, un agent de la CIA qui en savait plus que les agents d'Hispania n'étaient censés savoir, Estomago était maintenant ambassadeur, aux États-Unis. Et grâce aussi à cet Américain — Bernard C. Daniels — une grandiose machination allait entrer en jeu, une machination ourdie par Gloria pour déséquilibrer les États-Unis, bouleverser l'équilibre de la puissance dans le monde et hausser Hispania au rang de puissance mondiale, tout aussi sûrement qu'Estomago était maintenant en train de se tortiller sous l'assaut expert des lèvres et de la langue de Gloria.

— Ah oui, soupira Estomago en s'éventant avec une photo du président, qu'il conservait à portée de la main. On peut dire que tu connais ton affaire.

— Détruire l'Amérique est mon affaire, répliqua-t-elle sèchement en s'essuyant la bouche. Malgré ces imbéciles de nègres que tu m'as collés sur le dos.

— La Confrérie afromusulmane est une bonne couverture, pour nous. D'ailleurs, c'est toi qui as eu l'idée de la créer.

— Elle a servi. J'envoie Daniels assassiner Calder Raisin. Ça devrait pousser les négros à l'émeute générale.

— Et Daniels ? Il n'a pas protesté ?

— Ce pauvre ivrogne ? Je lui ai raconté que j'étais la femme de Raisin et que je voulais toucher l'assurance.

Un Américain croira toujours à la cupidité, murmura Estomago.

CHAPITRE VII

— Parti ? Comment ça, parti ?

Remo courut dans la salle de bains où Chiun était debout sur le couvercle des w.-c. et regardait par la lucarne ouverte.

— Un véritable assassin, exultait-il, radieux. Rien ne peut le détourner de son but.

— Faut que j'alerte Raisin, marmonna Remo.

*

* *

Le leader de SUPER se tenait sur le perron de l'hôpital Longworth. Il portait une courte chemise d'hôpital blanche attachée par deux nœuds dans le dos, révélant un caleçon rayé rouge et vert. Devant lui, une dizaine de manifestants dans la même tenue se vautreient sur les marches de marbre, lisaient des bandes dessinées et se repassaient des joints de marijuana. Un peu plus loin, des caméras de télévision enregistraient les événements.

— Mes amis, compagnons et combattants de la liberté, entonna Raisin au micro brandi devant lui, tandis qu'une brise légère s'insinuait sous sa chemise et la faisait onduler aux genoux. Je me présente devant vous aujourd'hui pour la cause de la justice...

Il s'interrompit, le temps de tourner la tête et de chuchoter :

— Merde, frère, on se gèle les miches ici. Va me chercher ma robe de chambre.

Un Blanc, dont la blouse d'hôpital était ornée de badges prônant la paix, l'abolition de l'énergie nucléaire, l'exécution du shah d'Iran, l'expulsion des Blancs d'Afrique du Sud, l'élimination du bruit dans les centres urbains et un, très vieux, exigeant la mort de toute personne de plus de trente ans, rentra dans l'hôpital en traînant les pieds pour obéir à Raisin.

— Je vous demande de vous joindre à moi, à l'hôpital Longworth, pour nous aider à imposer l'égalité dans la profession médicale. Je vous demande de participer à notre cause et de répondre à notre appel. Je vous demande de vous joindre à nous. Parce que, amis et partisans de l'Homme Noir opprimé, le SUPER doit vaincre ! clama-t-il en pointant un doigt vers le ciel tout en foudroyant du regard les caméras. Et je vous le dis maintenant, en me présentant devant vous, que c'est plus qu'un rêve. Je vous l'affirme, avec quatre cents ans de

servitude noire répétant ces mots d'âge en âge : JE MARCHE AU SUPER !

Les gens autour de lui changèrent de position. Un jeune couple se pelotait. Plusieurs fumeurs d'herbe ronflaient. Un grand Noir avec des lunettes de soleil miroir secouait un tambourin à la cadence de la musique disco diffusée par son transistor gros comme une malle.

— Et je vous le dis, vous tous qui cherchez à briser les chaînes de l'inégalité, quand on marche au SUPER, on avance vite !

Remo s'approcha de Raisin. Il portait une blouse blanche ouverte, sur un jean et un teeshirt noir. Il remit à Raisin sa robe de chambre.

— Quelqu'un va tenter de vous tuer bientôt, lui chuchota-t-il, le dos tourné aux caméras.

— Qui vous êtes ?

— Ça ne fait rien. Rentrez dans l'hôpital.

— Combattants de la liberté ! glapit Raisin dans les micros, on vient de m'informer qu'on va attenter à ma vie !

Le couple peloteur se serra de plus près, les lèvres entrouvertes, en pleine extase. Le joueur de tambourin s'allongea et s'endormit.

— Allez-vous vous taire ? grogna Remo.

— Et en vérité je vous le dis ! Je ne crains pas la mort de la main d'un assassin !

— Taisez-vous, bon Dieu ! Rentrez, c'est tout.

— Car que signifie la vie si la liberté n'est pas rendue à l'Homme Noir ? Je suis prêt à mourir. Et tous les hommes, femmes et enfants noirs sont prêts à mourir pour la cause de la liberté.

Raisin bomba le torse. Son menton se pointa en avant. Une épaule se haussa et il mit un pied devant l'autre, comme s'il était un moule, pour une statue de bronze.

— Liberté maintenant ! hurla-t-il.

Le jeune couple se mit à copuler réellement et roula dans le champ des caméras.

— Coupez ! cria quelqu'un derrière le matériel de télévision. Sortez ces deux baiseurs de là, nom de Dieu !

Pendant que le couple était roulé hors du champ, Remo tenta encore une fois de convaincre le directeur du SUPER de regagner son lit d'hôpital où il pourrait être protégé pendant que Remo chercherait son assassin.

— Merci, petit, mais personne ne va me tuer avant le bon Dieu lui-même. Et d'abord, y a toutes ces caméras. Y a personne qui va rien faire de grave à la télé, dit Raisin en tapotant l'épaule de Remo. Allez tranquillement à vos affaires. Je rentrerai aussi vite que possible. Et merci pour le tuyau. Ça faisait un bon discours. Liberté maintenant ! répéta-t-il pour les caméras qui recommençaient à ronronner maintenant que les baiseurs avaient été écartés.

Remo passa entre les rares auditeurs. Pas trace de Daniels. Si Barney n'était pas venu directement tuer Calder Raisin, raisonna-t-il, il devait être retourné chez Gloria X pour demander des instructions. Il serait de nouveau à Harlem.

Barney se hissa hors du taxi, la tête douloureuse. Huit heures du matin et pas un seul verre depuis avant l'aube.

Des sacrés protecteurs, se dit-il en pensant à Remo et Chiun. Ils savaient peut-être se battre mais des gens qui refusaient une goutte de tequila à un assoiffé n'étaient pas de ses amis.

Il tambourina à la porte de Gloria X. Le Grand Vizir Malcolm l'ouvrit immédiatement. Obéissant aux ordres, Malcolm s'écarta pour laisser Barney courir vers le bar dans le salon.

Un flacon plat en argent était perché sur le comptoir, avec une petite étiquette : « Je suis à vous quand vous avez besoin de moi. »

Il dévissa le capuchon et renifla. L'arôme délicieux de la tequila lui chatouilla les narines et courut dans sa gorge, plein de promesses.

— Ah bébé, si j'ai besoin de toi ! dit-il au flacon.

Il laissa la merveille cascader dans son gosier. Puis il remplit le flacon, après avoir déniché la bouteille de tequila.

— C'est tout, Blanchet, déclara le Grand Vizir en arrivant à grands pas. Maintenant, vous venez avec moi.

— Hé là, doucement, Bamboula, protesta Barney. Je dois être admis au bar quand je veux, n'importe quand. Ta maîtresse me l'a dit.

Le Grand Vizir souleva Barney au-dessus de sa tête et le porta ainsi par la porte et jusque dans une automobile noire où deux Pêches de la Mecque se réveillèrent en grognant. Barney se serait bien bagarré contre eux tous mais il tenait encore le bouchon du flacon de poche dans une main et il devait le revisser pour que la tequila ne se renverse pas.

Dès qu'il fut jeté dans la voiture, il fut enveloppé dans un burnous de laine rugueuse et on lui mit des menottes.

— Je me rends compte que je devrais commencer à m'habituer, mais ça vous ennuerait de me dire où nous allons ? demanda-t-il.

— Nous allons à la mosquée, répondit respectueusement une des Pêches. Vous gardez ce capuchon sur la figure quand on entrera, sans quoi vous serez tué.

La mosquée de la Confrérie afro-musulmane, à une vingtaine de minutes de chez Gloria X, se reconnaissait à une planche peinte à la main clouée sur un autre écriteau annonçant : « Bâtiment condamné. Défense d'entrer. »

— Ouvre-toi, porte des fidèles ! psalmodièrent en chœur les deux Pêches.

La porte s'ouvrit lourdement. Très lourdement, remarqua Barney,

pour un bâtiment condamné qui avait l'air de vouloir tomber en poussière au moindre souffle de vent. Et cette porte était neuve. De la limaille de fer collait encore aux gonds.

Barney fut conduit par un dédale de corridors, d'escaliers, devant des portes fermées et d'immenses salles vides. La bâtisse avait dû être un bâtiment public quelconque autrefois, abandonné une fois que Harlem avait cessé d'être une paisible retraite de banlieue pour la moyenne bourgeoisie blanche, et s'était transformé en Harlem noir d'aujourd'hui.

Barney devinait au bruit de ses pas sur le plancher qu'il marchait sur le revêtement d'un sol d'acier. Il heurta une porte du coude. Encore de l'acier. Il n'y avait pas de fenêtres.

La mosquée était aussi bien fortifiée que la maison de Gloria X.

Flanqué par ses deux gardes du corps, Barney s'arrêta devant une salle monumentale où un orateur, revêtu d'un considérable métrage de soie violette, adjurait son public.

— Qui vous opprime ?

La réponse fut un sourd grondement de cinq cents gosiers noirs :

— Blanchet.

— Qui tue nos gosses dans ces quartiers misérables ?

— Blanchet.

— Qui vous vole, vous viole, mange votre pain ?

— Blanchet.

— Qui cherche à exterminer l'Homme Noir ?

— Blanchet.

L'orateur continua de rugir, sa voix s'élevant au-dessus de femmes en écharpes violettes, sur le côté gauche du vieil amphithéâtre, et au-dessus des têtes rasées des hommes en noir, sur la droite.

L'orateur glapissait. Il implorait. Il hurlait selon la vieille tradition des prédicateurs noirs. La température augmentait dans l'amphi en même temps que le volume du son, faisant naître des flots de transpiration. Elle ruisselait sur des fronts noirs, des dos noirs, des joues noires. Elle inondait des aisselles brunes. Elle coulait sur des jambes et des échine basanées. Mais personne ne bougeait. Ils étaient tous assis là, raides comme des soldats, un amphithéâtre plein de zombies. Leur unique signe de vie était le mouvement de leurs lèvres quand ils marmonnaient « Blanchet ».

— Blanchet possède ce monde, poursuivit l'orateur, et il vous hait. Il a horreur de votre noirceur pure qui lui rappelle sa vilaine peau blanche. Il déteste votre force, votre courage et votre sagesse. Voilà pourquoi il veut vous tuer !

Il prit le temps de souffler et de sourire, d'un étincelant sourire en or qui lui avait coûté quatre mille deux cent soixante-quinze dollars chez un dentiste blanc du Bronx, un sourire qu'il s'était payé quand il

prêchait pour l'Église pentecôtaliste évangélique. Un truc qui rapportait bien. Mais ce nouveau truc payait que c'en était incroyable. La Blanche aux cheveux blonds savait y faire, pas de doute.

— Blanchet veut vous tuer, mais on va pas le laisser faire ! Vous savez pourquoi ! tonna-t-il dans le silence de mort. Parce que nous allons le tuer, voilà pourquoi. On va mettre fin à cette tyrannie aux yeux bleus qui nous opprime. Alors qu'est-ce qu'on va faire ?...

Il prit théâtralement un temps et répondit à sa question d'une voix de souffleur :

— On va tuer, tuer, tuer... Qu'est-ce qu'on va faire ?

Des hommes se levèrent pour crier, enfin délivrés de la torture de leurs bancs de bois brûlants. Les femmes battirent joyeusement des mains. Tout le monde glapit :

— Tuer, tuer, tuer !

— Qu'est-ce qu'on va faire ? répéta l'orateur.

— Tuer, tuer, tuer !

— Dites-le encore, les enfants.

— *Tuer, tuer, tuer !*

— Encore, que Blanchet vous entende.

— *Tuer, tuer, tuer !*

— C'est plaisant de voir une communauté travailler en chœur, dit Barney à ses deux voisins.

Il tendit une main à sa hanche pour le flacon, oubliant qu'elles étaient ligotées. Pendant qu'il s'emmêlait dans les replis du burnous, une personne voilée de plusieurs couches de tulle blanc passa, laissant un parfum de lilas dans son sillage. Les Pêches de la Mecque la suivirent, en serrant Barney entre eux.

Elle les précéda dans un autre dédale, monta un escalier de ciment, suivit un long corridor, traversa une salle vide et monta par un autre escalier. Celui-là aboutissait à un troisième, mais en colimaçon et en acier.

— Attendez là, messieurs, dit-elle d'une voix ruisselante du charme des plantations.

Les deux Pêches s'inclinèrent, impassibles. Un des hommes lui remit la clef des menottes de Barney.

Il la suivit dans un appartement d'un blanc aveuglant, identique en tous points à sa maison, à l'exception d'un planisphère au mur, derrière un bureau blanc. Puis elle ôta ses voiles épais et sa cape blanche. Les longs gants blancs furent jetés sur un meuble. Elle dénoua une cordelière blanche à sa taille. Sa robe était drapée sur une de ses épaules laiteuses et cascada en plis grecs jusqu'au sol en s'attardant au passage sur toutes les rondeurs. Souriant aux yeux affamés de Barney, elle défit l'agrafe à l'épaule d'une main aux ongles admirablement laqués et la robe tomba à ses pieds.

Elle ne portait rien dessous. Lentement, elle étira les bras au-dessus de sa tête et ses seins se soulevèrent d'une manière provocante. Puis elle se caressa les flancs, en ondulant des hanches alors que Barney assistait au strip-tease, les mains enchaînées. C'était un mouvement singulièrement familier. Où l'avait-il déjà vu ?

— Je vais vous délivrer de vos liens, maintenant, M^r Daniels, ronronna-t-elle.

— Allah soit béni.

Barney transpirait dur sous sa houppe de laine.

Elle lui pressa un sein dans la bouche quand elle ouvrit les menottes. Il n'ôta pas ses lèvres en tendant les mains vers le trésor qu'il cherchait. Puis il déplaça sa bouche du mamelon mouillé pour entourer le goulot du flacon qu'il levait et vidait dans son gosier.

— Bonne qualité, approuva-t-il.

Gloria le traîna vers le lit et se rassasia de lui. Quand elle atteignit le dix-septième ciel en criant, Barney tâtonna sur la table de chevet où elle avait eu la prévoyance de placer une bouteille de tequila. Il but un bon coup en faisant attention de ne pas cogner la bouteille contre la tête de Gloria qui continuait de rouler à droite et à gauche.

— C'était merveilleux, souffla-t-elle.

— Ouais, la meilleure tequila que j'ai jamais bue, dit Barney.

— Vous ne m'aimez pas du tout, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix soudain glaciale.

— Bof. Autant que j'aime n'importe quoi.

C'était la vérité. Il voulait bien s'asseoir sur le lit de cinéma de Gloria, faire machinalement l'amour avec elle, la laisser lui dicter le rôle qu'elle voulait lui faire jouer dans son petit mélo, parce qu'il n'en avait pas d'autre à jouer. Le rôle de Barney avait été abandonné à Puerta del Rey, il y avait une existence ou deux, et ce qui lui restait, c'était sa tequila et rien de plus.

Il s'était lancé là-dedans par un caprice d'ivrogne et maintenant il était aussi prisonnier que dans une vraie prison. C'était une prison de luxe, certainement, mais quand même une prison et Barney savait que le verdict serait la mort, infligée par Gloria X et ses otaries savantes ou par les deux hommes qui avaient essayé de l'aider.

Il ne voulait pas d'aide. Il se moquait si sa mort survenait tôt ou tard. Elle avait déjà trop de retard, d'ailleurs. Il était mort depuis très, très longtemps.

Alors pourquoi pensait-il encore à Puerta del Rey ? Il n'avait aucune réponse à cette question élémentaire, la seule qu'il avait jamais posée : Que s'est-il passé ? Que s'est-il passé ? Il força son esprit à s'en détourner. Il s'obligea à concentrer toute son attention sur les coussins de satin, sur la tequila et la tequila et la tequila.

Et avant que la bouteille soit vide, tout alla pour le mieux dans le

meilleur des mondes de Bernard C. Daniels.

Puis il respira un parfum de lilas.

— Réveillez-vous, dit Gloria en le secouant. Il fait nuit.

— Une sacrée heure pour se réveiller.

— C'est l'heure.

— L'heure de quoi ?

— De tuer Calder Raisin.

Elle sourit, les lèvres étirées sur les dents. Dans les brumes de l'alcool, son visage fit à Barney l'effet d'une tête de mort floue vue à travers le brouillard de Londres.

— Je vous ai fait déménager ici quand j'ai appris que vous aviez pris contact avec vos amis de la CIA.

— J'ai pas d'amis de la CIA, marmonna-t-il, la bouche pâteuse.

— Ces deux-là, au coin. Mes hommes vous ont vu. Mais maintenant ils ne savent pas où vous êtes, alors ils ne pourront pas vous aider, pauvre bébé. Vous allez devoir tuer le pauvre Calder tout seul comme un grand, dit-elle en lui tapotant la joue. Allez, debout. Vous avez rendez-vous avec M^r Raisin à la Battery.

— Et si je ne le tue pas ? demanda Barney.

— Alors vous ne touchez pas les mille dollars, trésor, susurra-t-elle. Et vous perdrez très douloureusement la vie par la même occasion. Douloureusement, vous savez ce que ça veut dire ? Vous vous rappelez la douleur, M^r Daniels ? Ou bien votre marque est complètement guérie sur le ventre ?

Il lui sauta dessus.

— Qu'est-ce que vous savez ? cria-t-il. Dites-le-moi !

Mais les deux gardes du corps surgirent, l'arrachèrent à Gloria et elle éclata d'un rire aussi glacial et strident que celui d'un spectre annonçant une mort.

*

* *

Il n'y avait pas de caméras de télévision sur le quai, comme l'avaient promis à Calder Raisin deux journalistes noirs en costume noir, à l'hôpital. Il n'y avait pas non plus de microphones sur les planches grinçantes de l'endroit désert où devaient en principe l'attendre un groupe de manifestants.

À peine la limousine pleine de reporters exagérément aimables avait-elle déposé Raisin sur le quai et disparu dans la nuit qu'il comprit que les reporters noirs étaient bidon et qu'il avait été conduit dans ce coin isolé pour être tué.

Calder Raisin secoua la tête. Il avait été averti.

Un homme l'attendait, assis sur les planches, adossé à un montant

incrusté de bernicles.

Un seul homme, pensa Calder Raisin. Dans le fond, un seul suffirait pour le tuer. C'était sa faute, parce qu'il n'avait pas voulu écouter le jeune Blanc au meeting devant l'hôpital. Mais à présent, il n'y pouvait plus rien. Il se dit que le mieux serait d'en finir le plus vite possible.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il en remontant le col de sa robe de chambre pour se protéger du vent. Alors, vous allez me tuer ou quoi ?

Barney leva les yeux, regarda d'abord Raisin puis l'eau noire luisante. Le Noir reprit :

— Écoutez voir, je n'ai pas fait tout ce chemin pour admirer le port de New York avec vous. Alors vous allez m'assassiner ? Ou vous voulez que je m'en aille ?

Barney contemplait la rade. Elle lui rappelait un encrier géant. Raisin se pencha pour lui taper sur l'épaule.

— Allez, réveillez-vous ! Il fait froid, ici. Vous allez geler.

Barney ne bougea pas.

— Dites, vous ne voulez pas qu'on aille prendre un café quelque part ? proposa gentiment le gros homme noir.

Barney ne dit rien.

Raisin ôta une de ses pantoufles et la lui abattit sur la tête.

— Réveillez-vous, bon Dieu ! cria-t-il. Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Je me laisse traîner ici au feu de Dieu, je crève de frousse parce que je me dis que vous allez me tuer, et puis peau de balle. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Barney offrit son flacon à Raisin.

— Buvez un coup, allez. Ça vous réchauffera.

Raisin but et s'étrangla.

— Merde, qu'est-ce que c'est que ça ? Du poison ?

— De la tequila, répliqua Barney en récupérant le flacon d'argent. Mais elle pourrait être empoisonnée.

— Ça en avait bien le goût !

Barney but tranquillement.

— Votre femme veut que je vous tue.

— Lorraine ? Pourquoi elle voudrait faire ça ? Qui c'est qui va payer toutes les factures et les traites de cette foutue maison de Blanchetville ?

— Pas Lorraine. Gloria. Votre femme. La blonde.

— Ma femme elle est pas blonde, protesta Raisin. En tout cas, elle l'était pas y a quatre jours. Lorraine aurait l'air bougrement conne en blonde. Si jamais elle s'est teint les cheveux, elle le sentira passer. Blonde. Ha !

— Gloria, dit Barney, plus fort.

— Je connais point de Gloria, bougre de con de Blanc. Vous venez

là pour tuer quelqu'un en vous trompant sur le bonhomme. Une bonne chose que vous soyez en pleine vape.

— Elle s'appelle Gloria, je vous dis ! glapit Barney. Et elle me paie mille dollars pour vous tuer !

Raisin, fou de rage, leva les poings et trépigna.

— Eh bien alors, faites-le, bon Dieu ! Allez-y, tuez-moi ! Sale drogué de Blanc !

— Ah, foutez-moi la paix, grogna Barney.

— Pas avant que vous fassiez des excuses pour avoir traité ma femme de Blanche !

— Y a pas d'excuses. Foutez le camp.

— Je m'en irai pas.

— Alors faudra mourir ici sur le quai, parce que la tequila que je vous ai donnée était empoisonnée, déclara Barney en se levant.

Raisin le retint par le bras, d'une main noire un peu tremblante.

— C'est pas vrai, hein ? Vous avez rien mis là-dedans. Vous en avez bu, je l'ai vu !

— Si, affirma Barney. C'était empoisonné.

— Oh, Seigneur, mon bon Seigneur ! gémit Raisin en portant les deux mains à sa gorge.

— Et je vais rester assis là et mourir avec vous, dit Barney en se laissant retomber sur les planches vermoulues de l'appontement. Le parfait crime suivi de suicide.

Calder Raisin s'enfuit dans la nuit, en courant dans les ombres du quai. Mais quelques secondes plus tard à peine, Barney entendit un choc sourd, le sifflement caractéristique des poumons d'un homme qui s'effondre et puis un faible gémissement. Et un nouveau choc sourd.

Et puis ils furent sur lui, autour de lui, derrière lui, des centaines semblait-il.

Et Barney sentit une douleur vive, cuisante, acide, une douleur fantastique, paralysante, envahissante.

Des pas précipités s'éloignèrent dans les ténèbres. Barney se tâta, entre les épaules. Trois petites blessures, juste un peu d'humidité. Il n'avait pas perdu beaucoup de sang mais, bon Dieu, la douleur. Barney s'appuya contre une bitte d'amarrage, s'efforça de respirer, puis il tenta de marcher en titubant comme un ivrogne.

Et ce fut alors qu'il la revit. Il la revit, comme si elle n'avait jamais disparu.

— Denise, murmura-t-il.

Il avait de nouveau son visage devant les yeux, elle lui sourit, il sentait son parfum, elle était là, chaude, souriante, avant de s'évaporer dans la mer noire et l'air fétide du port.

— Denise ! appela-t-il dans le vent froid.

Mais elle était partie, elle avait disparu.

Encore une fois.

Il tomba. Et puis ce fut le noir, les ténèbres accueillantes qu'il accepta avec gratitude après toute une éternité d'attente.

CHAPITRE VIII

Lorsque Gloria X rentra chez elle à Harlem, Malcolm n'était pas à la porte pour l'accueillir. Elle le trouva au pied de l'escalier, la nuque brisée et la tête formant avec son corps massif un angle droit parfait. Autour de lui et échelonnés sur les marches, il y avait les cadavres de six autres Pêches de La Mecque, les bras et les jambes répandus dans l'escalier comme des poupées cassées, leurs couteaux au bord bleu scintillant à côté d'eux.

En silence, elle tira de son sac un petit revolver et suivit la piste de corps jusqu'à sa chambre.

La porte était ouverte. Elle écouta. Rien. Lentement, elle entra, le revolver tenu à bout de bras devant elle, prête à tirer bas.

Il n'y avait personne dans la pièce. Elle en fit le tour, prudemment, un œil sur la porte. Personne. Pas un son.

Sur ce, Remo arriva par la fenêtre aussi brusquement qu'un coup de vent. Le revolver quitta la main de Gloria et s'en alla valser hors d'atteinte quand il lui ramena les deux poignets dans le dos, d'une main, et serra l'autre autour de son cou.

— Où est-il ? Je n'ai guère de temps, grommela-t-il.

Elle frémit et ferma les yeux. Remo serra.

— Barney Daniels, précisa-t-il en lui appuyant sur les veines du cou. Je sais que vous l'avez envoyé tuer Calder Raisin. Où sont-ils ?

— Je ne sais pas ce que vous racontez, affirma-t-elle posément. Je n'ai jamais entendu parler de lui. Et je ne sais rien de Cald...

L'étreinte de Remo se resserra jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus respirer.

— Vous avez trois secondes, dit-il.

Elle bava un peu et sa langue apparut entre ses lèvres.

— Un, dit Remo. Si vous tournez de l'œil, je vous tuerai quand même. Deux.

— Sur le port, gémit-elle et Remo desserra légèrement les doigts. La jetée abandonnée de Battery Park, près du ferry-boat de Staten Island.

— Bravo, dit Remo et il la jeta dans un coin de la chambre comme un paquet de linge sale.

Elle se retourna, sur les genoux. À quatre pattes, elle leva la tête en éclatant de rire comme une folle, les yeux luisant de haine.

— Vous arriverez trop tard, cracha-t-elle d'une voix encore étranglée. Raisin est mort, maintenant. Et votre ami aussi.

— Alors je reviendrai, répliqua froidement Remo.

*

* *

Il trouva d'abord Raisin, la tête en bouillie. Sur la jetée, la silhouette de Daniels, cassée en deux, se profilait comme une ombre.

Quand Remo le retourna pour regarder les coups de couteau dans le dos, il respira une odeur bizarre. Une odeur familière, mais très légère dans l'air fétide du port.

Il appuya deux doigts sur la tempe de Barney. L'artère palpitait à peine.

Il aperçut alors le couteau. Sans lâcher Barney, il le ramassa. À la base de la lame, une tache bleue brillait au clair de lune. Remo l'approcha de son nez.

Du curare. C'était ça, le bleu sur les couteaux des hommes noirs bien vêtus, autour de la maison de Gloria. C'était leur odeur.

Le pouls ne battait presque plus. Trop tard pour un médecin. Trop tard pour quoi que ce soit.

— On dirait que c'est votre dernière virée, mon vieux, dit Remo à l'homme inerte dans ses bras.

Il ramassa le flacon d'argent de Barney, en sachant que ça n'avait plus d'importance.

— Buvez un coup, l'ami.

Avec précaution, il approcha le goulot des lèvres sèches de Barney, en se disant qu'il attendrait là avec lui jusqu'à la fin. Il attendrait, parce qu'il savait qu'un jour ce serait lui qui se retrouverait seul sur un quai, dans une rue ou derrière un immeuble, dans un endroit où il serait un inconnu, puisque les hommes comme lui étaient étrangers partout. Il attendrait parce que ce jour-là il y aurait peut-être quelqu'un, un passant, un clochard, qui le tiendrait comme il tenait maintenant Barney Daniels dans ses bras, qui lui offrirait la chaleur d'une présence humaine avant qu'il quitte cette vie. Tout seul.

Barney but et s'agita un peu. Il leva faiblement une main vers celle de Remo et la serra légèrement.

— Doc, murmura-t-il si bas que des oreilles normales n'auraient rien entendu.

— Barney ? dit Remo, surpris du pouvoir de réanimation de l'alcool. Bougez pas, je vais chercher un toubib !

— Écoutez...

La figure convulsée par l'effort, Barney chuchota un numéro de téléphone.

Remo le laissa là et courut dans Battery Park pour chercher une cabine téléphonique.

— Jackson, lui répondit une voix de basse.

Remo lui parla rapidement, lui indiqua la jetée et retourna auprès de Barney, dont la respiration était tellement pénible que même dans la fraîcheur de la nuit, des gouttes de sueur perlaient sur sa lèvre et à son front.

— Tenez bon, lui dit Remo. Doc arrive.

— Merci... l'ami, souffla Barney.

Quand une Mercury grise freina pile près de la jetée, la tête de Barney retomba et il s'affaissa, sans connaissance, dans les bras de Remo.

Un Noir, grand, élégant, s'approcha d'eux à grands pas.

— Je suis Doc Jackson, dit-il avec autorité. Portez-le dans la voiture.

— Je ne pense pas qu'il s'en tirera.

— Je me fiche de ce que vous pensez, répliqua Doc, et il serra résolument des dents en accélérant.

Derrière eux, des gyrophares clignotaient, des véhicules de police et des camions de télévision envahissaient le quai.

CHAPITRE IX

Robert Hansen Jackson était né dans une petite île au large des Carolines où son père dirigeait l'unique auberge. Sa mère était couturière.

— Ton papa ne sait pas lire, Robert, disait souvent sa mère et puis elle lui parlait de la Sainte Vierge et lui faisait réciter le chapelet avec elle.

Robert Jackson remuait les lèvres et priait que la corvée finisse vite.

Un jour, sa mère lui dit que le prêtre espagnol allait quitter l'île parce que San Sendro était maintenant une possession américaine. Elle l'était depuis des années, d'ailleurs, mais on l'englobait à retardement dans l'archidiocèse de Charleston et elle allait avoir un prêtre américain.

Le père Duffy entreprit d'américaniser San Sendro. Il déclara aux habitants que l'île faisait maintenant partie de la terre de la liberté et de la patrie des braves. Et il le prouva en fondant une autre église et en forçant tous les Noirs à aller dans celle-là.

Ce fut alors que Robert apprit qu'il était un nègre. Le curé le lui dit. Depuis des décennies, San Sendro était plongée dans la décadence espagnole, sans se douter de l'importance de la pureté raciale. Une des premières tâches du père Duffy fut de mettre ça au point et de déterminer qui était noir et qui ne l'était pas.

Robert Jackson quitta l'île. Il avait quatorze ans.

Pendant un an, il traîna sur le port de Charleston, mais s'éreinter au travail pour des haricots, ce n'était pas de son goût. Un soir, tout seul, il pénétra par une fenêtre dans le cabinet d'un médecin où il savait trouver une importante provision de morphine. Il comptait la vendre cher à la Nouvelle-Orléans, alors que la police chercherait inévitablement un Noir fuyant vers le Nord.

Il fut surpris. Un Blanc âgé armé d'un pistolet interrompit Robert qui fourrait un flacon dans un sac en papier. Il fit cela avec une balle.

Puis il allongea Robert sur une table, alluma l'électricité et se mit à extraire la balle.

— Pourquoi vous la sortez ? demanda Robert. Si vous la laissez, ça fera un nègre de moins qui salira votre monde.

— Si je ne l'extrait pas, répliqua le toubib, ça fera un médecin de plus qui viole le serment d'Hippocrate.

— J'aurai tout vu, grogna Robert en découvrant qu'il n'allait pas

mourir. Un Blanc qui fait le truc auquel il croit. Mince alors. Merde. Va falloir que je raconte ça aux copains.

Il ponctua ce propos d'un geste obscène.

— Nous ne sommes pas pires que d'autres races, dit posément le médecin.

— Mais meilleurs que la mienne, hein ? Vous croyez que vous valez mieux que moi, pas vrai ?

— Pas nécessairement. Mais d'après le peu que je sais, je dirai oui.

— M'étonne pas, ricana Robert.

— C'est toi qui me volais, pas le contraire.

Robert se redressa.

— Bon, d'accord. Mais pourquoi est-ce que je venais voler ? Parce que vous aviez ce que je voulais. Et pourquoi vous l'aviez ? Et pas moi ? Parce que je suis noir, voilà pourquoi.

— J'ai de la morphine chez moi parce que je suis médecin. Tu la voulais manifestement pour la revendre. Il n'y a pas de traces de piqûres sur toi.

— Bon, ben alors, pourquoi je suis pas docteur ?

— Parce que tu n'es jamais allé à l'école pour devenir médecin.

— Et pourquoi j'y suis pas allé, hein ?

— Parce que tu n'as jamais essayé, je suppose.

— De la merde. Au cul les écoles. J'y suis jamais allé parce que j'avais pas le fric. Et si j'avais le fric, j'irais pas le dépenser dans une connerie d'école de docteurs parce qu'un docteur noir est aussi pauvre qu'un avocat noir ou qu'un n'importe quoi noir.

— Ne bouge pas, tu vas rouvrir la blessure.

— M'en fous. Je suis le type le plus intelligent et le plus costaud que je connaisse. Et je sais que je pourrais être un meilleur toubib que vous. Si j'avais la peau blanche.

— Tu crois ça ?

Le médecin souriait d'un petit air si amusé que Robert ne s'était jamais senti aussi insulté.

— Parfaitement. Vous avez qu'à me donner un de vos fameux bouquins de médecine et je vous montrerai. Ce vert là-haut, sur l'étagère, tiens.

— Pour que je tourne le dos ? Avec le bistouri que tu caches sous ta chemise ?

Robert roula des yeux furieux. Le médecin enchaîna :

— Rends-le-moi, en le présentant par le manche. Voilà. Comme ça.

Présenter correctement le bistouri, ce fut la première leçon de médecine de Robert Hansen Jackson. La deuxième fut que le livre vert contenait un tas de mots qui n'avaient aucun sens. La troisième, ce fut qu'avec un peu d'explications, ils en avaient.

Le médecin fut si impressionné qu'il ne remit pas Robert à la

police. Robert fut si reconnaissant qu'il ne cacha qu'un flacon de morphine dans sa poche, en partant, juste de quoi aller à New York, où il se livra au trafic de drogue tout juste le temps de devenir le premier Noir à être diplômé de la Faculté de Médecine de Manhattan, le premier Noir à exercer au Manhattan General Hospital et le premier Noir à faire internationalement accepter sa nouvelle procédure pour la suture des vaisseaux sanguins.

Il commençait à en avoir marre d'être le « premier Noir » quand l'Amérique se décida à participer à la Seconde Guerre mondiale. Il n'attendit pas la conscription mais s'engagea. Sa parfaite connaissance de l'espagnol, la langue de son enfance, et de la médecine, la chirurgie en particulier, le fit verser dans l'OSS. Et il y resta, durant les années de la Guerre froide.

Un jour, on lui confia une mission de quatre mois au Brésil, pour prendre contact avec une tribu primitive et montrer à ces gens, comme disait un de ses chefs, « la médecine de l'homme blanc et d'où viennent les faveurs ». On lui colla comme partenaire un agent relativement sensible, qui avait le don extraordinaire de s'intéresser à ce qui arrivait aux gens, y compris lui-même.

À part ça, Bernard C. Daniels était travailleur, consciencieux, pas buveur et remarquablement sournois. Il était blanc.

Il déplut immédiatement à Doc Jackson. Puis cela devint de la haine. Ensuite une sorte de tolérance et, finalement, la seule amitié que Doc Jackson avait jamais eue.

Lorsque Daniels quitta enfin l'armée, Jackson aussi ; ils laissèrent derrière eux quelques vingtaines de morts, des hommes qui avaient voulu contrecarrer leurs missions. Doc ouvrit une clinique à Harlem et Daniels entra à la CIA. Doc ne reçut de ses nouvelles qu'une seule fois, une lettre débordante de bonheur annonçant son mariage.

Il n'entendit plus jamais parler de Daniels, ensuite, et pourtant il lui avait envoyé plusieurs fois son adresse et son numéro de téléphone après avoir lu dans les journaux la bizarre volte-face de Barney à Hispania.

Il aurait aimé le revoir, aller chez lui à Weehawken et imposer son amitié à un homme qui devait avoir besoin d'un ami. Mais Jackson ne put se résoudre à obliger Barney à s'appuyer sur lui. Quand Barney aurait besoin de lui, il l'appellerait.

Et quand l'appel vint, d'un inconnu disant que Barney était en train de mourir d'un empoisonnement au curare, sur une jetée abandonnée, en pleine nuit, Doc Jackson était prêt.

CHAPITRE X

La mort paisible de Barney fut brutalement interrompue par des lumières aveuglantes et des nausées. Par des clous enfoncés dans son crâne. Des piqûres d'épingle dans la poitrine. Une respiration difficile. Trop pénible.

— Respire, Barney, nom de Dieu, respire espèce de sale ivrogne d'irlandais.

Une voix dure. Deux mains fortes qui le pétrissaient. Il avait un goût de sel dans la bouche. C'était un antidote du curare. Aurait-il été poignardé au curare ? Où est-ce que quelqu'un se procurerait du curare ? Est-ce que son passé le suivait ?

Auca. Inca. Jivaro. Maya. Qui existait encore ? Une douleur atroce derrière les yeux. Les bras engourdis. Non, pas engourdis. Barney s'aperçut, en sombrant dans l'inconscience, que ses bras étaient attachés. Ses jambes aussi.

Était-il de retour ? De nouveau dans la hutte en pleine jungle, le tisonnier rougissant dans le feu, au centre, le coupe-coupe brandi au-dessus de lui ? Ou bien ne l'avait-il jamais quittée ? Ça ne finirait donc jamais ?

— Respire, merde !

Le coupe-coupe. Il descendait, lentement cette fois, sur son bras. Il essaya d'ouvrir les yeux.

Non, un tube. Un tube en plastique tombant d'en haut, glissant sans douleur dans son bras gauche.

Puis il vit la figure de Doc Jackson, furieuse et en sueur, les pommettes noires saillantes, les yeux noirs renfoncés, le grand front et les cheveux crépus. Une figure sans graisse, à la peau tendue, avec des lèvres épaisses, pincées, dures, marmonnant des jurons.

— Tu vas respirer, bougre de con ? Respire, je te dis !

Doc, s'étonna Barney. Comment Doc avait-il trouvé la hutte au fond de la jungle ? Il y avait longtemps qu'il était parti. Serait-il revenu, rien que pour le sauver ?

Les mains s'activaient sur son torse tandis que le tube remplaçait par du sang frais le sang empoisonné.

— Barney ! ordonna Doc. Barney, force-toi à respirer. Force-toi.

Il frappa du poing sur la poitrine de Barney.

Barney ouvrit la bouche pour crier quand la douleur le transperça.

— Très bien, approuva Doc avec soulagement. Tu sais que tu es en vie quand tu as mal. C'est le seul moyen de savoir. Pauvre con. Ne

parle pas. Contente-toi de respirer.

— Doc...

— Ta gueule, connard. Respire fort.

— Doc, Denise est morte.

— Je sais. Tu n'es pas à Hispania. Tu es à Harlem. Dans ma clinique.

— Elle est morte, Doc.

— Respire.

Barney respira. La figure de Doc Jackson disparut dans les lumières, au-dessus, et Barney sentit des odeurs d'hôpital, et puis celles du port de Puerta del Rey, comme un égout sous le soleil, en fermentation.

— Comment peux-tu être ici ?

Est-ce que c'était Barney qui parlait ? Est-ce que Doc répondait ? Qui répondait ?

— Continue de respirer.

C'était Denise qui parlait. Ah, quelle merveilleuse journée ensoleillée ! Ah, les robes de couleurs vives des femmes passant sous la fenêtre ! Comme tout était beau si on pouvait oublier l'odeur, ce qui arrivait quand on était là depuis assez longtemps et qu'on n'y pensait plus.

— Tout le pays sait que tu es ici, Barney, dit-elle de sa jolie voix chantante.

Barney, adossé à la fenêtre, buvait une tasse d'excellent café noir. Il était ébouriffé et ne portait qu'un caleçon rayé et un harnais d'épaule, avec un 38 Spécial police à long canon.

Ça faisait trois semaines qu'il faisait marcher ses supérieurs pour rester à Puerta del Rey après une mission de routine qui était terminée. Une histoire de commerce maritime et la CIA avait envahi le territoire sans prendre la peine de dissimuler sa présence. Le dictateur de l'île, Caro de Culo, avait été averti de ne pas intervenir dans les expéditions de bananes.

De Culo avait reçu l'avertissement, y avait répondu favorablement et le réseau de surface de la CIA était parti avec autant d'ostentation qu'il était arrivé.

Pas Barney. Il avait imaginé une histoire de groupuscule factieux cherchant à renverser de Culo et la CIA l'avait laissé là pour faire un rapport. Le rapport terminé, il devait partir.

Cette affaire de rapport le maintenait à Hispania depuis trois semaines. Trois semaines merveilleuses, exaltantes.

— Tout le pays sait ce que tu fais, Barney. Tu n'as pas cherché à être très discret.

Il y avait des gens pour dire que Denise avait une voix éraillée, mais ils ne savaient pas apprécier son timbre si doux, venant d'une

gorge exquise. Ils ne connaissaient pas Denise.

Au début de sa mission, Barney avait été chargé d'accompagner le vice-président d'une importante compagnie américaine d'expédition de fruits dans un élégant bordel, et de s'assurer qu'il en revenait avec presque tout son argent. Il devait surtout veiller, lui avait-on dit, à ce que le vice-président n'y aille pas trop fort, avec le petit fouet de cuir dont il aimait se servir. C'était principalement une mission pour arrondir les angles et calmer un peu la colère que pourrait provoquer la perversion de l'individu.

Ce n'était pas une mission agréable. Mais son métier n'avait rien de plaisant non plus. Et le vice-président était un personnage important dans le triangle bananier. Alors Barney l'accompagna, murmura un mot d'avertissement dans les oreilles qu'il fallait et la fille qu'il fallait suivit le client dans l'escalier au tapis rouge.

Alors, pour la première fois, Barney entendit la voix de Denise :

— Vous ne voulez pas quelqu'un ?

Elle était belle, belle à couper le souffle malgré sa robe toute simple, qui semblait choisie pour dissimuler son splendide corps pulpeux. Elle n'avait ni maquillage ni bijoux mais possédait les traits les plus ravissants de toutes les races de la terre, qui se mêlaient pour aboutir à la perfection.

Elle avait des yeux en amande, gris clair avec des reflets de bleu et de marron. Sa peau était dorée, un peu plus foncée que l'Arabie mais plus claire que l'Afrique. Elle évoquait à la fois le soleil et le clair de lune, l'Europe et l'Orient. Elle devait aussi avoir du sang indien, à en juger par ses pommettes et ses lèvres bien dessinées, rouges et charnues.

Elle répéta sa question, avec un sourire taquin.

— Vous ne voulez pas quelqu'un ?

Barney la contempla, laissant remonter son regard depuis les petits souliers rouges, le long des jambes nues, sur la petite robe de tricot et jusqu'à ses yeux. Il sourit aussi.

— Non, merci. Je suis ici pour travailler.

— C'est quoi, votre travail ?

— Surveiller les pervers, comme celui de là-haut.

— Oui, nous le connaissons. Il n'y a pas à s'inquiéter. La fille sait se défendre. Elle est très bien payée. Il est inutile que vous attendiez ici, que vous dérangiez les autres clients.

— Je ne partirai pas sans lui.

— Ma foi, agent je ne sais comment, je ne peux pas faire grand-chose, pour vous empêcher de rester planté là au milieu de la réception et d'embêter les clients. Voulez-vous boire quelque chose, pendant que vous bouleversez mon commerce ?

Barney fit un geste vague ; il était mal à l'aise. Les autres filles de

l'île qu'il connaissait étaient différentes, de jolis oiseaux exotiques sans cervelle qui aguichaient, s'amusaient et s'envolaient. Celle-ci avait une force qui le troublait. Elle emplissait le salon. Elle commandait.

— Le bar est derrière l'escalier.

— Je prendrai un café. Où est la cuisine ?

— Je vais en faire. Venez.

Ils parlèrent beaucoup cette nuit-là, Denise des problèmes financiers, des pots-de-vin, de la difficulté de trouver des filles, Barney de l'ennui de son métier, intéressant uniquement par ses enjeux, de ses succès féminins qui n'étaient jamais tout à fait des succès et de l'état d'Hispania que ni l'un ni l'autre n'aimait beaucoup.

À l'aube, Barney s'en alla pour raccompagner le vice-président à son hôtel et ensuite à une conférence.

Pendant trois merveilleuses semaines, il retourna à la maison de tolérance et à Denise Saravena.

Une nuit, elle lui dit :

— Barney, je veux ton enfant. J'aurais pu l'avoir sans te le dire, mais je veux que tu saches, quand nous ferons l'amour, que j'essaie de concevoir ton enfant.

Barney ne comprit pas pourquoi il était incapable de parler. Il essaya de dire quelque chose, n'importe quoi, mais il ne put que gémir qu'il ne serait jamais un père pour son enfant parce qu'il n'allait plus rester bien longtemps. Il voulait que leur bébé ait un père.

Et puis Barney déclara qu'ils allaient se marier, bientôt, parce qu'il ne voulait plus faire l'amour sans mariage. Elle rit, lui dit qu'il était romantique, et bête, et fou, et adorable mais que non, le mariage n'était pas pratique.

Barney répliqua qu'elle avait raison, ce ne serait pas pratique du tout, et qu'ils ne feraient plus l'amour tant qu'ils ne seraient pas mariés.

Denise feignit de trouver ça très drôle, qu'il avait l'air d'une jeune fille attendant la bague au doigt. Cette nuit-là, par jeu, elle tenta de le séduire. Elle échoua. Le lendemain, ils s'agenouillèrent devant un prêtre dans une petite église à côté de l'ambassade américaine et devinrent mari et femme.

Ainsi il se retrouvait contre une fenêtre, par une matinée ensoleillée, en caleçon et harnais d'épaule, écoutant se plaindre sa femme de sa voix admirable, et absolument ravi.

— Tout le monde sait que nous sommes mariés, Barney. Tout le monde. Tôt ou tard, même la CIA le saura ! Je connais ce pays. Dès que tu n'auras plus la protection du tien, le président de Culo et sa bande se jetteront sur toi. Chéri, écoute-moi, insista-t-elle alors qu'il écartait ses inquiétudes comme des mouches agaçantes. Il vous a permis de vous mêler des expéditions de bananes parce qu'il n'avait

pas le choix, c'est tout. Ce gouvernement ne veut pas être soumis à l'influence américaine. De Culo a accédé au pouvoir en partant de rien, en offrant de l'argent et de quoi manger à son armée.

— De l'argent américain.

Denise secoua la tête.

— En partie, oui. Pas tout. Ce que les États-Unis ne peuvent pas comprendre, c'est qu'en dehors du peuple américain, aucune population au monde n'a besoin d'autant d'argent pour sa subsistance minimum. Ce que vous appelez pauvre, en Amérique, c'est une fortune colossale pour nous et pour tous les autres peuples du monde. L'argent que reçoit de Culo du gouvernement américain est infiniment supérieur à ce qu'il lui faut pour entretenir son armée et plus que nécessaire pour ses programmes civils, puisqu'il ne donne rien au peuple pour lui éviter de mourir de faim. Tout l'argent est pour l'armée. Et il y a plus, bien plus.

— Quoi, par exemple ?

— Des munitions. Des armes. Des fusils, des grenades, des vivres. Tout est entreposé sous terre, au fond de la jungle. Je le sais, Barney. Mes filles me le disent. Elles reçoivent beaucoup de cadeaux, au cours de soirées d'ivresse avec les officiers arrogants de De Culo, dont la plupart allaient pieds nus et en guenilles comme nous tous avant la mystérieuse apparition de De Culo, les poches bourrées d'assez d'argent pour organiser une armée et s'emparer du pouvoir.

— Nous ne donnons pas d'armes à Hispania.

— Non, vous donnez de l'argent. De Culo achète les armes avec de l'argent américain. Son général, Robar Estomago, prend les dispositions avec les Russes.

— Mais il n'y a pas d'installations russes ici, dit stupidement Barney. Pas de traité, pas de pacte...

Denise sourit et secoua encore la tête.

— Non, il n'y a rien d'officiel avec eux. Sinon, de Culo ne pourrait pas recevoir l'argent américain. Hispania est un pays trop petit et trop pauvre pour être jugé dangereux par les puissants États-Unis. Alors ta CIA n'a jamais cherché l'installation russe. Et n'a jamais vu les armes non plus. Tout est bien caché. Ces agents ne voulaient voir que les expéditions de bananes, alors ils n'ont vu que des bananes.

— Dieu de Dieu, souffla Barney. Je suppose que le premier agent de De Culo, pour organiser son armée, venait des Russes ?

— Naturellement. Et ton gouvernement, pour qui Hispania est inoffensive et misérable, a considéré la petite armée dépenaillée de De Culo, sans uniforme et faite de pauvres villageois, comme une faible tentative de fierté. Il n'a pas vu les armes. Il n'a même pas regardé une carte.

Elle alla ouvrir un vieux coffre, dans un coin de la pièce, et y prit

un planisphère, écorné et déchiré à force d'avoir été plié et replié. Elle l'étala sur la table devant Barney. Tout un réseau de fines lignes rouges était tracé sur la carte, partant de Moscou en éventail vers le Moyen-Orient, l'Europe, l'Asie, l'Amérique du Sud, et une autre série de lignes bleues pour Cuba. De Cuba, d'autres lignes bleues allaient vers Puerto del Rey.

Barney, sidéré, suivit du doigt chaque ligne, de Moscou vers toutes les installations militaires russes connues. Il n'y avait pas de légende, mais c'était inutile. Les pointillés rouges vers la France et l'Italie indiquaient des traités de paix et des alliés possibles en cas de guerre nucléaire mondiale. Les pointillés bleus allant vers des régions stratégiques avantageuses du Moyen-Orient devaient signifier des installations possibles ou en cours, dans des pays où l'Armée rouge pourrait s'emparer du gouvernement par la force s'il en était décidé ainsi. L'Iran avait un pointillé bleu, l'Afghanistan aussi. Et Hispania.

Mais le trait le plus visible était un tracé fait à la main, tremblé, partant d'un petit pâté sur une côte inhabitée d'Hispania, à trois heures de marche à peine de l'endroit où se trouvaient Barney et Denise, allant directement à Washington en passant pas Cuba.

— J'ai pris ça à une des filles d'ici, expliqua Denise. La favorite du général Estomago. C'était tombé sous le lit. Le lendemain, un des hommes d'Estomago est venu pour demander si je n'avais trouvé une carte indiquant des routes bananières prévues. Ils devaient me prendre pour une idiote. Hispania n'a aucune raison d'expédier des bananes à Cuba.

— C'est une carte d'état-major. Certains de ces renseignements sont tellement secrets que la CIA ne les a même pas encore sur fiches.

— Oui, cette ligne vers Hispania est nouvelle. Tout comme celle d'Hispania à Washington.

— Tu sais ce que ça veut dire ?

— Oui. Que les Russes ont dû attendre le bon moment, et qu'ils ont maintenant construit une installation militaire ici. Une installation nucléaire qu'ils dévoileront le moment venu pour menacer les États-Unis. Ça fait deux ans que le président et Estomago y travaillent. Tout le monde le sait.

— Tu dis qu'Estomago a une fille préférée, ici ? Qui est-ce ? demanda Barney.

— Elle est bizarre. Une Américaine. Je n'ai pas confiance en elle.

— Pourquoi l'as-tu engagée ?

— Estomago m'a dit que je devais lui donner asile. Elle ne travaille pas régulièrement, seulement pour Estomago. Et pour d'autres qu'il choisit.

— Qui, par exemple ?

— Les plus importants de tes hommes de la CIA, en général. Au

début, je croyais qu'elle était de la CIA mais je ne le pense plus. Sa haine de l'Amérique est très violente. Un jour, elle a donné un coup de couteau à un jeune client américain.

— Un agent ?

— Non, heureusement. Un déserteur de l'armée américaine. Alors j'ai pu étouffer l'incident. Mais elle est mauvaise. Après cette histoire, je l'ai renvoyée, mais Estomago m'a forcée à la reprendre. Il a dit que si je refusais il ferait fermer ma maison. Alors elle reste.

— Je veux lui parler, dit Barney en enfilant rapidement un pantalon et une chemise. Je veux la voir tout de suite.

— Sois prudent, mon chéri. Elle appartient à Estomago. Et tu es déjà surveillé, ici, puisque tu es le dernier agent américain de l'île. Si jamais elle te soupçonne de savoir quelque chose, Estomago te tuera.

— Dis-lui que je me paie une dernière virée avant de rentrer au bercail dans ces méchants USA.

— Mais elle doit savoir que nous sommes mariés.

— C'est parfait. Dis que tu t'es mariée pour obtenir un passeport et sortir de cette fosse septique, et que tu partiras avec moi dès que je me serai rassasié de filles exotiques.

Denise le conduisit à la chambre de la fille. La porte était fermée.

— Elle est très réservée, chuchota-t-elle. Celle-là ne bavarde jamais avec les autres filles, elle ne dîne même pas avec nous. Toujours seule.

Elle frappa. Au bout de quelques minutes, la porte fut ouverte par une fille jeune, mince, aux cheveux platine, tout habillée de blanc ; ses lèvres étirées sur ses dents la faisaient ressembler à une tête de mort.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle d'une voix traînante à l'accent du Sud.

— J'ai un visiteur pour toi, dit Denise.

La fille leur tourna le dos et marcha sans un mot vers le lit, tout en déboutonnant son corsage. Denise s'en alla, en refermant la porte.

— Comment tu t'appelles ? demanda Barney, toujours à l'entrée de la chambre, les mains dans les poches.

— Gloria... Allez, viens, qu'on en finisse.

— Gloria comment ?

— Sweeney, marmonna la blonde. Tu viens ici pour causer ou pour baiser ?

CHAPITRE XI

Le bras de Barney Daniels jaillit avec une telle force que la gaze maintenant l'aiguille de l'intraveineuse se déchira et que le portique vacilla.

L'unique infirmière surveillant l'étage à la télévision en circuit fermé se précipita et sonna le docteur Jackson.

— C'est Barney, dit Jackson à Remo en s'élançant dans le couloir.

— Laissez-moi lui parler, docteur. S'il est conscient, je veux lui parler.

— Vous n'allez pas aggraver l'état de mon patient avec des conneries de la CIA, répliqua Jackson en faisant irruption dans la chambre de Barney.

Barney Daniels hurla, en se débattant entre les mains de l'infirmière, avec le sac en plastique plein de plasma oscillant dangereusement au-dessus de lui. C'était un hurlement inconscient, terrifié, fou.

— La carte ! glapit-il d'une voix brisée. La carte !

L'infirmière de nuit regarda fébrilement l'écran vidéo où les signes de vie de Barney dansaient une sarabande effrénée.

— Là, là, murmurait-elle avec inquiétude.

— Écartez-vous, gronda Jackson. Préparez-moi deux CC de thorazine, en vitesse.

Il saisit les deux bras battants de Barney.

— Calme-toi, mon vieux, calme-toi. C'est Doc. Je suis là.

— La carte ! hurla Barney.

— Ta gueule, je te dis !

L'infirmière vint rattacher les bandes de gaze autour des bras de Barney, pendant que Doc les maintenait. La chemise d'hôpital était trempée de sueur, elle ruisselait sur sa figure, imprégnait ses cheveux.

— Il passe par une phase d'activité mentale intense, dit l'infirmière. On dirait presque une réaction de penthotal.

— C'est le curare, expliqua Jackson en prenant la seringue qu'elle lui présentait.

— Non, Doc, haleta Barney en roulant des yeux fous. Écoute, écoute-moi... écoute...

— Laissez-le parler, conseilla Remo. Il pourrait nous dire quelque chose d'important.

Jackson, la seringue en l'air, jeta un coup d'œil à Remo.

— Bon. Allez-y.

Remo toucha le bras du patient.

— La carte, Barney.

— Carte...

— Quelle carte ?

— La carte de Gloria, marmonna Barney en passant sa langue sur ses lèvres craquelées.

L'appartement de Gloria. La mosquée. Gloria à Hispania... je me souviens, Doc.

— Tu ferais mieux d'oublier tout ça, Barney. Quoi que ce soit, ça ne t'a pas fait de bien.

— Je me suis... souvenu...

— Qui est Gloria ? demanda Remo. Comment s'appelle-t-elle ?

— Gloria...

Jackson examina l'écran de contrôle. Les lignes étaient toujours dangereusement erratiques.

— Gloria comment ?

— Ça suffit, si vous n'arrêtez pas, il va sombrer en état de choc, déclara Jackson en s'avancant pour enfoncer l'aiguille dans le tube d'intraveineuse.

— Gloria...

La poitrine de Barney se souleva. Son nez coulait. Des larmes débordaient de ses yeux. Il sanglota :

— Elle était avec eux, Doc. Elle a aidé à tuer Denise.

Jackson vida la seringue dans le tube.

— Il n'y en aura que pour une seconde, Barney.

— Gloria comment ? insista Remo.

— Foutez-moi le camp d'ici ! tonna Jackson.

L'infirmière tira Remo par le bras. Il ne bougea pas.

— Gloria...

Le sédatif commençait à agir. Les muscles de Barney se détendirent. Sur l'écran, les lignes redevenaient normales.

Faut lui dire, soufflait une voix, tout au fond de son esprit. *Dis-le à Doc. Essaie pour Denise.*

— Swe... Swe..., chuchota Barney mais c'était difficile de remuer les lèvres, trop dur, en nageant si profondément, en tournant sur le fond...

— Ne parle pas, dit Jackson.

Dis-lui pour Denise. Si tu meurs, elle mérite au moins ça.

— Sweeney, haleta-t-il et il entendit sa propre voix si loin qu'il crut à un écho ; puis il rassembla toute son énergie et fit encore un effort : Sweeney !

Il le cria pour que Doc l'entende, pour que le monde l'entende, pour que même Denise, ou ce qui restait d'elle dans sa tombe anonyme, l'entende.

— Sweeney ! hurla-t-il encore, puis la thorazine prit la relève et il se retrouva là-bas.

*

* *

L'installation avait été taillée dans la roche, creusée dans la montagne ; il y avait l'électricité partout, un sol carrelé, un vaste système de chauffage et rien n'était visible à l'extérieur. Les Russes avaient planté une nouvelle forêt, autour de l'entrée pour couvrir les traces laissées par la construction du site. Il n'y avait pas de route, car tout le matériel nécessaire avait été apporté par mer. C'était une magnifique base, admirablement camouflée et impossible à découvrir.

— Sainte Mère de Dieu, marmonnait Barney en prenant ses photos.

Denise et lui étaient tapis dans la jungle, devant l'installation brillamment illuminée où travaillaient des centaines de soldats hispaniens et cubains.

— Maintenant que tu as vu, nous devons partir rapidement, chuchota Denise. C'est très dangereux de rester ici.

Barney leva les yeux vers le soleil, filtrant à peine à travers le feuillage, au-dessus d'eux.

— C'est difficile à croire que cette île minuscule a la possibilité de faire sauter la moitié du monde, murmura-t-il presque pour lui tout seul.

— Viens, insista Denise.

Elle le prit par la main et l'entraîna dans l'enchevêtrement de la végétation tropicale, vers leur maison de Puerta del Rey. Alors qu'ils arrivaient à l'orée de la forêt étouffante et humide, sans autre bruit que les cris des oiseaux exotiques et des singes, Barney pivota brusquement et jeta Denise au sol tout en dégainant de l'autre.

— Ne tire pas ! lui souffla-t-elle en s'accrochant à sa chemise. Au moindre bruit, ils nous tueront !

Il ne l'écoutait pas. Ses oreilles étaient braquées vers un autre son, un léger bruissement de feuilles, un troisième pas. Il l'avait à peine perçu, momentanément, mais pour ses sens bien aiguisés, une seule fois suffisait. Il chercha... Alors qu'il s'immobilisait, guettant un nouveau bruit, Denise s'approcha, les yeux tristes et suppliants, sa jupe, ses jambes maculées de boue. Elle lui posa une main sur le bras.

— Viens, je t'en prie, viens, mon chéri. Avant qu'il soit trop tard.

À contrecœur, il rengaina son pistolet et la suivit.

Alors, au fond de la jungle, un soupir monta, un bosquet de caoutchoucs s'écarta, une petite main blanche essuya une bande de transpiration sous des cheveux blonds-blancs, et Gloria se mit à courir, tout droit vers la gueule béante et illuminée de l'installation secrète.

À l'abri dans leur cuisine tandis que le jour se levait, Denise enlaça son mari et l'embrassa sur la bouche.

— Je suis heureuse que tu sois revenu avec moi. J'ai eu peur, un moment, que notre fils soit sans père en venant au monde.

Barney crut que son cœur s'arrêtait.

— Notre fils... ?

Elle lui prit la main et la posa tendrement sur son ventre. Il était encore plat mais quand Barney la regarda au fond des yeux, il les vit briller doucement de la promesse d'une vie nouvelle.

— Denise ! s'écria-t-il en riant et il la souleva pour la faire tourner dans ses bras comme une poupée. Ah, Denise, je ne croyais pas que je pourrais t'aimer davantage qu'hier matin. Maintenant, je t'aime deux fois plus !

— Il est encore si petit, dit-elle, une larme coulant sur sa joue. Ah, regarde-nous ! Nous nous embrassons comme des mendiants. Nous sommes aussi sales que les cueilleurs de bananes pendant la saison des pluies.

— Tu es la créature la plus propre, la plus parfaite que la terre ait jamais portée.

Il la porta dans la chambre, la posa au bord du lit et s'agenouilla pour l'embrasser et déboutonner le corsage à volants. Il le fit glisser d'une épaule et posa les lèvres sur la peau dorée, satinée, en la serrant contre lui.

— Barney ! Arrête ! pouffa-t-elle.

— Je suis le type le plus heureux, le plus malin, le plus chanceux du monde et demain tu vas partir avec moi pour Washington, où je rendrai ma photo et où je me trouverai un gentil petit emploi bien ennuyeux qui me gardera en vie assez longtemps pour voir notre fils grandir et faire des bêtises. Qu'est-ce que tu en dis ?

Elle se pendit à son cou.

— Barney, souffla-t-elle, les yeux pétillants.

— Quoi ?

— Je pars avec toi ?

— J'espère bien ! Tu es ma femme.

— Je vais faire du café.

— Pas la peine. Fais plutôt nos bagages. Je vais aller prendre les dispositions.

— Nous prendrons d'abord le café.

À la cuisine, il n'y en avait plus.

— Laisse tomber, dit Barney.

— Non, non, je vais aller en acheter, répondit-elle en jetant un

châle sur ses épaules.

Barney sourit, tout en préparant les tasses, les cuillères, le sucre. Et il attendit.

Une heure plus tard, il alla au jardin cueillir une orchidée et il la plaça dans un minuscule vase que Denise avait acheté quelques jours plus tôt.

Il alluma une cigarette. Au bout d'une autre heure, il comprit qu'il ne reverrait plus jamais sa femme.

Quelqu'un lança par la fenêtre un lambeau de son châle, déchiré et ensanglanté, contenant une espèce de pulpe brunâtre. Un billet y était épinglé : « Voilà ta femme et ton enfant. »

En poussant un hurlement de vengeance, il fit le tour de la maison de Denise en détruisant tout sur son passage. Il garda pour la fin la chambre de la blonde. Elle n'était pas là. Pour la punir de son absence, Barney démolit tout, cassa les meubles, déchira les vêtements, brisa les glaces.

Puis il partit en chasse.

Il arpenta les rues, en guettant, en cherchant, en espérant qu'un inconnu viendrait lui parler, parce qu'il tuerait quiconque tenterait de l'aborder. Personne ne s'approcha de lui.

Il pénétra dans la jungle.

Cette fois, quand il entendit le léger son, il était prêt. C'était un bruit maladroit, volontaire. Si Barney avait réfléchi, il aurait su que c'était un piège. Mais sa rage entendit avant son intelligence et répondit avidement, impétueusement. Il voulait tuer. Il voulait mourir.

Le premier à se montrer fut un jeune homme noir, trapu, qui sortit du fourré en hésitant et reçut une balle dans l'abdomen. Le deuxième en prit une en pleine figure.

Du coin de l'œil, Barney vit briller une lame courbe, de celles que les indigènes de la jungle taillaient dans le gypse trouvé dans la montagne, qui volait vers lui. Il se baissa et roula sur lui-même juste au moment où elle lui aurait fait sauter le sommet du crâne et tira au jugé dans les buissons.

Silence. Ils étaient tous morts. Trois hommes seulement. Alors il comprit que c'était un piège.

Maintenant, il sentait des yeux autour de lui, des dizaines, attendant en silence qu'il achève de vider son chargeur dans des recrues sans valeur. Oui, c'était un piège et il s'en foutait.

Il tira trois fois en l'air, puis il jeta son arme.

— Venez me chercher, bande de fumiers ! hurla-t-il.

« Fumiers... miers... miers... » répétèrent les échos de la jungle.

— Je suis Bernard C. Daniels des États-Unis d'Amérique et je vais tuer votre président, alors vous feriez bien de venir me chercher pour me conduire auprès de lui ! cria-t-il en espagnol.

— Avec plaisir, répondit une voix en anglais.

Un gros homme somptueusement revêtu d'un uniforme d'opérette bleu et or et coiffé d'un chapeau à plumes déplia ses genoux avec une grande difficulté, en se redressant sous un eucalyptus.

— Vous allez nous accompagner, M^r Daniels de la Central Intelligence Agency.

L'officier lança un ordre aux arbres et aux buissons autour de lui et une vingtaine d'hommes, le corps à peine couvert de quelques guenilles, surgirent du néant. Barney remarqua qu'ils étaient tous jeunes. Affamés. Ils évitaient son regard. Il devina que beaucoup d'entre eux avaient connu Denise, mais la faim parle plus fort que l'amitié.

Il cracha à la figure d'un homme qui lui attachait les poignets avec une grosse corde et qui ne dit rien.

— Je maudis ta femme et ton enfant, lui dit tout bas Barney, en espagnol et il sentit trembler les mains du jeune homme en tirant sur le nœud. Ils mourront comme ma femme est morte.

Le garçon recula, la figure terrifiée.

— Allez, en marche, ordonna l'officier.

Quelqu'un poussa Barney par-derrière. En marmonnant entre eux, les soldats le conduisirent dans une caverne au flanc de la montagne. Ils s'arrêtèrent à l'entrée et l'officier saisit la corde liant les poignets de Barney, en lui collant son magnum sur la tempe.

— Bandez-lui les yeux.

Un des hommes se précipita avec un bout de chiffon sale.

Aveugle, Barney tituba autour de la caverne, en déduisant son immensité de l'éloignement des bruits de l'extérieur. Il remarqua qu'il n'y avait presque aucun son humain dans l'installation. Les soldats recrutés à Puerta del Rey ne devaient pas avoir le droit d'y entrer ou alors une incroyable discipline régnait dans l'armée de De Culo. Tout ce qu'on entendait, c'était du bruit de machines de toutes sortes, bourdonnantes, grondantes, minuscules ou énormes. Les travaux n'étaient pas terminés, on faisait encore plus de place pour davantage de matériel, d'armement et de munitions... ou pour quelque chose d'encore plus important.

Il fut poussé dans une pièce, sur la gauche de tout ce bruit, où l'air était plus sec et plus accueillant. Une porte se ferma derrière lui. On le fit asseoir sur une chaise et on lui ôta le bandeau.

Devant lui, un petit homme était assis à un bureau. Ses cheveux clairsemés étaient ramenés sur le front. Son uniforme, comme celui de l'officier qui avait conduit Barney là, était bleu et blanc, d'une coupe militaire ancienne. Des mètres de soutache d'or ornaient les épaulettes et la tunique. De vieilles décorations militaires transformaient sa poitrine en vitrine de joaillier. Une écharpe de soie rouge, blanche et

bleue traversait son torse en diagonale. Sur une table, à côté du bureau, était posé un chapeau noir, copie conforme de celui de Napoléon.

En se levant, le petit homme glissa une main dans l'échancrure de son gilet, sous le deuxième bouton. Il sourit.

— Je suis le président de Culo, annonça-t-il en s'étirant le cou pour prendre une pose aristocratique. Et voici le général Robar Estomago, chef de la police hispanienne. Le général nous apprend que vous demandez audience.

— Je vais vous tuer, porc, dit Barney.

— Voilà qui est parler en véritable Américain, M^r Daniels. En réalité, c'est moi qui désire vous voir. Je souhaite sincèrement que vous pourrez accorder un peu de votre temps, à moi et à mes hommes, pour parler de vos... disons, activités dans notre paradis terrestre.

Il ouvrit un tiroir et y prit l'appareil photo de Barney, d'où il retira la bobine de pellicule.

— Il paraît que ceci contient des photographies de notre installation, dit-il en tenant délicatement la bobine entre le pouce et l'index. Je suis flatté qu'un représentant d'une nation aussi technologiquement avancée que la vôtre manifeste de l'intérêt pour notre petite entreprise de fortune. Cependant, je suis au regret de vous informer que nous ne sommes pas encore prêts pour la publicité. Ces photos ne donneraient pas une idée juste de la base. De la terre dans les coins, des moulages inachevés, ce genre de choses. Mauvais pour les relations publiques, n'est-ce pas ? Non, malheureusement, ces photos ne peuvent être montrées à vos amis de Washington.

Le sourire figé sur les lèvres, il arracha la pellicule de son cylindre.

— Hélas, murmura-t-il, les clichés sont gâchés.

Jetant l'appareil dans un coin, il fit lentement le tour de son bureau et vint se planter devant Barney, les bras croisés. Il reposa son menton sur son poing. Il regarda Barney dans les yeux.

— Vous comprenez donc, reprit-il de sa voix posée, que maintenant que cette pellicule est détruite, la seule preuve que le monde aurait de l'existence de tout cela reposerait sur votre unique témoignage. Je suppose que vous avez l'intention d'informer vos supérieurs des événements de ces derniers jours, M^r Daniels ?

— Allez vous faire foutre.

— À vrai dire, M^r Daniels, je ne pense pas que vous allez retourner en Amérique. Si je puis me permettre une prédiction, je pense que vous serez mort dans très peu de temps... Ou plus tard. Cela ne regardera que vous. Naturellement, mes hommes seront heureux d'avoir l'occasion de causer avec vous, avant. Nous désirons savoir dans quelle mesure votre gouvernement a connaissance des relations d'Hispania avec d'autres puissances mondiales... Non, non,

Mr Daniels, rien ne presse, je ne vous demande pas de me révéler cela sur-le-champ. Vous allez avoir tout le temps, étant notre invité, de nous parler quand vous le voudrez.

Dans le coin, le général Robar Estomago ricana.

— Silence, abruti, dit sèchement le président de Culo et le général se raidit au garde-à-vous. Avant que vous vous retiriez dans votre chambre d'amis, cependant, je tiens à vous dire qu'il y a quelque temps que nous sommes au courant de vos activités. Grâce à l'initiative du général Estomago, ici présent, nous avons appris que vous avez probablement vu une carte où figurent des informations qui ne doivent pas être portées à la connaissance du public. Nous sommes également au courant de votre expédition photographique ici et de votre désir de quitter le pays. Que voulez-vous, les murs ont des oreilles. Nous avons même appris votre ridicule mariage avec la putain du village.

Barney bondit.

— Espèce d'ordure d'assassin ! hurla-t-il.

Estomago le repoussa sur la chaise et lui serra le bandeau autour du cou.

— Je vous tuerai, gargouilla Daniels, à moitié étranglé.

De Culo rit. Le bandeau fut relâché.

— Qu'avez-vous fait de ma femme ? demanda Barney.

— Comment ? Vous ne le savez pas, Mr Daniels ? Elle a eu un terrible accident...

— Le corps... Où est son corps ?

— Qui sait ? Dans un fossé, un marécage quelconque. À sa place. Ah, justement, il y a encore une chose. Un cadeau de bienvenue pour notre invité... Je le gardais pour plus tard, dit de Culo en ouvrant un tiroir, mais il me semble que le moment est bien choisi.

Il retira du tiroir quelque chose de souple et de livide, qu'il lança à la figure de Barney. L'objet le frappa à la joue et tomba par terre, comme un gant de peau froide.

Et là, à ses pieds, Barney vit la main coupée de Denise, avec le mince anneau d'or encore au doigt.

— Elle n'a pas voulu retirer l'alliance, cracha de Culo. Alors nous la lui avons ôtée. Emmenez-le hors de ma vue.

Ahuri, Barney se laissa traîner hors de la pièce où le rire de De Culo résonnait, de plus en plus fort, où la petite main à l'anneau bon marché gisait sur le sol.

Elle n'a pas voulu le retirer, se dit Barney comme on le poussait dans une petite cellule ruisselante d'humidité. Deux rats coururent dans un recoin. Une lourde porte se referma lentement et définitivement, en supprimant peu à peu toute lumière.

Il s'assit dans l'obscurité, sur le sol de rocher, avec les rats derrière

lui, et dans sa tête ne tournait qu'une seule pensée : Elle n'a pas voulu retirer mon alliance.

CHAPITRE XII

SWEENEY, GLORIA P.

NEE 1955, BILOXI, MISS.

ETUDES EC. ELEM. FARMINGTON

PROF. : SANS

INCARCERATION : PENITENCIER D'ETAT MISSISSIPPI 1973-76

SUJ. INCARCERATION HOMICIDE, 1^{er} DEGRE, 15 ANS

PEINE COMMUEE QUAND SUJET VOLONTAIRE PROGRAMME TRAVAIL À PUERTA DEL REY, HISPANIA, 1982.

Harold W. Smith arrêta l'ordinateur et dit au téléphone :

— Je crois que je l'ai trouvée. Ne quittez pas, Remo.

Il tapa de nouveau sur son clavier.

SUJ. (2) PROGRAMME TRAVAIL VOLONTAIRE PUERTA DEL REY INSTITUTE 1981
PAR ESTOMAGO ROBAR S. GEN.

CHEF CONSEIL SEC. NATION. ACT. AMBASS. ONU

PROGRAMME TRAVAIL VOL. POUR DETENUES US DANS QUARTIER SECURITE
MAX.

NATURE TRAVAIL : DOMESTIQUE

NOMBRE

(1981) 47

(1982) 38

(1983) 39

— C'est bizarre, marmonna Smith en arrêtant l'appareil.

— Qu'est-ce qui est bizarre ? demanda Remo. Écoutez, je ne vais pas passer toute la journée au téléphone pendant que vous jouez des airs sur votre ordinateur. Il y a encore l'affaire de Denise Daniels et une espèce de carte sur le mur de Gloria Sweeney et une mosquée je ne sais où...

— La mosquée est au 126-128 114^e Rue Ouest, dit Smith. Denise Daniels était la femme de Barney, il n'y a pas à se soucier de ça. Simple affaire personnelle. Naturellement, il devait s'inquiéter de sa mort, alors il aurait ouvert l'enveloppe piégée, puisqu'elle portait son nom comme expéditeur. De toute évidence, elle était adressée à Daniels mais Max Snodgrass l'a devancé. Mais, en soi, cette Denise Daniels ne nous... intéresse pas...

Smith s'interrompit alors que ses yeux se posaient sur la dernière ligne, sur l'écran.

— Remo, quand Daniels parlait, est-ce qu'il a dit quelque chose sur un tas de femmes américaines, dans l'île ?

— Seulement Gloria Sweeney.

— C'est drôle. La CIA n'a rien sur elles non plus. D'après l'ordinateur, il y a au moins cent vingt détenues américaines à Puerta del Rey.

— Je ne savais pas qu'il y avait des prisons là-bas. Je croyais qu'ils

fusillaient les criminels d'abord et les jugeaient ensuite.

— Ce n'est pas éloigné de la vérité. Néanmoins, Gloria Sweeney a été envoyée à Hispania comme détenue purgeant une longue peine de prison. Elle est en ce moment de retour aux États-Unis, illégalement. Je crois qu'elle a des rapports avec Estomago, l'ambassadeur d'Hispania à l'ONU.

— Alors pourquoi toutes ces histoires de libération des Noirs, et les Pêches de La Mecque et tout ça ? Et pourquoi est-ce qu'elle a fait tuer Calder Raisin ? Et la carte dont parle sans cesse Daniels ?

— J'ai une hypothèse ou deux, dit Smith, mais rien de substantiel. À vous de le découvrir. Il va falloir que j'examine certaines archives de prison. Remo ?

— Quoi encore ?

— Ne perdez pas de temps.

Smith raccrocha. Il continua d'interroger l'ordinateur de CURE, jusque dans la nuit, mais rien de ce qu'il en soutira ne lui plut. Par exemple, les trois rapports de la surveillance aérienne américaine au-dessus de l'Atlantique, confirmant la présence de cargos russes en route vers Cuba. Ou la curieuse activité des bananiers entre Hispania et Cuba. Il y avait trop de bateaux hispaniens qui se perdaient dans les eaux cubaines pour que Smith l'accepte, d'autant que ni Hispania ni Cuba n'avaient besoin d'échanger des bananes.

Il n'y avait rien de précis, rien qui puisse causer autre chose que de vagues supputations de la part du Dr Harold W. Smith.

De vagues supputations, se répéta-t-il en tapant le code des dossiers des détenues. Malgré tout, il n'y avait pas de temps à perdre. Il mit un point d'honneur à accélérer sa vitesse de frappe de quarante mots par minute à quarante-trois.

CHAPITRE XIII

Barney mourait de faim.

Y avait-il une semaine ? Un mois ? Non, raisonna-t-il avec ce qui lui restait de raison. Il ne pourrait pas se passer de manger pendant un mois.

Il n'était certain que d'une chose : son eau était droguée. Après son premier affrontement avec l'eau, hurlant et tremblant, il avait essayé de ne pas s'occuper du bol de métal qui glissait par une ouverture sur une petite étagère, dans son cachot, mais quand la soif le tenaillait trop, il buvait. Il prenait le moins possible, juste de quoi humecter sa bouche et sa gorge sèches, parce qu'il savait qu'ensuite, il serait assailli par les rêves.

Des rêves terribles, déconcertants, des hallucinations démentes qui torturaient son cerveau. Quand ils venaient, il essayait de se rappeler Denise, Denise dans sa cuisine, faisant du café. Denise le maintint en vie dans ses cauchemars, quand il se convulsait, hurlait et vomissait. Elle l'observait. Elle souriait. Elle consolait.

Ça devait faire un mois, se dit Barney en trempant un doigt dans le bol pour porter la goutte d'eau à ses lèvres. La drogue était moins virulente à la surface, alors il la laissait se poser. Il ne se permettait que dix gouttes à chaque fois, et il buvait le plus rarement possible. Malgré tout, les rêves et les nausées l'accablaient et il n'y pouvait rien, sinon invoquer le nom de sa femme morte.

— Denise, chuchota-t-il. Aide-moi.

De la lumière apparut. Pour la première fois depuis des jours d'obscurité totale, la porte s'ouvrit. Le violent éclairage lui blessa les yeux. Il les abrita.

— Viens, gronda une voix.

Si forte ! Elle fit aux oreilles de Barney l'effet d'un coup de canon tant il était habitué au silence. Des mains le cherchèrent et le saisirent, sur la pierre visqueuse du sol. Il essaya de se relever. Il ne tenait pas debout.

Dehors, il se roula en boule pour protéger ses yeux de la lumière aveuglante. Il reçut un coup de pied dans le ventre.

— Avance !

Soutenu par quatre hommes, Barney se traîna dans une vaste caverne pleine d'échos, les yeux fermés, et sortit dans les accueillantes ténèbres de la jungle.

Il entendit les bruits de la forêt. Des battements d'ailes. Les chants

d'oiseaux. Les cris perçants d'animaux mourant à des kilomètres. Le bruissement de salamandres dans les feuilles mortes. La terre elle-même retentissait de mille bruits : le vent de l'océan, la musique d'une eau courante. Et l'odeur. La merveilleuse odeur de verdure. L'odeur de la vie.

— De l'eau, gémit-il. *Agua ! Agua !*

Les jeunes hommes qui l'escortaient se tournèrent vers leur chef, un guérillero basané en treillis et brodequins militaires cubains. C'était le seul à être chaussé, à part Barney.

— Avance, répéta le soldat en le poussant.

Un instant, Barney croisa le regard d'une jeune recrue pieds nus, à sa droite. C'était encore un gamin, pas plus de seize ans. Il avait des yeux tristes, qui lui rappelèrent ceux de Denise.

— *Es nada*, lui dit Barney. Ce n'est rien.

La jungle devenait plus dense et finalement il ne resta plus qu'un peu de bleu du ciel par intermittence, au sommet des grands arbres. Devant lui, Barney aperçut un petit feu.

Il luisait dans l'ombre comme un charbon ardent, et devenait de plus en plus brillant à mesure que le peloton y traînait Barney. Le feu était allumé dans une hutte de bambou ; où un lit de camp attendait.

On lui ôta ses souliers et on le ligota avec une corde de chanvre. Le garçon aux yeux tristes attisa le feu. Barney avait beau chercher, il ne comprenait pas pourquoi ils pensaient qu'il avait besoin de feu, dans la chaleur torride de la jungle. Et puis on le laissa seul.

À la tombée de la nuit, la symphonie de la jungle changea. La biguine joyeuse des oiseaux diurnes fit place aux rythmes plus graves, plus effrayants de la nuit. La nuit était faite pour les cris des vautours, les plaintes des félins affamés.

Ce soir-là, le président Cara de Culo vint le voir.

— Quelle surprise de vous trouver ici, M^r Daniels, dit-il d'une voix suave. Le monde est petit, n'est-ce pas ?

Il attendit une réponse. Barney ne pouvait plus parler.

— Je vois que vous n'êtes pas bavard, ce soir. Dommage. J'espérais que vos jours de détente auraient pu vous donner envie de participer à une discussion sur votre pays. D'évoquer de vieux souvenirs, en somme. Après tout, un jour prochain, il risque de ne plus exister. Ah, tout passe, tout passe, n'est-ce pas, M^r Daniels ? Oui, tout passe... Tout comme votre chère femme disparue. Vous vous la rappelez ? Celle qui écartait ses cuisses pour la moitié de l'île ?

Barney ferma les yeux. Denise dans la cuisine, en train de faire du café. Denise souriante.

— Et elle a disparu bien péniblement, dit de Culo avec une fausse tristesse. D'abord la main. Quelle horreur ! Il n'y a rien de plus laid qu'une femme qui hurle en brandissant un moignon sanglant.

Denise drapée dans son châle, Denise enceinte.

— Et puis, bien entendu, elle était encore en vie quand les hommes l'ont violée. Des gamins, vous savez. Il faut bien que jeunesse se passe. Mais je crois que, secrètement, elle y a pris plaisir.

— Denise, gémit Barney, secoué de sanglots secs.

— À la réflexion, je me souviens que quelqu'un m'a dit qu'elle vivait encore quand on lui a ouvert le ventre. Elle a crié « mon bébé », paraît-il, ou une sottise de ce genre. Dieu sait qui pouvait être le père.

— Je vous tuerai même si je dois y passer cette vie et la suivante, articula lentement Barney et les mots écorchèrent sa gorge comme des clous rouillés.

— Très poétique, dit de Culo en souriant. Allons, je dois vous quitter. J'étais simplement passé pour vous apporter un autre cadeau. Vous avez laissé le premier dans mon bureau. Celui-ci vous plaira peut-être davantage.

Il ramassa un tisonnier par terre et le plongea dans le feu.

— Ils sont rares, par ici. Celui-ci vient de ma cheminée personnelle. Je tiens à ce que vous le sachiez.

Puis l'Hispanien vint se pencher sur Barney et, des deux poings, il le frappa violemment dans le bas-ventre.

— Ordure puante, dit-il. Je veillerai à ce que tu restes en vie le plus longtemps possible.

— Je resterai en vie assez longtemps pour vous tuer, gronda péniblement Barney, cassé en deux par la douleur.

Une demi-heure plus tard, Estomago arriva avec les quatre hommes qui avaient escorté Barney. Le jeune garçon aux yeux tristes était encore là et, de nouveau, il attisa le feu.

Estomago déboutonna le col de son uniforme et passa un doigt autour de son cou rouge en sueur.

— On se croirait en enfer, ici, marmonna-t-il.

Il regarda Barney, atrocement amaigri, les poignets en sang, écorchés par la corde.

— De l'eau, gémit-il.

— Pas d'eau, répliqua Estomago. Ce n'est pas permis.

Le gamin aux yeux tristes se retourna et les regarda.

— C'est une sale façon de mourir, dit Estomago sans aucune trace de l'ironie du président. Dites-nous qui d'autre est au courant de cette installation, et je vous laisserai mourir, d'une balle dans la tête.

Il aurait été bien facile pour Barney de dire la vérité, que les États-Unis ne savaient rien. Alors, il mourrait. Tout serait fini.

Mais il ne pouvait pas mourir. Pas avant que De Culo soit mort. Pas avant d'avoir vengé sa femme.

— Libérez-moi, dit-il. Alors je vous le dirai.

Estomago secoua la tête.

— Je ne peux pas. Vous devez mourir, tôt ou tard.

— Tard.

— À votre aise, dit le général et il fit signe au soldat en treillis. Dominguez. Le fouet.

*

* *

Barney resta plusieurs heures sans connaissance. Il se ranima en sentant couler dans sa gorge une eau glacée d'un ruisseau de montagne. Il cracha, toussa mais continua de boire, de peur que l'eau lui soit retirée avant qu'il ait bu au moins de quoi rester vivant toute la nuit. Des mains sentant la terre et la verdure bassinèrent ses yeux et son front.

Il souleva les paupières. Le garçon qui avait attisé le feu lui fit signe de se taire et lui donna un autre bol d'eau.

— Je ne t'oublierai pas, mon fils, murmura Barney en espagnol.

Immédiatement, un vague bruit au-dehors lui apprit que des hommes montaient la garde. Le gamin s'aplatit dans l'ombre. Le garde jeta un coup d'œil dans la hutte.

— Il délire, dit-il à son camarade et il retourna à son poste.

Le garçon fit une grimace à Barney quand il se releva et lui présenta encore le bol. Barney secoua la tête. Le jeune homme lava ses blessures et il retint sa respiration malgré la douleur, en laissant l'eau faire son œuvre. Puis le gamin se glissa par une étroite fissure entre les bambous et disparut.

Les jours se traînèrent. Les coups, les interrogatoires, le fouet. Toujours le fouet. Tous les jours, un homme surgissait avec un serre-joint pour lui casser un doigt. Et, chaque soir, le fouet.

— Que sait la CIA ?

— Va manger de la merde.

— Que leur avez-vous dit ?

— Que ta mère est une pute.

— Y a-t-il d'autres agents cachés dans l'île ?

— Va te faire mettre par des terrassiers.

Parfois Barney parlait espagnol, parfois anglais, ça n'avait pas d'importance. Du moment qu'il parlait, qu'il restait en vie.

Quand tous ses doigts eurent été cassés, Estomago lui donna de l'eau. Elle était droguée, comme celle du cachot, empoisonnée, effrayante. Elle provoquait les rêves.

Il commença à en avoir un, en particulier, qui revenait régulièrement. Un rêve de femmes.

Tous les soirs, depuis qu'il était forcé de boire cette eau, une foule de belles filles, nues et éblouissantes dans la clarté du feu, dansaient dans la hutte, l'entouraient, le caressaient de leurs mains parfumées,

se frottaient contre lui. Chaque nuit, elles venaient et repartaient sans un mot et reparaissaient le lendemain, évanescences et merveilleuses.

Les flagellations cessèrent. On donna de l'eau à Barney, quatre fois par jour. Dans la journée, les soldats venaient attiser le feu et lui donner de l'eau et, la nuit, ils étaient remplacés par les filles souriantes, adorables, provocantes.

Il commençait à guérir. Ses poignets étaient pansés et il n'avait plus qu'une corde à la cheville. Et il commença à aimer l'eau.

Les rêves n'étaient plus terribles. Ils devenaient agréables, fous, multicolores, chaotiques. Quelle importance ? Qu'y avait-il de si intéressant dans la réalité, d'abord ? Barney attendait avec impatience ses quatre bols, d'eau. Elle rendait le monde joli et flou. Elle rendait le monde plaisant.

De temps en temps, Barney se demandait comment était la vie, en dehors de la hutte. Avait-il jamais été dehors ? Il lui semblait que le monde commençait et finissait là, dans ce petit paradis de bambou avec l'eau magique. Cela lui convenait très bien. Surtout si les femmes continuaient de venir.

Elles venaient. Elles lui parlaient, maintenant, elles lui murmuraient des mots tendres, des paroles de réconfort.

— Nous t'aimons beaucoup, dit une fille très blonde.

La connaissait-il ? Oui, bien sûr, elle venait depuis le premier soir. *Non*, protestait une petite voix dans la tête de Barney. *Tu la connais d'ailleurs. Fiche-moi la paix*, répondit Barney à la voix, *il n'y a pas d'ailleurs*.

— Je vous aime bien aussi, répondit gaiement Barney. J'aime tout.

— Alors je vais faire quelque chose que tu aimeras encore plus, dit la mince blonde et les autres pouffèrent.

— Ah chic ! s'écria Barney en battant des mains. Qu'est-ce que c'est ? Un gâteau ?

— Bien mieux que ça, mon chou.

Elle s'agenouilla entre ses jambes et le prit dans sa bouche pour faire courir des frissons tout au long du dos de Barney, avec sa scandaleuse petite langue.

— Oh mince ! dit Barney. Tu avais rudement raison. Ça, ça bat tout. Tu crois que j'ai droit à un peu d'eau ?

— Bien sûr, mon ange, dit une autre fille et elle lui donna à boire.

Avec l'eau, tout fut encore meilleur. Et toutes les autres superbes femmes nues le caressèrent aussi, se le disputèrent, lui firent mille choses. Il n'avait qu'à rester allongé, et boire cette eau magique. Le paradis sur terre. Elles inventaient des jeux et Barney gagnait toujours.

— J'ai un nouveau jeu, annonça une nuit la blonde.

— Ah, chic alors !

— D'abord, tu vas boire un peu.

Barney but et rendit le bol en déclarant fièrement :

— Là ! J'ai tout bu !

— C'est très bien, Barney. Tu es un bon garçon.

— Gentil, gentil Barney, chantèrent en chœur les autres.

Il était radieux. Il savait que ce nouveau jeu allait être amusant.

— Alors voilà. Je dirai un mot et toi, tu diras la première chose qui te passe par la tête. D'accord ?

— D'accord. C'est facile.

— Bien. Voilà le mot. Prêt ?

— Prêt.

— Filles.

— Plaisir ! répondit Barney en clignant de l'œil et elles éclatèrent de rire.

— C'est exact, Barney, dit la blonde. C'est vrai. Maintenant, un autre mot.

— Prêt. J'écoute.

— O.K. El Présidente Cara de Culo.

— Hein ?

— De Culo.

— Je ne connais pas ce mot, gémit Barney et sa figure se convulsa comme s'il allait fondre en larmes.

— Là, là, murmura la blonde en lui caressant la tête. Ce n'est pas grave. C'était un mot difficile. Je vais t'expliquer ce que ça veut dire, comme ça tu sauras donner la bonne réponse, d'accord ?

— Je t'aime, dit Barney.

— Comme il est mignon ! Le président Cara de Culo est le plus grand homme de la terre ! Qui est-il ?

— Le plus grand, répliqua Barney.

— Merveilleux ! Tu as gagné un baiser, dit-elle et toutes vinrent l'embrasser. Prêt pour un autre mot ?

— Bien sûr.

— CIA.

— CIA ?... Je crois que je travaille pour la CIA, marmonna Barney et il se fourra un doigt dans le nez pour réfléchir. Mais je travaille pas. Je m'amuse.

— Tu travaillais pour eux, mon chéri. Mais c'était des gens très, très méchants.

— Très méchants ?

— Affreux. Ils te battaient.

— Les soldats me battaient.

— Pas du tout ! Tu es vilain, Barney ! C'est vilain de croire que les soldats t'ont fait du mal.

— Ils m'ont fouetté avec le grand serpent. Ils m'ont fait mal aux mains, insista faiblement Barney.

— Ça, c'était la CIA. Pas les soldats.

Barney ouvrit de grands yeux. Il était pourtant sûr que c'était les soldats.

— C'était peut-être des soldats différents, hasarda-t-il.

La blonde retrouva le sourire et toutes les filles l'embrassèrent.

— C'est ça ! Gentil Barney !

— Oui, d'autres soldats. De la CIA. Méchants.

— La CIA est encore par ici, chuchota la blonde.

— Ici ? Ici ?

— Oui.

— Où ça ? demanda Barney en regardant peureusement de tous côtés.

— Nous ne savons pas. Dis-le-nous, Barney. Dis-nous où ils sont, pour qu'ils ne reviennent plus te faire de mal.

— Je... je ne sais pas. Qu'est-ce que c'est, la bonne réponse ?

— Allons ! Tu le sais.

— Non, non, affirma Barney en secouant énergiquement la tête.

— Il est peut-être le seul, chuchota la blonde aux autres, et puis, plus fort : Bon. Voilà un autre mot.

— J'en ai assez de ce jeu.

— Plus qu'un. Installation.

Barney bâilla.

— L'installation c'est ce que papa met autour de la maison pour empêcher la neige d'entrer. Dites, quand c'est qu'il va neiger ?

Les filles ne répondirent pas. Elles chuchotaient entre elles.

— C'est tout, Barney. Tu as été un bon garçon, dit enfin la blonde et elles sortirent toutes.

*

* *

Cette nuit-là un soldat avec une grande pancarte marquée CIA accrochée au cou vint arracher les ongles de Barney. Le lendemain soir un autre soldat, affublé du même écriteau, le battit presque à mort. Les repas cessèrent. Les femmes ne vinrent plus. Seule l'eau demeurait. Et le feu.

On lui lia de nouveau les poignets. Il pleura. Puis ils envahirent tous la hutte, les soldats et les femmes. Ils secouèrent tristement la tête quand le méchant homme de la CIA s'approcha du feu et en retira le tisonnier rougi à blanc.

— La CIA va te faire mal, maintenant, à moins que tu nous dises où sont les autres hommes de la CIA.

— Sais pas.

L'homme s'approcha de Barney, de plus en plus près, en tenant le tisonnier devant lui.

— Nous sommes des gens très méchants, dit-il, si près maintenant que Barney sentit l'odeur du bois de cyprès resté collé au bout du fer. Nous voulons que tu te rappelles qui nous sommes.

— CIA, marmonna Barney. Très méchants.

Le soldat leva le tisonnier au-dessus du ventre de Barney.

— Très mauvais. Pour toi, dit-il, et il abaissa le fer rouge pour écrire les trois lettres CIA sur le ventre.

L'odeur de chair grillée envahit la hutte et Barney hurla en oubliant ses derniers lambeaux de souvenirs.

Deux jours plus tard, il ouvrit les yeux et vit le canon d'un magnum braqué sur eux.

— Il ne sait rien, dit Estomago. Finissons-en avec cette comédie.

— Ah ! J'ai une idée, s'exclama Gloria. Tu ne veux pas t'amuser un peu, avant de le tuer.

— M'amuser ! Tu ne penses qu'à t'amuser.

— Non, je t'assure ; ce sera super !

Elle chuchota à l'oreille d'Estomago et il rit.

— Pourquoi pas ? dit-il en rengainant son arme. Ça distraira les hommes.

Il secoua Barney et le fit émerger du brouillard qui revenait l'envelopper.

— Allez. Debout. Tu es libre.

— Libre ? répéta Barney sans trop savoir ce que ce mot voulait dire.

Les soldats lui délièrent les mains et le conduisirent, tout chancelant, hors de la hutte où ils attachèrent une autre corde autour d'un bras, plus longue et plus mince que l'autre.

— Tu vas exécuter le rite de la chauve-souris, annonça Estomago. Pour cela, tu combattras un homme, en ayant les yeux bandés et lié à lui par une corde. Si tu le tues, tu seras libéré.

— Combattre, murmura Barney en regardant vaguement les marques rouges sur son ventre, qui s'envenimaient déjà.

— Trouve-lui quelqu'un de mignon comme adversaire, chéri, pouffa la blonde. Ce sera plus intéressant.

Estomago désigna la jeune recrue aux yeux tristes.

— Lui ?

— Parfait.

Il fit signe au garçon d'avancer. En silence, il entra dans le cercle où Barney attendait en vacillant. Le bras du garçon fut attaché avec l'autre extrémité de la corde. On leur banda les yeux à tous deux.

— Voilà des couteaux, dit Estomago en plaçant un couteau à lame courbe dans la main de chacun. À mon commandement, vous commencerez à combattre à mort... Prépare ton fusil, ajouta-t-il à voix basse, à l'un des soldats. Si l'Américain gagnait, par un hasard

quelconque, je ne veux pas qu'il parte vivant.

— Oui, mon général.

Le soldat obéit et prépara son arme.

— Très bien, cria Estomago. Allez !

Ramassé sur lui-même, le jeune garçon tourna autour de Barney, qui donnait des coups hésitants dans le vide. La foule riait.

— Psst, souffla le gamin. Par ici...

Il entraîna Barney vers le bord du cercle. Les spectateurs s'écartèrent. Il abattit son couteau sur Barney, en le manquant de peu et pourtant Barney tenait à peine debout.

— Ce gamin se bat aussi mal que l'Américain, dit Estomago en riant.

Le garçon frappa encore mais cette fois il tomba et roula vers le bord de la clairière.

— Des oiseaux, dit Barney.

— Nous sommes près de la forêt, chuchota le garçon. Fais semblant de te battre contre moi. Je vais te faire sortir d'ici.

Il fit encore siffler sa lame, tout en se rapprochant des premiers arbres.

Barney tomba.

— Tue-le ! Tue-le ! Tue-le ! glapirent les femmes.

Le gamin bondit.

— Lève-toi. Vite. C'est le moment.

Barney se ramassa tant bien que mal tandis que la foule trépignait d'enthousiasme.

— Il va peut-être nous offrir un bon spectacle, après tout, estima Estomago. Puis il cria aux combattants : Mais vous êtes trop loin, on ne peut plus vous voir ! Revenez par ici !

— Allons-y, murmura le garçon en arrachant son bandeau et celui de Barney. Essaie de me suivre.

Il partit dans la jungle en courant comme une gazelle et en traînant Barney que la corde obligeait à suivre. Deux coups de feu claquèrent derrière eux.

Des branches rouvraient les blessures de Barney. Chaque pas brûlait ses pieds endommagés comme des charbons ardents. Ses mains fracturées pouvaient à peine tenir le couteau mais il savait qu'il ne devait pas le lâcher. Il ne savait rien de plus, il ne se rappelait rien, uniquement que ce gamin était un ami et qu'il devait garder son couteau et courir, courir comme il n'avait jamais couru.

Le gamin trancha la corde entre eux.

— Je connais une petite clairière, pas loin d'ici, dit-il. Tu pourras t'y reposer et boire de la bonne eau qui te guérira.

Il poussa Barney devant lui. À la clairière, une petite cascade tombait dans un ruisseau surgissant d'une caverne.

— Ne bois pas encore, dit le gosse. Nous allons attendre dans la grotte jusqu'à la nuit. Les hommes d'Estomago ne sont pas loin.

Barney ouvrit et ferma les yeux pour s'éclaircir les idées. Tout était flou, irréel.

— Aie confiance en moi, insista le gamin et il tira Barney dans la petite caverne.

Il y faisait froid et humide et cette position accroupie n'arrangeait pas les brûlures de Barney, mais ce garçon lui demandait d'avoir confiance en lui, alors il avait confiance. Il finit par s'endormir, gardé et surveillé par le jeune homme. Le soir venu, il le réveilla.

— Viens. Il est temps de partir.

— Attends, dit Barney en le retenant. Pourquoi viens-tu à mon secours ?

Le garçon le regarda de ses grands yeux tristes.

— Denise Saravena était mon amie. Après la mort de ma mère, Denise nous a apporté à manger, jusqu'à ce que je sois assez grand pour m'engager dans l'armée.

— Qui est Denise ? demanda Barney.

Au bout d'un moment, le garçon lui dit :

— Nous allons laver tes blessures et boire à la cascade. Ensuite, il faudra partir. Je connais un petit village, au nord de Puerta del Rey, où nous serons bien accueillis.

Ils burent, au bas de la cascade. Alors que Barney s'aspergeait la tête et le cou, le garçon pivota brusquement, son couteau prêt à lancer.

Un chimpanzé sortit de la forêt en courant en zigzag et en poussant de petits cris. Le gamin soupira.

— Tu sais y faire avec ce couteau, dit Barney soulagé.

Le gosse se coucha sur le ventre pour boire.

— Personne ne connaît mieux la jungle que moi, affirma-t-il.

Il entra dans l'eau pour se laver. Un coup de feu claqua alors et envoya le garçon s'étaler dans la boue de l'autre berge, avec un trou gros comme un pamplemousse dans le dos. Ses jambes maigres s'agitèrent un moment et il ne bougea plus.

Barney vit le soldat avant qu'il ait fait demi-tour, et quand il se tourna le couteau de l'Américain volait déjà dans les airs et se planta avec un bruit sourd dans la poitrine de l'homme. De l'autre côté du ruisseau le chimpanzé cria et s'enfuit bruyamment dans la jungle. Barney retourna précipitamment dans la grotte. Quelques instants plus tard, quand d'autres soldats surgirent, ils suivirent le bruit fait par le chimpanzé. Et Barney put contempler le corps sans vie de son ami, un garçon qui aurait pu être son fils. Il lui creusa tant bien que mal une tombe peu profonde, au bord du ruisseau.

*

* *

Sans penser, sans réfléchir, la tête vide, il arriva à Puerta del Rey le lendemain matin et s'arrêta pour passer un jour et une nuit dans un café misérable où on lui vendit trois bouteilles de tequila en échange de sa boucle de ceinture en cuivre.

Une fois les trois bouteilles vides, Barney se sentit bien, pour la première fois de la vie dont il se souvenait. Il se sentait si bien qu'il organisa une conférence de presse en pleine ville pour déclarer que la CIA était mauvaise. La CIA était à Hispania. Le chef de la police, un nommé Estomago, parut étonné de le voir et pourtant Barney ne le connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Il ne voulait connaître personne. La CIA était là. La CIA était méchante. Et qu'est-ce que ça pouvait foutre ?

CHAPITRE XIV

Smith plaça deux feuilles de papier côte à côte. La première était la une du *New York Daily News* et sa manchette annonçait :

MARCHE SUR WASHINGTON

Des millions de Noirs manifestent à la suite de l'assassinat du leader des Droits Civiques Calder Raisin.

L'autre papier était l'agrandissement d'une microfiche de la Centrale Correctionnelle pour Femmes d'Abbey's Way, Indiana :

Mr George Barra Directeur

Centrale Correctionnelle pour Femmes

Cher Mr Barra,

Ceci pour vous informer que votre détenue 76146, Pamela Andrews (vol à main armée, 25 ans) continue de purger sa peine de manière satisfaisante dans le programme du travail volontaire d'Hispania. Permettez-moi de vous féliciter de votre participation à ce programme. En permettant à votre prisonnière de purger sa peine en accomplissant un travail si indispensable à notre pays, non seulement vous avez économisé beaucoup d'argent aux contribuables américains mais fait un grand bond en avant pour la réforme pénitentiaire. Je continuerai de vous donner des nouvelles de votre détenue enrôlée dans notre programme et vous prie de croire à l'assurance de ma considération distinguée,

Général Robar Estomago

Conseil National de Sécurité

République d'Hispania

Une pile de lettres semblables, toutes datées de deux ans plus tôt, s'entassait sur un côté du bureau de Smith. Il regarda les notes qu'il avait prises en les lisant :

— Tous les détenus envoyés à Hispania pour le programme de travail volontaire d'Estomago étaient des femmes.

— Toutes étaient orphelines.

— Toutes les lettres aux prisons étaient signées par Estomago.

— Toutes les détenues purgeaient de longues peines.

— Toutes allaient bien, d'après les lettres. Pas une mort, pas même accidentelle.

— Mais aucun des agents de la CIA à Hispania avec Barney Daniels ne se souvenait d'avoir vu travailler des femmes blanches dans l'île.

Smith parcourut de nouveau le journal.

Calder Raisin, un meneur sans envergure de son vivant était un martyr dans la mort. Partout, les Noirs se rassemblaient. On craignait des émeutes à Washington.

Le rapport d'autopsie de Raisin indiquait qu'il était mort de multiples contusions à la tête causées par diverses armes. Daniels avait été envoyé pour tuer Raisin mais Raisin l'avait été par plus d'un homme.

Gloria Sweeney était à Hispania avec Barney. Elle était maintenant à New York et probablement en rapport avec Estomago.

Une enveloppe, en papier manufacturé à Hispania, avait été piégée et envoyée à Daniels.

Et les Noirs manifestaient.

Le directeur de CURE pivota dans son fauteuil et contempla le détroit de Long Island, à travers la glace sans tain de sa grande baie. Les pièces du puzzle se réunissaient et formaient une image terrifiante.

Premièrement, il y avait eu la nomination d'Estomago, ennemi juré des Américains, par le président de Culo comme ambassadeur d'Hispania à l'ONU.

Ensuite, il y avait des signes de plus en plus visibles d'un rapprochement rapide entre Hispania et l'Union soviétique.

Enfin, il y avait le bateau. Un bâtiment de guerre soviétique, transportant ce qui pourrait être de l'armement nucléaire, avait tout simplement disparu en route vers Cuba. Il était à soixante milles des côtes cubaines et soudain, le lendemain, les avions-espions à haute altitude et les espions à l'intérieur de l'empire de Castro étaient incapables de retrouver le bâtiment. Il n'était jamais arrivé à destination.

En recevant le rapport, Smith avait pensé à un accident en mer. Le bateau avait coulé. Mais comme les jours passaient et que les Russes n'annonçaient pas la perte accidentelle du navire, il commença à se poser des questions. Et puis, trois semaines plus tard, des agents en Europe signalèrent que le bateau revenait par la mer Baltique.

Alors où avait-il été ?

Était-ce possible que, le bâtiment se soit détourné de son cap à la dernière minute pour faire un crochet par Hispania et y débarquer une cargaison de fournitures nucléaires ?

Smith pianota avec son crayon. Normalement, il aurait écarté une menace comme des armes nucléaires à Hispania. Mais d'autres choses l'en empêchaient.

Dans les capitales européennes, les agents captaient des tuyaux et des rumeurs d'une attaque contre les États-Unis devenue possible.

Était-ce vraisemblable ? La Russie pourrait-elle projeter d'attaquer les États-Unis ? Une force de missiles lancés d'Hispania ?

Gloria Sweeney et Estomago étaient responsables du meurtre de Raisin. Par conséquent, ils l'étaient du rassemblement des centaines de milliers de Noirs marchant à présent sur Washington. Est-ce que ça ferait partie du même plan, créer un tel chaos et une telle confusion à Washington que la nation baisserait sa garde ? Et qu'est-ce que c'était que cette carte dont parlait Daniels ?

Le directeur de CURE soupira. Tant de questions et si peu de réponses !

Il résolut d'attendre que Remo revienne avec quelques explications.

L'idée ne vint pas à Smith de craindre que, pendant qu'il attendait, des plans pourraient être mis à exécution pour faire sauter une partie des États-Unis. Attendre, c'était ce qu'il fallait faire. Alors il attendrait. Et il n'en parlerait à personne parce que la responsabilité lui incombait, à lui et à nul autre. Il chassa donc le problème de son esprit, se retourna vers son bureau et parcourut les factures du mois du sanatorium de Folcroft.

Il secoua la tête avec irritation. C'était le deuxième mois que la facture du pain augmentait et il était de plus en plus certain qu'un des employés des cuisines volait des provisions. Il faudrait faire quelque chose.

CHAPITRE XV

La grande mosquée de la 114^e Rue était fermée. Deux gardes en strict costume noir surveillaient le portail, qui était fermé par une chaîne et cadénassé.

En sifflotant, Remo s'approcha, souleva la grosse chaîne et la cassa comme si c'était une allumette.

— Pourquoi tu fais ça, quoi, merde, dit une des Pêches de La Mecque lorsque Remo entra dans la mosquée. Quoi, halte, mec. Halte au nom de la Confrérie afromusulmane.

— Pas le temps, les copains, lança Remo par-dessus son épaule. On se reverra plus tard.

— On va se revoir pas plus tard que tout de suite, dit l'autre Pêche de La Mecque et les deux hommes se jetèrent sur les jambes de Remo pour le plaquer au sol.

Il les attrapa au vol. En se servant du premier comme d'une massue, il le fit tourner et l'envoya valser contre le ventre de son copain. Deux paires d'yeux noirs s'arrondirent, louchèrent, sous les têtes rases luisantes de sueur et l'un d'eux dit :

— T'es un sacré mauvais bougre.

L'autre secoua la tête et se releva en chancelant.

— Au nom d'Allah, cria-t-il en tirant de sa poche intérieure un couteau bordé de bleu, les yeux dans les yeux de Remo.

Remo rua. Un seul coup de pied, et le couteau se logea dans la gorge du garde ; un flot rouge ruissela sur la chemise blanche et s'étala. L'homme se raidit et trembla. Sa bouche s'ouvrit et se ferma, comme celle d'un poisson, mais rien n'en sortit. Il fit quelques pas en zigzag, vacilla, trébucha.

Remo souffla et la petite bouffée d'air jeta l'homme à terre comme une masse.

— C'est ça le business, trésor, dit Remo.

— Merde, alors, sainte merde ! s'exclama l'autre Pêche quand Remo se retourna sur lui. Non, écoutez voir, mec, moi j'ai point de couteau pas ? Voyez ? dit-il et il ouvrit sa veste en tremblant. Pas de couteaux, pas de flingue, pas même un pistolet à air comprimé. Moi, je suis qu'un gars de la campagne, je venais ici voir ma tante Minnie, oui monsieur... Moi, je suis strictement pour la non-violence. Amen. Libre enfin.

Il partit au trot allongé, en jetant un coup d'œil derrière lui pour voir si Remo suivait.

Remo avait autre chose à faire et pas de temps à perdre. Il s'arrêta un instant devant la lourde porte à deux battants de la mosquée proprement dite, juste le temps d'admirer la précision de leur installation. Tout était parfaitement étanche, là-dedans, et chaque battant devait bien peser une demi-tonne. Celui qui avait conçu ces portes pensait à une forteresse et se préparait à soutenir un siège.

En s'aidant du levier de son coude, il réussit à insinuer une main dans l'interstice, pas plus gros qu'un cheveu, entre les battants. C'était de l'acier massif de plus de cinq centimètres d'épaisseur. En tâtonnant du bout des doigts, il trouva la serrure, y enfonça trois doigts et libéra le mécanisme qui céda avec un petit *plop* grave, le bruit très étouffé d'une explosion souterraine. Puis il poussa de l'épaule pour déloger le verrou intérieur.

La mosquée était froide et silencieuse comme un tombeau. Il traversa des salles désertes en parcourant sans bruit tout le dédale de couloirs et d'escaliers, ses pieds frôlant à peine les planchers cirés. Il tapa sur un mur. De l'acier. Dans un coin du bâtiment, il tâta du pied, cherchant ce qu'il y avait sous le bois. Encore de l'acier.

Au pied d'un petit escalier métallique blanc, il trouva les deux uniques occupants de la mosquée ; deux jeunes hommes noirs en costume noir, la figure impassible, la tête rasée aux reflets bleu-noir luisant sous l'éclairage tamisé. Ils examinèrent froidement Remo sans reconnaître sa présence autrement que d'un regard.

Comme deux panthères, ils s'approchèrent de lui, en silence. Remo, en les observant, se dit que c'était les meilleurs de la bande. Visiblement entraînés pour rester auprès de Gloria, comme gardes du corps personnels.

Sans un mot, l'un d'eux sauta en l'air et vola vers Remo, les jambes ramassées contre son torse. Remo ne bougea pas et attendit que l'inévitable pied jaillisse pour le frapper au plexus solaire. Quand il vint, il attrapa le talon et le souleva brusquement pour bloquer le genou, puis il appuya du plat de la main sur la plante du pied, ce qui eut pour effet de disloquer la hanche et d'envoyer l'homme exécuter un vol plané sur toute la longueur du couloir, à la vitesse d'une boule de bowling. Il s'écrasa avec un *flac* mou contre le mur du fond.

Le second garde passa à l'action, toujours aussi impassible et sans quitter des yeux la figure de Remo.

Il était rapide, pas de doute. Alors qu'il préparait son coup – une torsion de l'épaule destinée à être employée avec une arme – Remo remarqua qu'il avait un bon équilibre.

— Pas mal, dit-il. Dommage que je doive te tuer pour aller voir la chatte blanche là-haut.

L'homme entama sa torsion, aussi bien équilibré et souple qu'un félin.

— Superbe, approuva Remo en tirant de sa poche une boîte d'allumettes qu'il sema par terre.

Elles glissèrent avec une grande précision entre le plancher et le soulier du garde. Il fut totalement déséquilibré et quand son mouvement pivotant se termina, toute son énergie s'était concentrée dans ses pieds, pour le maintenir debout. Il s'arrêta, momentanément sans force. Remo s'approcha de lui.

— Bougez pas, mon joli, dit Gloria du palier.

Elle portait un sari blanc diaphane, qui dissimulait très succinctement son corps, et sa main était armée d'un revolver. Remo s'immobilisa.

— À votre service, dit-il en s'inclinant.

— C'est très bien, déclara-t-elle et elle pressa la détente.

Quand Remo vit la tension de sa main, les petits muscles de l'index commencer à se contracter, il saisit le garde. D'un mouvement si vif que Gloria ne put le voir ni le garde résister, il plaça l'homme entre lui et la balle, et avant d'avoir le temps de s'étonner, l'homme était mort et Remo dans l'escalier, pulvérisant le revolver dans sa main.

— Rentrez, dit-il à Gloria en la poussant dans l'appartement.

— Pourquoi ? demanda-t-elle d'un air dégoûté. Il n'y a personne d'autre. Vous le savez bien.

— Je veux voir la carte... miss Sweeney.

— La carte ? pouffa-t-elle. Mais comment donc. Rincez-vous l'œil, trésor.

D'un geste large à la Bette Davis, elle indiqua la carte sur le mur. C'était un planisphère tout ce qu'il y a de banal. Un peu vieux, peut-être, pensa Remo en examinant les plis usés, mais sans rien de spécial.

— Barney Daniels est en vie et bavard, je suppose ? dit Gloria d'un air résigné.

Le visage un peu hagard, elle se laissa tomber dans un fauteuil blanc bien rembourré.

— En effet. Et il a retrouvé la mémoire.

Elle haussa les épaules et leva un verre givré.

— Ça devait arriver. Vous buvez quelque chose ?

— Non, merci.

— Ce n'est que de l'eau minérale. Tenez, goûtez.

Elle se leva et alla au bar, où elle remplit pour Remo un verre à orangeade. Il le prit. Le verre était froid. L'humidité extérieure lui mouilla la main.

— Un peu d'eau ne peut pas me faire de mal, j'imagine, dit-il.

Puis il renifla. L'odeur était à peine perceptible, inexistante, rien qu'un vague effluve.

— Du chlorure d'éthyle, murmura-t-il avec stupeur. Et autre chose. Quelque chose d'ordinaire, de courant.

— Ne faites pas l'imbécile. Ce n'est que de la bonne vieille H₂O, venue tout droit des sources cachées de la ville de New York. Allons, cul sec.

Elle vida son verre d'un trait, nerveusement.

— Et ça, qu'est-ce que c'était ?

— Du gin. Je me désintoxique de l'eau, répondit-elle avec un sourire.

Remo sourit aussi et lui tendit le verre.

— Allons, voyons. Goûtez celle-là.

— Non, merci.

— Allez. On ne vit qu'une fois.

Il lui pinça la mâchoire, la força à l'ouvrir et lui versa le liquide dans la gorge.

— Du chlorure d'éthyle et du mesquite, dit Remo. Du mesquite comme dans la tequila. C'est avec ça que vous avez intoxiqué Daniels, hein ? Le mesquite. D'abord, on lui brouille les idées au chlorure d'éthyle, ensuite c'est l'intox au mesquite. Et il continue d'en avaler assez dans sa tequila pour conserver le chlorure dans ses tissus, le maintenir en pleine vape. Jusqu'à ce qu'il se désintoxique de force à la clinique.

Gloria toussa et crachota. Remo lui serra la figure encore plus fortement. Elle ouvrit la bouche en grand.

— On va essayer encore un coup, dit-il et il versa tout le contenu de la carafe. Voyons un peu ce qu'il y a dans votre système à vous.

Le liquide déborda, coula sur le menton de Gloria, et plaqua le drapé de mousseline sur ses seins.

Brusquement, elle cessa de se débattre et une lueur de joie folle brilla dans ses yeux. Remo la lâcha. Elle lui cligna de l'œil, lui sourit, battit des mains.

— C'est bon !

— Vous aussi, vous avez du chlorure d'éthyle dans le corps. C'est pour ça que vous vous êtes embarquée là-dedans ? Ils vont ont eue en vous droquant ?

— Juste un petit verre de temps en temps.

— Vous voulez causer, maintenant ?

— J'aime mieux jouer à touche-touche, roucoula-t-elle en offrant ses seins à Remo.

— Où est tout le monde ?

En minaudant, elle agita un index grondeur. Sa figure était convulsée par un rictus qu'elle devait prendre pour un joli sourire.

— Non, non, bouche cousue, pouffa-t-elle. Tous les Négros, partis. Négros, Négros, Négros. Tous partis à Washington pour se faire désintégrer.

— Qui va les désintégrer ?

— Moi ! Gloria ! Et Robar.

— Estomago ?

— Oui, celui au gros gourdin, dit-elle d'un air gourmand.

— Pourquoi est-ce que vous voulez les faire sauter ?

— Pas rien qu'eux. Tout le monde. Tout Washington.

— Je croyais que vous aimiez la Confrérie afromusulmane.

Elle fit un geste obscène.

— Berk ! Un jeu. Les Négros m'ont fait jeter en taule. Robar m'en a sortie.

— Qu'est-ce que vous aviez fait, pour aller en prison ?

Elle minauda, en levant les yeux vers Remo.

— Je m'étais abattu un Négro et ils m'ont collée en taule.

— Pauvre bébé, railla Remo.

— Pauvre Gloria, pleurnicha-t-elle et une larme se gonfla au coin de son œil. M'en vais les faire sauter. M'en vais tout faire sauter, tout le monde.

— Et comment allez-vous les faire sauter ?

Gloria pouffa.

— Avec des bombes, idiot. Robar a des bombes, des tas de bombes. Allez, on va jouer à touche-touche. Assez parlé.

— Parlons d'abord, ensuite touche-touche. Les bombes sont à Hispania ?

— Bien sûr. Dans l'installation. Les filles les ont montées. Elles ont construit la base, aussi.

— Quelles filles ?

— Les filles que Robar a fait venir des prisons. Comme moi. Mais moi, j'ai pas eu à travailler parce que je suis trop jolie, dit-elle en tapotant ses cheveux platine.

— Quand est-ce que vous allez lancer la bombe ?

— La semaine prochaine, peut-être. Peut-être jamais. Quand les Russes le diront.

— Et qu'est-ce qui arrivera à Hispania ?

Gloria haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça fout ? Robar et moi, on s'en va. El Présidente, il va en Suisse. Alors on s'en fout. Nous avons des tas d'argent et nous aurons encore bien plus quand les Russes viendront à Hispania et s'empareront de l'île.

— Où sont les filles, maintenant ?

— Mortes. Nous les avons fusillées, toutes. Pan ! J'aime bien tirer.

— Alors pourquoi est-ce que vous n'avez pas abattu Barney Daniels ?

— Parce qu'il s'est échappé et il est rentré en Amérique. Alors nous lui avons envoyé une bombe, mais il n'a pas sauté. Et puis nous lui avons fait tuer Calder Raisin pour qu'il aille en prison et mettre les

Négros en rogne. Mais il n'a pas tué Calder Raisin. Il ne sait rien faire de bien.

— Un paumé, quoi, dit Remo.

— Mais bon touche-touche, quand même, murmura Gloria.

Remo fit le tour de la pièce.

— Je n'ai plus qu'une question. Qu'est-ce qu'elle a de si important, cette carte ?

— Idiot ! C'est une carte de bombes !

Elle s'approcha du mur, appuya sur un petit bouton et une rampe s'alluma, baignant le planisphère d'une lueur verdâtre surnaturelle.

Peu à peu, des lignes, des traits apparurent sur la carte. Des lignes bleues, rouges, des pointillés. Et un trait inégal épais partant de la jungle d'Hispania vers Washington.

— Le président a fait recouvrir ça d'un vernis, qui fait qu'on ne voit pas les lignes sans la lumière spéciale. Il est tellement intelligent !

— Un vrai petit génie, marmonna Remo.

Gloria alla s'asseoir sur le rebord de la fenêtre.

— Vous allez rester et jouer avec moi ?

— Non.

— Allez, ah, insista-t-elle en défaisant l'agrafe de son sari pour laisser la mousseline légère se dérouler et voler au vent par la fenêtre ouverte. Des beaux petits bidons de lait, hein ?

— Assez bons pour les travaux forcés, dit Remo.

Elle déroula le reste du sari et une longue bannière d'étoffe légère se déploya à la brise comme une rivière blanche. Puis elle monta sur le rebord et souleva les deux bras.

— Regardez ! Je suis un drapeau ! pépia-t-elle en tendant les bras pour attraper le nuage de mousseline. Je suis un ange ! Je vole ! À mort les Négros ! hurla-t-elle. L'ange de la mort prend son vol ! Mort à l'Amérique ! Touche-touche toujours !

Sur ce, elle quitta la fenêtre et plongea le long de la façade de l'immeuble, le reste de son sari se déroulant derrière elle et la laissant s'écraser toute nue sur le trottoir.

Remo secoua la tête.

— Complètement dingue, dit-il. Tous des dingues, dans cette affaire.

CHAPITRE XVI

Barney Daniels s'assit dans son lit, en frottant le point sensible où l'on venait de retirer l'aiguille de la perfusion.

— Plus que deux jours, M^r Daniels, lui dit l'infirmière noire. Et puis vous pourrez nous quitter. Et ce ne sera pas trop tôt, vous savez. Si nos clients savaient que nous avons un Blanc, ici, je ne sais pas ce qui arriverait.

Barney se secoua et répliqua :

— Non. Tout de suite.

— Voyons, voyons...

— C'est tout vu. Je pars. Tout de suite. Allez chercher Doc.

— Le docteur Jackson est occupé dans...

— Amenez-le-moi ici ! ordonna Barney d'une voix qui vibra dans la chambre. Sans ça, je cavale dans les couloirs et je vais crier sur le trottoir que vous soignez des Blancs. Vous ne vous en remettrez jamais !

— Voyons, calmez-vous. Je vais chercher le docteur.

Jackson avait l'air hagard, fatigué, et Barney s'aperçut qu'il n'avait jamais connu Doc autrement que surmené, épuisé et peu apprécié.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, espèce de con d'emmerdeur de Blanc ?

— Assieds-toi, Doc.

— Pas le temps, j'ai du travail.

Barney se poussa un peu et fit de la place sur le lit.

— Viens causer une minute. Nous en avons besoin tous les deux.

— Enfin quoi, qu'est-ce que ça signifie ?

— Je me suis souvenu, Doc. Je me souviens de tout.

Jackson vit tant de douleur, de souffrance dans les yeux de son ami qu'il comprit qu'il ne pourrait l'apaiser. Il ne pouvait que passer ce petit moment avec lui et l'écouter.

— Je me suis rappelé le temps où les choses étaient importantes. Des choses ordinaires, comme la vie. Tous les jours en me réveillant, j'étais content d'être encore passé au travers. Tu te souviens ?

— Moi ?... Ma foi, je ne sais pas. Oui, sans doute. Mais la jeunesse passe à tout le monde. C'est tout. On vieillit, on voit les choses différemment. On espère moins. Bof...

— De la merde ! Il ne se passe pas un jour sans que tu te demandes – oui, toi, Robert Hansen Jackson – que tu te demandes ce que tu fous là.

— Ah, tu crois ça, hein ? Depuis quand est-ce que tu me connais si bien ?

— Nous sommes le même type, toi et moi. Tu es noir et laid et moi je suis blanc et beau mais à part ça, on ne nous distingue pas l'un de l'autre.

— Tu te flattes. Alors, quoi encore ?

— Je vais à Hispania. Ce soir.

— Non, pas question ! rugit Jackson. Tu ne vas pas quitter ce lit avant deux jours !

— Je pars tout de suite, insista Barney.

— Pas question.

— Doc, je suis un peu faible et je ne peux peut-être pas te battre. À vrai dire, je crois que je n'ai jamais pu. Mais je peux fort bien attendre que tu aies le dos tourné, et puis balancer mon poing dans le nez de ton infirmière. Je pars.

Doc soupira.

— Ça ne peut pas attendre ? Tu n'es pas en état de voyager.

— Tu m'as entendu parler, sous l'effet des sédatifs, dit Barney. Tu sais ce qui m'est arrivé, ce qui est arrivé à Denise. Il faut que j'encaisse quelques factures. Je ne peux plus attendre.

Doc se leva avec résignation.

— Très bien, pauvre, con cinglé. Pars. Je ne vais pas te retenir.

— J'aurais besoin de deux ou trois petites choses.

Barney prit un bloc-notes sur la table de chevet, arracha le premier feuillet et le donna à Jackson.

— De la corde ? Qu'est-ce que tu vas foutre avec de la corde ?

— J'en ai besoin, c'est tout, assura Barney et il sourit. Ça te dirait, de petites vacances aux îles ?

Doc renifla, les narines palpitantes.

— Sur cette merde de perroquet flottante ? Hispania ? Au cul, mon vieux !

Il se leva, alla ouvrir la porte et se retourna.

— Ton drame, Barney, c'est que tu ne sais pas que tu es vieux. Tout est fini pour toi. Pour moi. Nous n'avons plus trente ans. Raccroche les gants, Barney. La vengeance est un sport de jeunes.

— La vengeance est à moi, dit le Seigneur, récita Barney et il sourit à Doc qui donnait un coup de poing dans la porte.

J'aurai tes sacrées fournitures quand tu voudras, grommela Jackson en sortant.

*

* *

Barney avait mal.

Il souffrit en sortant de la clinique, avec ses vêtements trop grands

sur sa charpente amaigrie. Il souffrit en montant dans le taxi que Doc Jackson avait appelé et qui l'attendait. Il souffrit quand il attendit sur le trottoir en face de l'ambassade hispanienne, en préparant son esprit à ce qu'il devait faire. Le pouce de sa main droite s'appuyait sur le manche rassurant du bistouri qu'il avait volé sur un plateau d'instruments, à la clinique de Doc Jackson.

Il traversa la chaussée et s'approcha de la sentinelle montant la garde devant le portail fermé, son fusil au port d'armes en travers de sa poitrine.

Le factionnaire l'intercepta et le repoussa avec la crosse de son arme. Barney retira la main de sa poche, les doigts serrés sur le scalpel, et lui trancha la gorge.

Avant que l'homme eût fini de tomber, Barney lui avait pris la clef du portail et pénétrait dans le jardin de l'ambassade. Un autre garde, à la porte de l'immeuble, tenta de l'arrêter, en le saisissant par les revers de son costume.

Barney leva vivement les mains entre celles de l'homme et le prit à la gorge. Sans même qu'il y pense, ses doigts bien entraînés se placèrent dans la bonne position, les pouces sur la pomme d'Adam. Il sentit les mains du garde se détendre et continua de presser jusqu'à ce qu'il entende un léger craquement, puis un gargouillis. Alors il lâcha le cou et l'homme tomba par terre.

Daniels contempla le cadavre. Il regarda ses mains. Il sourit. Il avait encore tué et c'était bon. Et ça ne faisait que commencer. Il y avait beaucoup de factures en souffrance.

Il tira le revolver de l'étui sur la hanche du garde, et suivit le long corridor. Le bureau d'Estomago était au fond, sa porte fermée. Barney plaça son talon contre la serrure et poussa fort. La porte s'ouvrit à la volée.

Estomago était seul, assis à son bureau d'acajou. Quand il vit Barney, sa figure exprima d'abord la surprise, puis la terreur.

— J'ai attendu longtemps, espèce d'ordure, dit Barney dans l'espagnol du ruisseau.

— Qu'est-ce que...

— Vous avez à payer pour la mort de ma femme respectée, Denise Saravena. Et pour le garçon que vous avez tué parce qu'il m'aidait. Je viens vous exécuter et vous expédier en enfer.

Estomago se jeta sur un tiroir, pour prendre le lourd magnum rassurant. Mais il fut trop lent.

Avant qu'il eût mis la main sur la crosse, Barney se penchait sur le bureau et lui collait le 38 sur le front, entre les deux yeux.

— Ça ne sera pas si facile, dit-il.

De l'autre main, il claqua le tiroir, puis il arracha Estomago à son fauteuil et le poussa vers la porte.

— Où m’emmenez-vous ? couina Estomago, les yeux ronds et vitreux de peur.

— Dans le parc. Nous finirons comme nous avons commencé. Par le rite de la chauve-souris.

*

* *

Le téléphone sonna dans le bureau de Smith. Il essuya une imperceptible moustache de transpiration et décrocha.

— Écoutez, dit Remo, tout ça c’est je ne sais quelle espèce de connerie à propos d’armes nucléaires à Hispania, braquées sur les États-Unis.

— Qui est responsable ?

— Estomago.

— Trouvez Estomago, ordonna Smith froidement. Découvrez si une attaque est prévue. Dans ce cas, quand. Et puis éliminez Estomago.

— Compris. Vous voulez que je vous dise ?

— Quoi ? demanda Smith.

— Toute cette affaire, c’est un sac de nœuds, embrouillés et emmêlés. Je n’y comprends rien du tout.

— Aucune importance. Il suffit que je comprenne.

— Gloria a avoué que Daniels avait été drogué par eux, à Hispania.

— Ah ? Qu’a-t-elle dit d’autre ?

— Qu’elle pouvait voler dans les airs, dit Remo.

— Et elle pouvait ?

— Non, répondit Remo et il raccrocha.

*

* *

Quand Remo et Chiun arrivèrent à l’ambassade hispanienne, des ambulances étaient alignées dans la rue. Remo exhiba une carte du Département d’État et demanda à un policier :

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Sais pas. Tout le personnel est mort ou blessé. La secrétaire d’Estomago pousse des cris, comme quoi un fou aurait fait irruption et enlevé l’ambassadeur, en braillant une histoire de chauve-souris dans le parc.

Remo se tourna vers Chiun et haussa les épaules. En s’assurant que personne ne le voyait, Chiun lui chuchota :

— C’est le rite de la chauve-souris. Une manière de duel pratiquée par beaucoup d’hommes de langue espagnole. Daniels n’est pas un tueur ordinaire.

— Daniels est à la clinique du docteur Jackson, répliqua Remo.

— Plus maintenant. Nous allons aller au parc le plus voisin. Quand tu trouveras cet Estomaqueur, tu trouveras Daniels.

La clairière dans le bois, près d'un des petits lacs de Central Park, ressemblait au camp hispanien d'où le jeune garçon avait aidé Barney à s'évader. C'était presque de la même taille. La forme était la même. Tout revenait à la mémoire de Barney, à présent, tous les souvenirs, les crimes, les tortures, la jungle, la jeune mariée partie acheter du café à son homme et qui n'était jamais revenue.

Et Estomago, ce sauvage, qui l'avait tuée en même temps que l'enfant à naître de Barney.

Doc Jackson attendait Daniels et Estomago dans la clairière, le sac de fournitures par terre à côté de lui.

— Nous avons été suivis, dit-il quand Barney jeta Estomago par terre. Ses hommes de main sont juste derrière toi.

— Je sais. Attache-nous l'un à l'autre et va-t'en. Ils ne tireront pas, avec lui dans le champ.

— Nous pouvons nous servir de lui comme bouclier et nous tirer d'ici, dit Jackson.

— Je reste. Prends cette corde.

Jackson attachait les extrémités de la corde au poignet de chaque homme. Il banda les yeux d'Estomago, puis de Barney, et leur mit dans la main, à chacun, un long couteau.

— Va-t'en, maintenant, Doc, répéta Barney. Sers-toi de nous comme couverture.

Doc ne répondit pas.

— Ne joue pas au héros ! Fous le camp. Eh, Doc...

— Quoi encore, crétin ?

— Merci de m'avoir sauvé la vie. J'en avais besoin pour ça.

Barney commença à tourner lentement autour d'Estomago, en écoutant les pas et la respiration peureuse de son adversaire.

— Vous ne sortirez pas de ça vivant, cria Estomago d'une voix chevrotante. Mes hommes ont l'ordre de me suivre partout où je vais. La moitié de l'ambassade hispanienne attend près d'ici pour vous tuer.

La lame de Barney siffla et frôla l'oreille d'Estomago. Il se promit de ne plus trahir sa position par sa voix.

Les deux hommes tournèrent en rond. Barney Daniels, dans ses vêtements trop grands, le ventre vide, entendait de nouveau les bruits d'animaux de la jungle, il sentait la végétation tropicale. Il était de nouveau près de la hutte, il luttait encore pour sa vie. Seulement, cette fois, il n'était pas drogué, et il ne se battait pas contre un gamin qui l'avait sauvé, qui l'avait empêché de mourir de soif, et il n'y avait pas de spectateurs enthousiastes.

Cette fois, il devait gagner.

Estomago avança et frappa comme un sabreur, puis il rompit et

abattit son couteau tout autour de lui. Barney entendit siffler la lame. Il attaqua de l'autre côté mais l'ambassadeur l'attendait et il pivota, en s'écartant avec la grâce d'un torero.

Estomago avait passé sa jeunesse à se battre au couteau. Malgré sa peur, il savait que l'Américain n'avait pas l'habitude de ce combat les yeux bandés, employé pour le rite de la chauve-souris.

Et Daniels ne se portait pas bien. Depuis un an, l'abus de tequila, pour satisfaire sa toxicomanie, avait fait son œuvre.

Estomago respira plus à l'aise. Il retrouva son assurance, sa souplesse, sa rapidité.

Barney se jeta sur lui avec son couteau, mais l'assaut était lent et Estomago le para aisément.

— Vous avez commis une erreur, ricana l'ambassadeur. Vous ne connaissez rien au rite. Je vais vous écraser comme une mouche sur le mur.

Sur ce il se rua en avant, en frappant bas. Son couteau perça le flanc gauche de Barney. Il l'enfonça en poussant vers l'extérieur.

Barney réprima un cri et se contenta d'un grognement de douleur.

Doc se retourna et vit Remo et Chiun à côté de lui, qui observaient le duel. De l'autre côté de la clairière, huit hommes, des Hispaniens, observaient aussi.

— Je ne peux pas l'aider, n'est-ce pas ? demanda Remo à Chiun.

— Non. Ce serait un déshonneur pour Daniels. Nous devons attendre.

Doc Jackson secoua la tête et murmura :

— Il ne peut pas gagner. Il est trop faible. Trop malade.

Chiun mit une main sur l'épaule du Noir.

— Vous oubliez qu'il y a des choses comme le caractère et une cause. Il se bat maintenant pour quelque chose qui dépasse les poisons de l'alcool. Regardez. Il se bat comme l'homme qu'il a dû être autrefois.

Remo entendait la respiration des hommes qui attendaient de l'autre côté, il sentait leur sueur. Il regarda Daniels, le sang coulant de sa blessure sous les côtes.

— Allez, ivrogne, dit Estomago avec le sourire. Permettez-moi de vous tuer rapidement avant que vous mouriez en vous vidant de votre sang. Ce sera plus respectable, encore que je ne comprenne pas que le mari d'une putain se soucie de respectabilité.

Il rit en parant un nouveau coup. Son couteau entama l'épaule de Barney. La corde se raidit quand Barney recula. Estomago se fendit rapidement, prêt à ouvrir le ventre de Barney.

Il manqua son coup. Alors que Barney se baissait et roulait sur lui-même, couvrant l'herbe de son sang, il tira sur la corde et fit tomber Estomago.

— Cochon ! gronda l'ambassadeur en se relevant lentement. Maintenant je vais te tuer. Pour moi et pour mon président !

Il se jeta sur Barney. Il tenait le couteau au-dessus de sa tête et il l'abattit vers la figure de son adversaire. Au dernier moment, Barney tourna la tête et le couteau glissa le long de sa joue pour se planter dans la terre.

Estomago leva la main derrière lui pour arracher son bandeau.

Barney en profita pour allonger le bras droit et sa lame trancha proprement la gorge d'Estomago. La dernière « vision » de l'ambassadeur fut celle d'un spectre blessé qui le regardait avec des yeux brûlant de haine, qui tenait le bandeau pressé sur l'estafilade de son épaule, sur un flot de sang. Il l'entendit murmurer :

— Pour Denise.

Puis, après une brève convulsion, le général ne bougea plus ; la blessure à sa gorge formait un large sourire.

Des hommes se précipitèrent alors, armés de couteaux, à demi nus pour la cérémonie de la jungle.

Barney trancha la corde, libérant son bras de celui d'Estomago. Puis il se ramassa sur lui-même, tenant le couteau devant lui. De la main gauche, il fit signe aux Hispaniens, les pressa d'avancer, de venir l'affronter.

Et, tout à coup, il ne fut plus seul. Sur sa droite, il y avait Doc Jackson. Sur sa gauche, Remo et Chiun.

— Je n'ai pas besoin de votre aide. D'aucun de vous, gronda Barney à Remo.

— S'il y a une chose que je déteste, c'est un fonctionnaire hargneux, répliqua Remo.

Avant qu'il ait le temps d'en dire plus, les huit hommes furent sur eux et tous les douze se transformèrent en une fourmilière humaine, grouillant d'une activité démente. Remo vit Barney, à côté de lui, qui abattait deux Hispaniens avec des coups de couteau précis qui leur fendirent le ventre de haut en bas. Un des autres Hispaniens jaillit de la fourmilière comme une fusée, fit un vol plané et hurla jusqu'à ce qu'il s'aplatisse contre un arbre. Il avait trouvé Chiun.

Un autre assaillant bondit sur Remo et tenta de le prendre à la gorge. Remo se jeta à la renverse et fit passer l'homme cul par-dessus tête. Juste avant qu'il touche le sol, Remo fit un quart de tour et lui enroula un bras autour du cou. L'homme tomba mais sa tête resta en l'air, au creux du coude de Remo, qui entendit un craquement satisfaisant quand la colonne vertébrale se rompit.

Il se releva. À sa droite, Doc Jackson se débattait sous le poids d'un homme qui lui visait les yeux avec un poignard teinté de bleu.

Remo se rua sur l'homme mais Barney Daniels le devança, comme un tourbillon. Du tranchant de la main il frappa à la tempe l'homme à

cheval sur Jackson. La main s'abattit avec un bruit sourd et l'homme lâcha son couteau, en tombant de côté le crâne fracassé.

— Bon travail, approuva Remo.

Jackson se releva. Tous trois virent les deux derniers Hispaniens avancer sur Chiun.

— Est-ce que nous ne devrions pas aider ? demanda Barney.

— Ne vous faites pas de souci, répondit Remo et il cria : Chiun ! Prenez bien soin de ne pas plier le coude.

Chiun garda le bras raide, droit à travers la figure d'un Hispanien, tout droit à travers le crâne, tout droit dans la figure de l'autre Hispanien et les deux cadavres s'étalèrent à ses pieds.

— Pas mal, petit père, dit Remo. Passable, tout juste.

Il se retourna vers Daniels mais déjà Doc Jackson se penchait sur lui, pour examiner la blessure au flanc.

— Tu es le salaud le plus veinard du monde, grommela le médecin noir. Encore deux centimètres, et adieu Berthe.

— Faut bien que j'aie de la veine, marmonna Barney. J'ai encore du travail. Vous savez ce qui se passe ? demanda-t-il à Remo.

— Oui. Tout. Les bombes russes. Les menaces contre l'Amérique. Tout le bazar.

— Et maintenant vous êtes ici pour me tuer ? demanda Daniels.

Aussitôt, Jackson se leva d'un bond et fit face à Remo.

— Naaaah ! fit Remo. Plus maintenant. D'abord, fallait vous tuer. Après, fallait plus vous tuer. Moi, je ne sais plus. Je m'en fous. La prochaine fois qu'on me dit de vous faire quelque chose, faudra qu'on m'envoie ça en triple exemplaire, recommandé avec avis de réception. Vous donnez plus de mal que vous ne valez.

— Il a toujours été comme ça, dit Doc Jackson.

Barney regarda Remo ; il avait maintenant l'œil vif et clair.

— Je sais que vous ne voudrez pas me dire pour qui vous travaillez, mais ça ne fait rien. Je veux simplement savoir ceci. Est-ce que vous pouvez m'accorder un peu de temps ?

— Pour quoi ?

— Pour terminer mes affaires à Hispania.

— Combien de temps vous faut-il ?

— Vingt-quatre heures. Je vous en prie. J'en ai vraiment besoin.

Remo regarda Daniels dans les yeux. Il sentit la main légère de Chiun dans son dos. Il hocha la tête.

— Je crois que je vais être passablement occupé, pendant vingt-quatre heures, dit-il.

— À quoi ? demanda Jackson.

— À apprendre à Chiun à garder le coude raide, répliqua Remo avec un sourire.

— Merci, murmura Barney et il se tourna vers Doc. Tu n'avais pas

à te battre, tu sais.

— Je n'ai pas besoin non plus d'aller avec toi à Hispania, mais j'y vais.

— Alors tu es aussi con que moi.

— Non. Je suis simplement un gars qui en a marre de perdre son temps et qui veut faire du bien pour changer.

— Nous avons deux objectifs. L'installation et le président.

— C'est pas en restant ici qu'on les aura, dit Jackson.

Daniels mit un bras sur les épaules de Doc. Au bord de la clairière les deux vieux soldats, partant chasser leur moulin à vent le plus considérable, le plus terrifiant, se retournèrent pour regarder une dernière fois le mince jeune homme blanc et le vieil Oriental en kimono qui souriaient avec bienveillance.

PUERTA DEL REY, HISPANIA

(Associated Press International)

Une violente explosion a secoué la région sud-ouest de cette île, aujourd'hui. D'après des sources gouvernementales US, l'explosion se serait produite dans une installation militaire soviétique secrète et Washington a immédiatement envoyé les Marines sur place.

Il n'a pas été possible de déterminer tout de suite si l'installation secrète contenait des têtes nucléaires soviétiques, à cause de l'étendue des destructions dans un vaste rayon, autour de l'explosion. Mais dans le voisinage de l'installation, on a fait une découverte horrible, un charnier contenant les restes de plus de deux cents femmes, apparemment des ouvrières du site.

Pour conclure ces macabres événements, le président Cara de Culo a été trouvé mort dans son palais, quelques heures à peine après que l'on eut appris l'explosion de l'installation secrète.

La main droite de Cara de Culo avait été coupée et son corps a été trouvé empalé sur un long couteau de jungle. On ne sait pas si le président s'est suicidé en se jetant sur le couteau, mais selon certaines sources proches du gouvernement hispanien, deux hommes, un Blanc et un Noir, auraient été vus alors qu'ils quittaient le palais, quelques minutes avant que le corps du président fût découvert.

Leur identité demeure un mystère mais déjà les rues de cette petite capitale tropicale bourdonnent de rumeurs sur les exploits des deux « démons du Nord ».

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

Achevé d'imprimer en février 1985
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'édit. 11288. – N° d'imp. 237. –
Dépôt légal : mars 1985

Imprimé en France